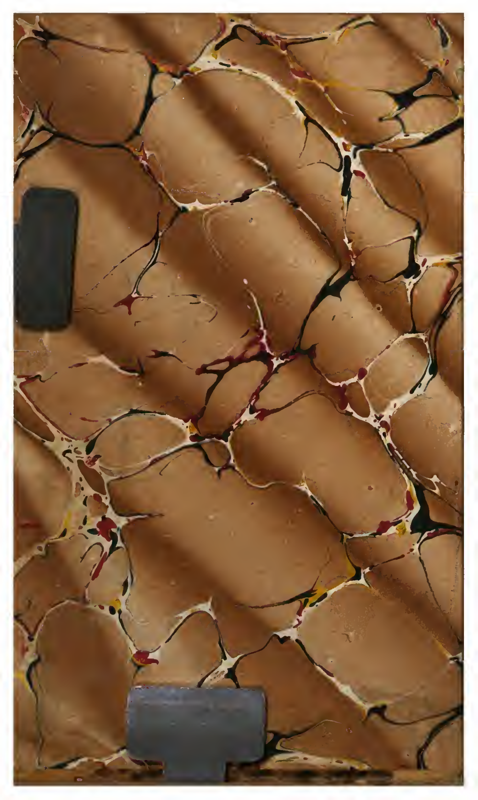







Digitized by Google

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE.

TOME II.

Se trouve également
CHEZ DUFEY, ÉDITEUR,
RUE DES ARTS, N° 14.

PAR LA PRESSE MÉCANIQUE DE GONDELIER-MORISSET,
imprimeur, rue Saint-Denis, n. 350.

MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE,

MINISTRE D'ÉTAT;

SUR

NAPOLÉON,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

...... « Eh bien, Bourrienne, vous serez aussi immortel, vous.
— Et pourquoi, général? — N'êtes-vous pas mon secrétaire?
— Dites-moi le nom de celui d'Alexandre? »

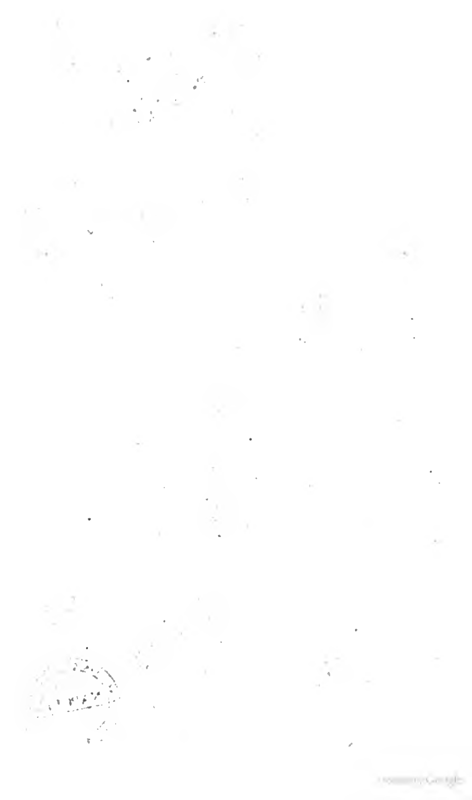
TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES,
QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

MDCCCXXIX.





MÉMOIRES

DE M.

DE BOURRIENNE,

MINISTRE D'ÉTAT.

CHAPITRE PREMIER.

Influence du 18 fructidor sur la paix. — Départ de Milan. — Le drapeau de l'armée d'Italie. — Honneurs rendus à Mantoue à Bonaparte. — Projets du mathématicien Mari. — Le général Hoche et Virgile. — Lettre remarquable. — Bonaparte sur le champ de bataille de Morat. — Un mot de lui sur les Bourguignons. — Genève et les députés de Berne. — Enthousiasme à Berne. — Bâle. — Bonaparte et M. de Cominges. — M. Grignet-d'Eugny. — Arrivée à Rastadt. — Lettre du directoire. — Départ de Rastadt. — Intrigues des frères et des sœurs de Bonaparte contre Joséphine.

La journée du 18 fructidor avait, sans aucun doute, puissamment contribué à la conclusion de la paix à Campo-Formio. D'une part, le direc-

toire peu pacifique jusqu'alors, après avoir frappé ce qu'on appelle un coup d'état, sentait enfin la nécessité de se faire absoudre par les mécontens, en donnant la paix à la France ; et en même temps l'Autriche, voyant les menées royalistes de l'intérieur de la France complétement déjouées, comptait qu'il était temps de conclure, avec la république française, un traité qui, malgré ses défaites, la rendait maîtresse de l'Italie.

D'ailleurs la campagne d'Italie, si féconde en beaux faits d'armes, n'avait pas seulement produit de la gloire; on voyait quelque chose de grand s'élever derrière ses conquêtes. Comme il y avait quelque chose d'inaccoutumé dans les affaires publiques, une grande influence morale, fruit des victoires et de la paix, était prête à se répandre sur toute la France. Le républicanisme n'était plus ni sanglant ni farouche comme quelques années auparavant. Traitant d'égal à égal avec les princes et leurs ministres, mais avec toute la supériorité que lui donnaient la victoire et son génie, Bonaparte amenait peu à peu les cours étrangères à se familiariser avec une France républicaine, et la république à ne pas voir des ennemis obligés dans tous les états gouvernés par des rois.

Dans ces circonstances, le départ du général en chef et sa prochaine arrivée à Paris occupaient tout le monde, et la faiblesse du directoire se résignait à la présence du vainqueur de l'Italie dans la capitale.

Ce fut pour aller présider la légation française au congrès de Rastadt que Bonaparte quitta Milan le 17 novembre. Mais, avant de partir, il envoya au directoire un de ces monumens qui passeraient aisément pour fabuleux, et qui, cette fois, n'avait pas besoin d'autre chose que de la vérité. Ce monument était LE DRAPEAU DE L'ARMÉE D'ITALIE; le général Joubert fut chargé de l'honorable mission de le présenter aux chefs du gouvernement.

On lisait sur une des faces du drapeau : A L'ARMÉE D'ITALIE LA PATRIE RECONNAISSANTE; sur l'autre côté on voyait une énumération des combats livrés, des places prises, et l'on remarquait surtout les inscriptions suivantes, abrégé simple et magnifique de l'histoire de la campagne d'Italie:
« 150,000 prisonniers; — 170 drapeaux; — 550
« pièces de canon; — 600 pièces de campagne;
« — 5 équipages de pont; — 9 vaisseaux de 64
« canons; — 12 frégates de 32; — 12 corvettes;
« — 18 galères; — armistice avec le roi de Sar-

« daigne; — convention avec Gênes; — armis-
« tice avec le duc de Parme; — armistice avec le
« roi de Naples; — armistice avec le pape; —
« préliminaires de Léoben; — convention de
« Montebello avec la république de Gênes; —
« traité de paix avec l'empereur à Campo-Formio.
« Donné la liberté aux peuples de Bologne,
« Ferrare, Modène, Massa-Carrara, de la Roma-
« gne, de la Lombardie, de Brescia, de Bergame,
« de Mantoue, de Crême, d'une partie du Véron-
« nais, de Chiavène, Bormio, et de la Valteline;
« aux peuples de Gênes, aux fiefs impériaux,
« aux peuples des départemens de Corcyre, de la
« mer Egée et d'Ithaque.
« Envoyé à Paris tous les chefs-d'œuvre de
« Michel-Ange, de Guerchin, du Titien, de Paul
« Véronèse, Corrège, Albane, des Carrache, Ra-
« phaël et Léonard de Vinci. »

Ainsi se trouvaient résumés, sur un drapeau destiné à décorer la salle des séances publiques du directoire, les actes militaires de la campagne d'Italie, ses résultats politiques et les conquêtes des monumens des arts.

La plupart des villes d'Italie s'étaient accoutumées à voir dans leur vainqueur un libérateur, tant était magique le mot de liberté, qui reten-

tissait depuis les Alpes jusqu'aux Apennins. A son passage à Mantoue, le général avait été logé à la cour, au palais des anciens ducs. Bonaparte promit aux autorités de Mantoue que leur département serait un des plus étendus, fit sentir la nécessité d'organiser promptement une garde sédentaire, et de mettre à exécution les plans tracés par le mathématicien Mari pour la navigation du Mincio depuis Mantoue jusqu'à Peschiera.

Il s'arrêta deux jours à Mantoue, et consacra le lendemain de son arrivée, d'abord à faire célébrer une fête funèbre militaire en l'honneur du général Hoche, que la mort venait de frapper, et ensuite à encourager par sa présence les travaux que l'on faisait alors à la Virgilienne, monument érigé à la mémoire de Virgile. Ainsi il honorait en même temps la France et l'Italie, une gloire nouvelle et une ancienne gloire, les lauriers de la guerre et les lauriers de la poésie.

Un homme qui n'avait jamais vu Bonaparte, le vit alors pour la première fois, et écrivit à Paris une lettre dans laquelle il le peint de la manière suivante : « J'ai vu avec un vif intérêt et une extrême attention cet homme extraordinaire, qui a fait de si grandes choses, et qui semble an-

noncer que sa carrière n'est pas terminée. Je l'ai trouvé fort ressemblant à son portrait, petit, mince, pâle, ayant l'air fatigué, mais non malade, comme on l'a dit. Il m'a paru qu'il écoutait avec plus de distraction que d'intérêt, et qu'il était plus occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa physionomie; on y remarque un air de méditation habituelle qui ne révèle rien de ce qui se passe dans l'intérieur. Dans cette tête pensante, dans cette âme forte, *il est impossible de ne pas supposer quelques pensées hardies qui influeront sur la destinée de l'Europe.* »

A la dernière phrase, surtout, de cette lettre, on pourrait croire qu'elle a été écrite après coup : elle fut insérée dans un journal au mois de décembre 1797, peu de temps avant l'arrivée de Bonaparte à Paris.

Une sorte d'analogie existe entre les hommes célèbres et les lieux célèbres. Ce ne fut donc pas une chose indifférente que de voir Bonaparte interrogeant le sol de Morat, où Charles de Bourgogne, cet autre téméraire, vit en 1476 ses Bourguignons tomber sous les efforts de la valeur helvétique. Bonaparte avait couché la veille à Moudon, où, comme dans tous les lieux qu'il

traversait, il avait reçu les plus grands honneurs. Dans la matinée sa voiture s'étant cassée, nous continuâmes la route à pied, accompagnés seulement de quelques officiers et d'une escorte de dragons du pays qu'on nous avait donnée. Bonaparte s'arrêta près de l'ossuaire et se fit indiquer le lieu où la bataille de Morat avait été donnée : on lui montra une plaine en face de la chapelle. Un officier qui avait servi en France, et qui se trouvait là, lui expliqua comment les Suisses, descendant des montagnes voisines, étaient venus, à la faveur d'un bois, tourner l'armée des Bourguignons, et l'avaient mise en déroute. « De combien était « cette armée? demanda-t-il. — De soixante mille « hommes. — Soixante mille hommes! s'est-il « écrié, ils auraient dû couvrir ces montagnes. « — Les Français d'aujourd'hui combattent mieux « que cela, dit Lannes, qui était un des officiers « de sa suite. — Dans ce temps-là, interrompit « brusquement Bonaparte, les Bourguignons n'é« taient pas des Français!

Le voyage de Bonaparte à travers la Suisse ne fut pas sans utilité, et sa présence calma plus d'une inquiétude. Après les bouleversemens d'états qui venaient d'avoir lieu de l'autre côté des Alpes, les Suisses redoutaient quelque démem-

brement, ou tout au moins quelque invasion, que les chances de la guerre auraient rendue possible. Partout Bonaparte s'appliqua à rassurer les esprits. Arrivé à Genève, il reçut les envoyés de Berne, qui se retirèrent satisfaits de ses assurances pacifiques. Tel était le désir que l'on avait de le voir, que partout, sur les routes, on tenait jour et nuit une trentaine de chevaux prêts pour lui servir de relais.

Bonaparte se rendit à Rastadt, par Aix en Savoie, Berne et Bâle.

Son passage au travers de la Suisse, fut un véritable triomphe. Il était visible que cet empressement à le voir n'était pas un hommage au pouvoir, mais à l'admiration qu'inspiraient ses victoires et à la reconnaissance que commandait la paix qu'il venait de signer. En arrivant à Berne, à la nuit, nous passâmes au milieu d'une double file d'équipages très-bien éclairés et remplis de jolies femmes, tout criait : *Vive Bonaparte*, *vive le Pacificateur ;* il faut avoir vu cet enthousiasme spontané, pour en avoir une véritable idée.

La position sociale si élevée où l'avaient placé ses grandes victoires et la paix lui avaient rendu insupportables le tutoiement et la familiarité des camarades de Brienne; je trouvais cela très-na-

turel. M. de Cominges, le même qui fut du nombre de ceux qui l'accompagnèrent à l'Ecole-Militaire de Paris, et qui avait émigré, se trouvait à Bâle. Il apprit notre arrivée; il se présenta sans façon, avec une grande inconvenance, et avec un oubli complet de tous les égards dus à une si grande illustration. Le général Bonaparte, très piqué, refusa de le recevoir, et s'en expliqua avec moi de la manière la plus vive. Mes efforts pour réparer le mal furent inutiles. Cette impression a subsisté, et il n'a jamais fait pour M. de Cominges ce que ses moyens et ses anciennes liaisons d'enfance auraient justifié; il n'était même pas facile de lui en parler sans lui donner de l'humeur.

En passant par Fribourg en Brisgaw, je me rappelai que c'était dans cette ville qu'était mort M. Grignet d'Eugny, capitaine commandant au régiment d'Armagnac, mon beau-frère, émigré, et entré alors dans les gardes-nobles. Le vif attachement que je lui portais et sa malheureuse position, lui procurèrent souvent de l'argent et du linge que je lui faisais parvenir chaque fois que j'allais en Allemagne, car ma sœur avait failli perdre la vie en lui adressant à Liége des lettres et de l'argent.

En changeant de chevaux, je demandai au maître de poste des détails sur M. d'Eugny; il me dit le plus grand bien de lui, et me confia que sa position ne lui avait pas donné les moyens d'acquitter le terme de sa pension. « Je me suis, « ajouta-il, chargé de ses funérailles. Soyez per- « suadé qu'elles ont été honorables. Ses malheurs « et l'amitié que je lui portais ne me font rien re- « gretter de ce que j'ai fait pour lui. » Je pris dans le sac, plein de souverains d'or d'Italie, qui servait au paiement du voyage, une poignée de pièces; il se confondit en remercîmens et en louange de la loyauté française. Le général Bonaparte approuva beaucoup ce que j'avais fait.

Il trouva, en arrivant à Rastadt, une lettre du directoire qui l'appelait à Paris. Il saisit avec empressement cette invitation, pour quitter un séjour où il savait ne devoir jouer qu'un rôle insignifiant, et qu'il avait bien résolu de quitter promptement pour n'y plus retourner. Quelque temps après son arrivée à Paris, se fondant sur la nécessité de sa présence pour différens ordres et différentes expéditions, il demanda qu'on l'autorisât à faire revenir une partie de sa maison qu'il avait laissée à Rastadt.

Comment a-t-on pu dire que le directoire,

tint le général Bonaparte éloigné des grands intérêts qui se traitaient à Rastadt. Bon Dieu ! il eût été enchanté de l'y voir retourner et de se débarrasser si facilement de sa présence à Paris; mais rien n'ennuyait Bonaparte comme les longues et interminables négociations : cela n'allait pas à son caractère. Il en avait bien assez de Campo-Formio. Que pouvaient donc être *ces grands intérêts qui se traitaient à Rastadt*, auprès de ceux que Passeriano avait vu discuter; Bonaparte n'était pas un homme à se débattre pendant cinq ans à Rastadt avec la diplomatie allemande, comme le comte d'Avaux l'avait fait à Munster, il aima mieux s'arrêter au dernier grand acte de ses missions diplomatiques, que de risquer de se compromettre dans des discussions qu'il prévoyait avec raison devoir être longues et finir par prendre une mauvaise tournure.

Lorsque je vis le général Bonaparte décidé à ne séjourner que quelques instans à Rastadt, je lui témoignai le désir bien prononcé de rester en Allemagne. J'ignorais alors que ma radiation avait été prononcée le 11 novembre; l'arrêté ne parvint à Auxerre, au commissaire du directoire exécutif, que le 17 novembre, jour de notre départ de Milan.

Les misérables difficultés que j'éprouvais depuis long-temps, pour ma radiation, malgré les sollicitations réitérées du général victorieux, me faisaient craindre, sous une pentarchie faible et jalouse, le renouvellement des horribles scènes de février 1796; Bonaparte me dit avec l'accent de l'indignation : « Venez, passez le Rhin sans « crainte, ils ne vous arracheront pas d'auprès de « moi; je réponds de vous. »

Je trouvai ma radiation à Paris. Elle était datée du 11 novembre.

Ce fut à cette époque seulement que les efforts du général Bonaparte pour ma radiation furent enfin, quoique bien tardivement, couronnés du succès; Sotin, ministre de la police générale, l'annonça au général Bonaparte : on verra dans la lettre le singulier motif de ma radiation, bien différent de celui qui est énoncé dans l'arrêté.

BUREAU DU SECRÉTARIAT GÉNÉRAL.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Paris, le 22 brumaire, an VI de la république une et indivisible.

LE MINISTRE DE LA POLICE GÉNÉRALE DE LA RÉPUBLIQUE,

Au citoyen Buonaparte, général en chef de l'armée d'Angleterre.

Aussitôt, citoyen général, que j'ai eu connaissance de la réclamation du citoyen Fauvelet Bourrienne, votre secrétaire, je me suis hâté de la mettre sous les yeux du directoire exécutif. Vous verrez par l'arrêté dont copie est ci-jointe, que la radiation définitive de son nom sur la liste des émigrés est prononcée par le directoire. Le gouvernement, citoyen général, n'a pas voulu laisser subsister, parmi les nomsdes traîtres à leur patrie, le nom d'un citoyen qui approche le conquérant de l'Italie.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que le citoyen Botot a concouru, autant qu'il a été en son

pouvoir, à accélérer la décision de cette affaire; quant à moi, je me félicite d'avoir contribué à cet acte de justice, et de ce qu'il m'offre l'occasion de vous assurer que je partage, avec tous les amis de la république, la haute estime et la considération qui vous ont été acquises par des exploits et des talens qui devancent le jugement de la postérité.

Salut et fraternité,

SOTIN.

MINISTÈRE DE LA POLICE GÉNÉRALE
DE LA RÉPUBLIQUE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Extrait des registres des délibérations du directoire exécutif.

Paris, le 21 brumaire, an VI de la république française une et indivisible.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF,

Vu la réclamation de Louis-Antoine Fauvelet Bourrienne, tendante à obtenir la radiation définitive de son nom de la liste des émigrés;

Vu les pièces par lui traduites, et desquelles il résulte qu'il n'a pas émigré;

ARRÊTE :

Art. Ier.

Le nom de Louis-Antoine Fauvelet Bourrienne sera définitivement rayé de toutes les listes d'émigrés où il aurait pu être inscrit.

Art. II.

Le sequestre apposé sur ses biens meubles et immeubles sera levé s'il n'est père d'émigrés; et

il sera renvoyé en jouissance d'iceux avec restitution des fruits qui auraient pu être perçus par les agens de la république, à la charge par lui de payer les frais de sequestre, administration et tous autres légitimement dus.

Art. III.

Dans le cas où tout, ou partie de ses biens, aurait été vendu en exécution des lois, le montant lui en sera remis à la charge par lui de payer les frais de vente.

Art. IV.

Le présent arrêté ne sera point imprimé. Les ministres de la police générale et des finances sont chargés de son exécution, chacun en ce qui les concerne.

Pour expédition conforme, le président du directoire,

Signé : L. M. Reveillère-Lepeaux.

Par le directoire exécutif, le secrétaire général,

Signé : Lagarde.

Certifié conforme, le ministre de la police générale,

Signé : Sotin.

Bonaparte a dit à Sainte-Hélène, qu'il n'était revenu d'Italie qu'avec trois cent mille francs. J'affirme lui avoir connu à cette époque, un peu plus de trois millions. Et comment, avec trois cent mille francs, aurait-il pu suffire aux grandes réparations, à l'embellissement et à l'ameublement de sa maison, rue Chantereine? Comment aurait-il pu mener le train qu'il menait, avec quinze mille francs de rente et les appointemens de sa place? Le seul voyage des côtes, dont je parlerai, lui coûta près de douze mille francs en or, qu'il me remit pour cet objet, et je ne sache pas qu'ils lui aient jamais été remboursés. D'ailleurs, peu importe, pour le but qu'il se proposait, en dissimulant après coup sa fortune, qu'il ait rapporté trois millions ou trois cent mille francs? personne ne l'accusera jamais d'avoir dilapidé. C'était un administrateur inflexible; les déprédations l'irritaient, et il faisait sans cesse poursuivre les fripons avec la vigueur de son caractère. Mais on *avait* trouvé les mines d'Ydria, mais on *fournissait* de la viande aux troupes. Il voulait être indépendant, et il savait mieux que personne qu'on ne l'est pas sans fortune. Il me disait à ce sujet, *je ne suis pas capucin, moi!* Après ne lui avoir accordé que trois cent mille francs au retour de la riche Italie,

où les succès ne l'ont jamais abandonné; on a imprimé qu'il avait vingt millions, d'autres le double, à son retour d'Egypte, d'un pays pauvre, où le numéraire est rare, et où des revers lui avaient arraché constamment les avantages de ses victoires; tout cela est faux : on vient de voir ce qu'il rapporta d'Italie; on verra à l'article de l'Egypte quel *trésor* il enleva au pays des Pharaons.

Les frères de Bonaparte, voulant avoir tout pouvoir sur son esprit, s'efforcèrent de diminuer l'influence que donnait à Joséphine l'amour de son mari. Ils cherchèrent à exciter sa jalousie, et profitèrent du séjour qu'elle fit à Milan après notre départ, séjour autorisé par Bonaparte. Ses sentimens pour sa femme, son voyage sur les côtes, ses travaux continuels pour l'expédition d'Egypte, et son court séjour à Paris ne lui permirent pas de donner accès à ces soupçons. Je reviendrai plus tard sur ces intrigues des frères de Bonaparte et sur leur acharnement à perdre Joséphine dans son esprit. Admis dans l'intimité de l'un et de l'autre, j'ai été assez heureux pour empêcher ou adoucir beaucoup de mal. Si Joséphine vivait, elle me rendrait cette justice. Je n'ai été contre elle, et malgré moi,

qu'une seule fois : c'était pour le mariage de sa fille Hortense. Joséphine ne m'avait pas encore parlé de son projet. Bonaparte voulait donner sa fille à Duroc ; ses frères poussaient à ce mariage pour isoler Joséphine d'Hortence, pour laquelle Bonaparte avait une tendre amitié ; Joséphine voulait la marier à Louis Bonaparte. On devine bien que ses motifs étaient d'avoir un appui dans une famille où elle n'avait que des ennemis : elle l'emporta. On verra dans la suite comment s'est passée cette affaire.

CHAPITRE II.

Retour de Rastadt. — Fêtes du directoire. — Accident. — Harangues. — M. de Talleyrand. — Discours du général. — Éloquence de Barras. — Sensibilité du directoire. — Fête au Louvre. — Opéra de circonstance. — Le poète Lebrun. — Distique. — Ennemis de Bonaparte. — Politesse avec les autorités. — Représentation demandée à l'Opéra-Comique. — Le directeur du théâtre. — Assassinat. — Jugement de Bonaparte sur Paris. — Refus d'une représentation d'apparat. — Nomination à l'Institut. — Lettre à Camus, président. — Projets. — Réflexions.

Les plus magnifiques apprêts furent faits au Luxembourg pour sa réception. La grande cour de ce palais fut élégamment ornée. On avait construit au fond de cette cour, contre le bâtiment, un grand amphithéâtre où siégeaient toutes les autorités : elle était remplie de curieux; il n'en manque jamais dans ces occasions. Au fond, et contre le vestibule principal, s'élevait l'autel de la patrie, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix. Quand Bonaparte entra,

tout le monde se tenait debout et découvert. Les fenêtres étaient occupées par les plus jolies femmes. Malgré ce grand appareil, la cérémonie fut d'un froid glacial : tout le monde avait l'air de s'observer, et l'on distinguait sur toutes les figures plus de curiosité que de joie et de témoignages de reconnaissance. Il faut dire qu'un événement fâcheux augmenta cette tiédeur générale : l'aile droite du palais n'était pas occupée; on y faisait de grandes réparations; il y avait beaucoup d'échafaudages aux mansardes, et l'on y avait placé un factionnaire pour empêcher d'y monter. Un employé au directoire parvint cependant jusque là; mais à peine eut-il mis le pied sur la première planche qu'elle fit la bascule, et l'imprudent tomba de toute cette hauteur dans la cour. Cet accident causa une stupeur générale : des femmes se trouvèrent mal; les fenêtres furent en grande partie évacuées. Quelques mauvais plaisans, et il y en a toujours, s'amusèrent à voir dans cette chute celle de MM. les directeurs.

Cependant, le jour de la réception de Bonaparte, le directoire avait déployé tout le faste républicain dont il était prodigue dans ses fêtes; surtout on ne lui épargna pas les discours. M. de

Talleyrand, ministre des relations extérieures, chargé de présenter le général au directoire, parla le premier, et s'exprima ainsi :

« Citoyens directeurs,

« J'ai l'honneur de présenter au directoire exécutif le citoyen Bonaparte, qui apporte la ratification du traité de paix conclu avec l'empereur.

« En nous apportant ce gage certain de la paix, il nous rappelle, malgré lui, les innombrables merveilles qui ont amené un si grand événement; mais qu'il se rassure, je veux bien taire en ce jour tout ce qui fera l'honneur de l'histoire et l'admiration de la postérité; je veux même ajouter, pour satisfaire à ses vœux impatiens, que cette gloire, qui jette sur la France entière un si grand éclat, appartient à la révolution. Sans elle, en effet, le génie du vainqueur de l'Italie eût langui dans de vulgaires honneurs. Elle appartient au gouvernement qui, né comme lui de cette grande mutation qui a signalé la fin du dix-huitième siècle, a su deviner Bonaparte et le fortifier de toute sa confiance. Elle appartient à ces valeureux soldats, dont la liberté a fait d'invincibles héros. Elle appartient, enfin, à tous les

Français dignes de ce nom: car c'était aussi, n'en doutons point, pour conquérir leur amour et leur vertueuse estime qu'il se sentait pressé de vaincre; et ces cris de joie des vrais patriotes, à la nouvelle d'une victoire, reportés vers Bonaparte, devenaient les garans d'une victoire nouvelle. Ainsi, tous les Français ont vaincu en Bonaparte; ainsi, sa gloire est la propriété de tous; ainsi, il n'est aucun républicain qui ne puisse en revendiquer sa part.

« Il est bien vrai qu'il faudra lui laisser ce coup-d'œil qui dérobait tout au hasard, et cette prévoyance qui le rendait maître de l'avenir, et ces soudaines inspirations qui déconcertaient, par des ressources inespérées, les plus savantes combinaisons de l'ennemi, et cet art de ranimer en un instant les courages ébranlés, sans que lui perdît rien de son sang-froid; et ces traits d'une audace sublime qui nous faisaient frémir encore pour ses jours long-temps après qu'il avait vaincu; et cet héroïsme si nouveau qui, plus d'une fois, lui a fait mettre un frein à la victoire, alors qu'elle lui promettait ses plus belles palmes triomphales. Tout cela, sans doute, était à lui; mais cela encore était l'ouvrage de cet amour insatiable de la patrie et de l'humanité; et c'est là un fonds tou-

jours ouvert, que les belles actions, loin de l'épuiser, remplissent chaque jour davantage, et d'où chacun pourra toujours tirer des trésors de vertu, de grandeur véritable et de magnanimité.

« On doit remarquer, et peut-être avec quelque surprise, tous mes efforts en ce moment pour expliquer, pour atténuer presque la gloire de Bonaparte; il ne s'en offensera pas. Le dirai-je? j'ai craint un instant pour lui cette ombrageuse inquiétude qui, dans une république naissante, s'alarme de tout ce qui semble porter une atteinte quelconque à l'égalité; mais je m'abusais: la grandeur personnelle, loin de porter atteinte à l'égalité, en est le plus beau triomphe; et, dans cette journée même, les républicains français doivent tous se trouver plus grands.

« Et quand je pense à tout ce qu'il fait pour se faire pardonner cette gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences abstraites, à ses lectures favorites, à ce sublime *Ossian*, qui semble le détacher de la terre, quand personne n'ignore son mépris profond pour l'éclat, pour le luxe, pour le faste, ces méprisables ambitions des ames communes; ah! loin de redouter ce que l'on vou-

drait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre : peut-être lui ne le sera jamais, telle est sa destinée.

« Dans ce moment un nouvel ennemi l'appelle ; il est célèbre par sa haine profonde pour les Français, et par son insolente tyrannie envers tous les peuples de la terre ; que par le génie de Bonaparte il expie promptement l'une et l'autre, et qu'enfin une paix digne de toute la gloire de la république soit imposée à ces tyrans des mers ; qu'elle venge la France et qu'elle rassure le monde.

« Mais, entraîné par le plaisir de parler de vous, général, je m'aperçois trop tard que le public immense qui vous entoure est impatient de vous entendre ; et vous aussi devez me reprocher le plaisir que vous aurez à écouter celui qui a le droit de vous parler au nom de la France entière, et la douceur de vous parler encore au nom d'une ancienne amitié. »

Après ce discours, écouté avec quelque impatience, tant on était avide d'entendre Bonaparte ; le vainqueur de l'Italie se leva et prononça d'un

air modeste, mais avec une voix ferme, les paroles suivantes :

« Citoyens directeurs,

« Le peuple français, pour être libre, avait les « rois à combattre;

« Pour obtenir une constitution fondée sur la « raison, il y avait dix-huit siècles de préjugés à « vaincre;

« La constitution de l'an III et vous, avez triom- « phé de tous ces obstacles;

« La religion, la féodalité et le royalisme ont « successivement, depuis vingt siècles, gouverné « l'Europe; mais de la paix que vous venez de « conclure date l'ère des gouvernemens repré- « sentatifs;

« Vous êtes parvenus à organiser la Grande « Nation, dont le territoire n'est circonscrit que « parce que la nature en a posé elle-même les « limites;

« Vous avez fait plus :

« Les deux plus belles parties de l'Europe, ja- « dis si célèbres par les sciences, les arts et les « grands hommes, dont elles furent le berceau, « voient avec les plus grandes espérances le gé-

« nie de la liberté sortir des tombeaux de leurs « ancêtres;

« Ce sont deux piédestaux sur lesquels les des- « tinées vont placer deux puissantes nations.

« J'ai l'honneur de vous remettre le traité si- « gné à Campo-Formio, et ratifié par sa majesté « l'empereur.

« Lorsque le bonheur du peuple français sera « assis sur les meilleures lois organiques, l'Eu- « rope entière deviendra libre. »

Barras, alors président du directoire, répondit au général avec une prolixité dont tout le monde parut fatigué. Les premières phrases de son long discours furent seules remarquées; les voici :

« Citoyen général,

« La nature, avare de ses prodiges, ne donne « que de loin en loin des grands hommes à la terre; « mais elle dut être jalouse de marquer l'aurore « de la liberté par un de ces phénomènes; et la « sublime révolution du peuple français, nou- « velle dans l'histoire des nations, devait présen- « ter un génie nouveau dans l'histoire des hom- « mes célèbres. Le premier de tous, citoyen gé-

« néral, vous avez secoué le joug des parallèles ;
« et du même bras dont vous avez terrassé les
« ennemis de la république, vous avez écarté les
« rivaux que l'antiquité vous présentait. »

Dès que Barras eût cessé de parler, il se jeta dans les bras du général, qui aimait peu ces simagrées, et lui donna ce que l'on appelait alors l'accolade fraternelle. Les autres membres du directoire suivirent l'exemple du président, entourèrent Bonaparte, le pressèrent dans leurs bras, et chacun joua de son mieux dans cette scène de comédie sentimentale.

Chénier avait composé, pour la fête du directoire un hymne que Méhul mit en musique. On donna à l'Opéra, peu de jours après, une pièce de circonstance ayant pour titre : *la Chute de Carthage*, allusion prématurée aux nouveaux exploits que l'on attendait du vainqueur de l'Italie, récemment appelé au commandement de l'armée d'Angleterre. Les poètes s'évertuèrent à le chanter; et Lebrun, poète peu pindarique, composa le distique suivant, qui ne vaut pas grand' chose :

Heros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit en deux ans mille siècles de gloire.

Les deux conseils ne voulurent point demeurer en reste avec le directoire; peu de jours après ils donnèrent aussi une fête au général, dans la galerie du Louvre, nouvellement enrichie des chefs-d'œuvre de peinture conquis en Italie.

Toutes ces fêtes étaient un supplice pour Bonaparte; il les regardait comme un des inconvéniens de sa position, et il savait que, dans la disgrace il serait bientôt délivré de ce fléau. Il disait ne devoir qu'à la curiosité et à la nouveauté toutes ces flagorneries officielles qui s'appliquent à tout le monde, en changeant seulement la date, le titre et le nom. Il n'est pas jusqu'au petit envoyé d'un pirate d'Afrique, auquel on n'ait, dans ces derniers temps, prodigué les plus insipides et les plus ridicules harangues, et pour lequel on n'ait frappé des médailles qui doivent éterniser l'insigne honneur que nous a fait Mahmoud de Tunis.

Cependant, dès son arrivée à Paris, Bonaparte montra beaucoup de modestie dans tous les actes de sa vie; ainsi, par exemple, les administrateurs du département de la Seine, ayant député vers lui pour lui demander l'heure et le jour auxquels ils pourraient le trouver, il porta lui-même la réponse au département, accompagné du gé-

néral Berthier. On remarqua aussi que le juge de paix de l'arrondissement dans lequel demeurait le général, s'étant rendu chez lui le soir même de son arrivée, le 6 décembre, il lui rendit sa visite le lendemain. Ces attentions, puériles en apparence, n'étaient pas sans influence sur l'esprit des habitans de Paris.

Les victoires du général Bonaparte, la paix qui était son ouvrage, la brillante réception dont il venait d'être l'objet, firent oublier un peu vendémiaire. On était très avide de voir ce jeune héros, dont la carrière commençait avec tant d'éclat. Il vivait fort retiré, mais il allait souvent au spectacle. Il me chargea un jour d'aller demander pour lui une représentation de deux des plus jolies pièces de ce temps, dans lesquelles jouaient Elleviou, mesdames Saint-Aubin, Phillis, et autres acteurs distingués. Il ne désirait cette représentation que si cela était *possible*. Le directeur me répondit qu'il n'y avait rien d'*impossible* de ce que voulait le vainqueur d'Italie, qui depuis long-temps avait fait rayer ce mot du dictionnaire. Bonaparte rit beaucoup de cette galanterie du directeur. Comme il entrait dans ses calculs et ses principes de se montrer le moins possible, il se plaça, comme à l'ordinaire, au fond

de sa loge, derrière sa femme, et me fit asseoir à côté d'elle. Le parterre et les loges apprirent qu'il était dans la salle : on le demanda à grands cris. Ce vif désir de le voir se manifesta à plusieurs reprises, mais ce fut en vain; il ne se montra pas.

Quelques jours après, assistant au théâtre des Arts, à la seconde représentation d'*Horatius Coclès*, on sut, quoiqu'il se fût placé dans le fond d'une seconde loge, qu'il était dans la salle : aussitôt il fut salué par un concours unanime d'acclamations; mais il se tint caché le plus possible, et dit à quelqu'un qui était dans une loge voisine : « Si j'avais su que les loges fussent aussi décou- « vertes, je ne serais pas venu. »

Pendant le séjour de Bonaparte à Paris, une femme l'envoya prévenir que l'on voulait attenter à ses jours, et que le poison serait un des moyens dont on ferait usage. Bonaparte fit arrêter le porteur de l'avis, qui se fit accompagner par le juge de paix chez la femme qui l'avait fait avertir. On la trouva étendue sur le carreau et baignée dans son sang. Les hommes dont elle avait entendu et révélé la conversation s'en étant aperçus, l'avaient mise dans cet état affreux. Son cou, sillonné et meurtri, portait l'empreinte de leur

vengeance atroce, et les assassins l'avaient ensuite frappée de plusieurs coups d'instrumens tranchans.

Bonaparte logea dans sa petite maison rue Chantereine, n° 6, qui, dans la nuit du 10 au 11 nivôse, reçut, en exécution d'un arrêté du département, le nom de rue de la Victoire. Les cris de *vive Bonaparte*, et l'encens qu'on lui prodiguait, ne changeaient point sa position. Naguère vainqueur et dominateur en Italie, sujet maintenant de gens dont on ne faisait aucun cas et qui voyaient en lui un rival redoutable, il me disait : « *On ne « conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste « long-temps sans rien faire, je suis perdu. Une « renommée dans cette grande Babylone en remplace une autre; on ne m'aura pas vu trois fois « au spectacle que l'on ne me regardera plus : « aussi n'irai-je que rarement.* » Lorsqu'il y allait, c'était dans une loge grillée. L'administration de l'Opéra lui offrit une représentation d'apparat; il la refusa. Si je lui faisais observer qu'il lui devait pourtant être agréable de voir ainsi ses concitoyens se porter en foule au-devant de lui : « *Bah! le peuple se porterait avec autant d'empressement au-« devant de moi, si j'allais à l'échafaud.* »

Bonaparte fut nommé, le 28 décembre, membre

de l'Institut, classe des sciences et des arts. Il se montra très sensible à cette ovation d'un corps savant, et écrivit la lettre suivante à Camus, alors président de la classe des sciences et des arts.

« Citoyen président,

« Le suffrage des hommes distingués qui com-
« posent l'Institut m'honore.

« Je sens bien qu'avant d'être leur égal je serai
« long-temps leur écolier.

« S'il était une manière plus expressive de leur
« faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je
« m'en servirais.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne don-
« nent aucun regret, sont celles que l'on fait sur
« l'ignorance.

« L'occupation la plus honorable comme la
« plus utile pour les nations, c'est de contribuer
« à l'extension des idées humaines.

« La vraie puissance de la république française
« doit consister désormais à ne pas permettre
« qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui
« appartienne.

« Bonaparte. »

Il renouvela, mais sans succès, la tentative qu'il avait faite avant le 18 fructidor, à l'effet d'obtenir une dispense d'âge pour être directeur : s'apercevant que le terrain n'était pas favorable, il me dit, le 29 janvier 1798. — « *Bourrienne, je « ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire. Ils « ne veulent entendre à rien. Je vois que si je reste « je suis coulé dans peu. Tout s'use ici, je n'ai déjà « plus de gloire ; cette petite Europe n'en fournit « pas assez. Il faut aller en Orient : toutes les « grandes gloires viennent de là. Cependant, je « veux auparavant faire une tournée sur les côtes, « pour m'assurer par moi-même de ce que l'on peut « entreprendre. Je vous emmènerai, vous, Lannes « et Sulkowky. Si la réussite d'une descente en « Angleterre me paraît douteuse, comme je le « crains, l'armée d'Angleterre deviendra l'armée « d'Orient, et je vais en Égypte.* »

Cette conversation et tant d'autres donnent une juste idée de son caractère. Il a toujours considéré la guerre et les conquêtes comme les plus nobles et les plus inépuisables sources de sa gloire.

Cette gloire, il l'aimait avec passion : il se révoltait à l'idée de la voir se flétrir au milieu de l'oisiveté de Paris, tandis que de nouvelles palmes

croissaient pour elle dans de lointains climats. Son imagination inscrivait d'avance son nom sur ces gigantesques monumens, les seuls peut-être de toutes les créations de l'homme qui aient un caractère d'éternité. Déjà proclamé le plus illustre des capitaines contemporains, il cherchait dans les temps antiques des noms rivaux à effacer par le sien. Si César livra cinquante batailles, il en veut livrer cent; si Alexandre partit de la Macédoine pour aller au temple d'Ammon, il veut partir de Paris pour aller aux cataractes du Nil. Pendant qu'il tiendrait ainsi la renommée en haleine, les événemens devaient, selon lui, se succéder en France de manière à rendre son retour nécessaire et opportun: sa place serait prête, et il ne viendrait pas la réclamer, comme un homme oublié ou inconnu.

CHAPITRE III.

Départ de Bonaparte de Paris.— Fausse interprétation du Moniteur.—Les villes du Nord. —Remarques de Bonaparte. —Retour à Paris. — Projets sur l'Égypte. — M. de Talleyrand.— Poussielgue.— Le général Desaix. — Entreprise contre Malte. — Incertitudes du directoire. — Assiduité de Bonaparte au travail. — Le trésor de Berne.

Bonaparte partit pour le Nord, le 10 février 1798, mais il ne reçut pas *l'ordre* d'y aller, comme je l'ai lu partout, *pour préparer les opérations relatives à la descente en Angleterre*, il ne s'en occupa nullement : huit jours n'eussent pas suffi. Son voyage aux côtes ne fut qu'une rapide excursion ; c'était pour examiner le fond de la question, qu'il fit cette excursion sur les côtes : il ne resta pas non plus absent pendant plusieurs semaines. Le voyage dura huit jours : nous étions quatre dans sa voiture, lui, Lannes, Sulkowsky

et moi. Moustache était notre courrier. Bonaparte ne fut pas peu surpris de lire dans le Moniteur du 10 février un article par lequel on donnait à sa petite excursion une importance qu'elle n'avait pas. Voici ce que disait le Moniteur :

« Le général Bonaparte est parti pour Dunkerque avec quelques officiers du génie et de la marine. Ils vont visiter les côtes et préparer les opérations premières relatives à la descente ; on peut observer qu'il ne retournera pas à Rastadt, et que le congrès touche à la fin de sa session.

« Quelle que soit la conduite des princes composant les cercles de l'Empire, nous prenons les avances. Toutes les places fortes de la rive gauche du Rhin seront en notre pouvoir, et nous attaquera ensuite qui voudra. »

On vient de voir la vérité.

Bonaparte visita Etaples, Ambleteuse, Boulogne, Calais, Dunkerque, Furnes, Newport, Ostende et l'île Walcheren. Il prit dans ces différens ports tous les renseignemens dont il avait besoin, avec cette patience, cette présence d'esprit, ce savoir, ce tact, cette perspicacité qu'il possédait à un si haut degré. Il entendait, jusqu'à minuit, les

matelots, les caboteurs, les contrebandiers, les pêcheurs. Il faisait des objections, et écoutait attentivement les réponses[1].

Nous revînmes à Paris par Anvers, Bruxelles, Lille et Saint-Quentin.

Le but de notre voyage était atteint, lorsque nous arrivâmes dans la première de ces villes. « *Eh! bien, général, lui dis-je, que pensez-vous* « *de votre voyage? Êtes-vous content? Pour moi,* « *je vous avoue que je n'ai pas trouvé de grandes* « *ressources et de grandes espérances dans tout ce* « *que j'ai vu et entendu.* » Bonaparte me répondit assez vivement, en faisant un mouvement de tête négatif. « *C'est un coup de dé trop chanceux;* « *je ne le hasarderai pas. Je ne veux pas jouer* « *ainsi le sort de cette belle France.* » Ce fut sa seule réponse. Je me vis au Caire.

De retour à Paris, Bonaparte s'occupa sans dé-

[1] Mais, où l'écrivain écossais a-t-il été prendre que l'on poussa avec ardeur les *apprêts* de l'invasion et que l'on fit des *préparatifs immenses*? Tout se borna à quelques correspondances de bureau, à des conversations et à des renseignemens. Il n'y eut jamais, quoiqu'on l'ait beaucoup répété, de dispositions *sérieuses* faites, ni par lui, ni par le directoire, pour cette invasion. Walter-Scott avait ici besoin d'agrandir le danger, pour justifier les terreurs réelles dont fut agitée l'Angleterre à cette époque.

lai, sous les rapports militaires et scientifiques, de l'organisation de l'expédition qu'il voulait porter sur les bords du Nil, et sur laquelle on a publié tant d'inexactitudes. Elle occupait depuis longtemps son imagination. Quelques mots suffiront pour le prouver.

Il écrivait au mois d'août 1797, que « le *temps* « *n'était pas éloigné où nous sentirions que, pour* « *détruire véritablement l'Angleterre, il faudrait* « *nous emparer de l'Égypte.* » Il écrivait dans le même mois à M. de Talleyrand, qui venait de remplacer Charles de Lacroix aux relations extérieures, « *qu'il faudrait s'emparer de l'Égypte, qui* « *n'appartient pas au grand-seigneur.* » Cet habile ministre lui répondit « *que ses idées étaient grandes* « *sur l'Égypte, et que l'utilité devait en être bien* « *sentie;* » qu'il lui écrirait *au large* sur ce sujet.

L'histoire dira autant de bien de M. de Talleyrand que ses contemporains en ont dit de mal. Lorsque dans une grande, longue et difficile carrière, un homme d'état s'est fait et a conservé un grand nombre d'amis fidèles, et qu'il ne s'est attiré que peu d'ennemis, il faut bien lui reconnaître une conduite sage et modérée, un caractère honorable et une profonde habileté. Il est impossible de connaître à fond M. de Talleyrand,

sans lui être dévoué! Tous ceux qui ont eu cet avantage le jugent sans doute comme moi.

Au mois de novembre de la même année, Bonaparte envoya Poussielgue, sous le *prétexte d'inspecter les échelles du Levant*, mettre la dernière main au projet que l'on avait sur Malte.

Le général Desaix, auquel la confiante amitié du général Bonaparte avait fait part de ses projets lors de leur entrevue en Italie, après les préliminaires de Léoben, lui écrivait d'Affenbourg, à son retour en Allemagne, qu'il *voyait avec bien de l'intérêt cette flotte de Corfou. Si jamais elle se dirige sur les grandes entreprises que vous me dites, en grace ne m'oubliez pas*. Bonaparte n'avait garde de l'oublier.

Le directoire avait d'abord blâmé l'expédition militaire contre Malte, dont l'entretenait Bonaparte bien avant la signature du traité de Campo-Formio. On déclarait cette expédition impossible pour nous. Malte ayant observé exactement la neutralité, ayant même plusieurs fois secouru nos vaisseaux et nos marins, nous n'avions aucun prétexte pour entrer en guerre avec elle; on disait qu'à coup sûr le corps-législatif ne verrait pas d'un bon œil des hostilités contre cette île. Cette opinion, qui ne dura pas long-temps,

déplut à Bonaparte. Ce fut un des griefs pour lesquels il accueillit mal l'agent de Barras, Bottot, au commencement d'octobre 1797. Il lui dit, dans une conversation animée, et en haussant les épaules, *mais, mon Dieu, Malte est à vendre !* On lui répondit quelque temps après : *Malte est à vendre ! on attache du prix à son acquisition ; ne la laissez pas échapper.* Enfin, M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, lui écrivait dans les derniers jours de septembre 1797, que le directoire l'autorisait à donner tous les ordres à l'amiral Brueys, pour s'assurer de Malte. Il lui envoya des lettres destinées pour cette île, parce que, disait Bonaparte, *il est nécessaire d'y préparer l'opinion.*

Bonaparte travaillait nuit et jour à l'exécution de son projet. Je ne lui ai jamais vu tant d'activité. Il organisa tout, là où il n'y avait rien. Il connaissait presque tous les généraux et leur capacité respective. Il connaissait la force de tous ses corps d'armée. Les ordres et les instructions se succédaient avec une rapidité extraordinaire. S'il lui fallait un arrêté du directoire, il volait au Luxembourg pour le faire signer par l'un des directeurs. C'était presque toujours Merlin de Douai, parce qu'il était le plus travailleur, le

plus assidu et le plus exact à son poste. Lagarde, le secrétaire-général, ne contresignait rien de ce qui avait rapport à cette expédition; Bonaparte n'ayant pas voulu qu'il en fût instruit, il fit transporter à Toulon le trésor pris à Berne, que le directoire lui abandonna. Il se montait à un peu plus de trois millions de francs. Dans ces temps de désordre et d'ineptie, les finances étaient très mal administrées; les revenus anticipés et tellement gaspillés, qu'il n'existait jamais au trésor une somme de cette importance.

CHAPITRE IV.

La vérité sur le projet de l'expédition d'Égypte. — Vues de Bonaparte sur l'Orient. — L'Europe trop petite. — Conversations avec Monge. — Nullité du directoire. — Activité du général. — Mariage de Marmont et de La Vallette. — Projets de colonisation. — Bibliothèque de camp. — Fautes d'orthographe. — Achats de vins. — Humeur contre le directoire. — Départ de Paris. — Arrivée à Toulon. — — Condamnation d'un vieillard. — Bonaparte lui sauve la vie. — Simon.

Il était donc décidé que Bonaparte irait tenter dans l'Orient une expédition d'un genre inaccoutumé pour l'Europe moderne. Je l'avouerai, deux choses me soutenaient pendant ce temps excessivement pénible : mon amitié et l'admiration que j'avais pour les talens du vainqueur de l'Italie, et le riant espoir de parcourir ces antiques régions dont les récits historiques et religieux avaient occupé ma jeunesse.

Que dire, après ce qu'on vient de lire, de l'exil *honorable* ou de l'ostracisme auquel le di-

rectoire a voulu condamner Bonaparte? J'ai vu cette opinion accréditée par une foule d'ouvrages répandus dans beaucoup de pays, et accueillie par les meilleurs esprits. Bonaparte était bien un homme à se laisser exiler! Sans doute, le projet de colonisation de l'Egypte, de cette antique et fertile contrée n'était pas nouveau; et dire que ce fut Bonaparte qui l'imagina serait une sottise et une basse flagornerie; mais, depuis que les gouvernemens successifs avaient abandonné ce projet, présenté à Louis XV par le duc de Choiseul, il dormait comme tant d'autres dans la poussière des cartons. La pensée de le faire revivre appartient toute entière à Bonaparte.

Ce fut à Passeriano que, voyant approcher le terme de ses travaux en Europe, il porta sérieusement ses regards vers l'Orient. Pendant ses longues promenades du soir, à Passeriano, dans un parc magnifique, il se plaisait à rappeler toutes les célébrités de ces contrées, à parler de tant d'empires fameux, qui ont disparu après s'être bouleversés les uns les autres, mais dont le souvenir est encore dans la mémoire des hommes; il disait: *L'Europe est une taupière; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cent millions*

d'hommes? Il y trouvait le berceau de toutes les religions, de toutes les extravagances méthaphysiques. Ce sujet était non moins intéressant qu'intarissable; aussi s'en entretenait-il presque chaque jour avec ses généraux intimes, ses aides-de-camp et moi. Monge était presque toujours de la conversation. Ce savant homme, qui avait l'esprit et le cœur ardens, abondait dans le sens du général en chef, et excitait encore avec sa chaleur d'esprit la vive imagination de Bonaparte. Tout le monde faisait *chorus*. Ainsi, je le répète, le directoire n'a été pour rien dans le renouvellement du projet de cette mémorable entreprise, dont l'issue n'a toutefois répondu ni aux grandes vues qui l'avaient conçue ni à la hardiesse du plan. Avec un autre gouvernement, la réussite était certaine.

Le directoire a été aussi étranger, quant à sa volonté personnelle, au départ du général Bonaparte, qu'à son retour, comme on en verra la preuve en son temps. Il n'a été que l'exécuteur passif des volontés de Bonaparte; le directoire les convertissait en arrêtés, quand les formes du gouvernement l'exigeaient. On ne lui a pas plus ordonné la conquête de l'Egypte qu'on ne lui a tracé le plan d'exécution. C'est lui qui a organisé

l'armée d'Orient, procuré de l'argent, désigné les chefs, réuni les vaisseaux, frégates et bâtimens de transport. C'est lui qui a eu l'heureuse et noble idée d'adjoindre à l'expédition des hommes distingués dans les sciences et les arts, et dont les travaux en général, fort remarquables, ont fait connaître, dans son état actuel et ancien, cette terre dont le nom n'est jamais prononcé sans réveiller de grands souvenirs. Que resterait-il de cette expédition sans ce résultat, peu proportionné toutefois, à ce qu'il en a coûté pour l'obtenir. C'est Bonaparte qui a choisi les hommes qui devaient porter dans ce pays, que le temps a replongé dans l'ignorance et dans la barbarie, les trésors de la civilisation et de l'industrie, qui seuls peuvent adoucir ici-bas la triste destinée de l'homme.

Les ordres de Bonaparte parcouraient comme l'éclair la ligne de Toulon à Civita-Vecchia. Il a donné, avec une admirable précision, rendez-vous aux uns devant Malte, aux autres devant Alexandrie. Tous ces ordres m'étaient dictés par lui dans son cabinet. C'est lui qui hâtait l'expédition, et non le directoire, comme on l'a dit si souvent. Bonaparte en était parfaitement secondé, parce que, craignant sa renommée, son

caractère et sa gloire, le directoire n'était pas fâché de le voir s'éloigner, et il ne lui refusait rien; mais qu'on se garde bien d'attribuer cette docilité au désir de voir sa gloire s'accroître, ou à l'amour de la patrie. Sa gloire, au contraire, les offusquait. On parlait tant de lui, qu'on ne parlait pas d'eux; les directeurs n'ignoraient pas la sévérité de ses censures, la dureté de ses discours méprisans, la domination qu'il cherchait à exercer sur eux; et ils devinaient son ambitieux avenir, qu'il ne cachait pas toujours à tous les yeux.

Disons-le donc enfin : résurrection du plan, combinaisons, tout appartient à Bonaparte. Lui seul, dans ces temps, pouvait oser hasarder cette immense entreprise. Elle exigeait de très grands talens militaires et politiques. Il les possédait à un haut degré, elle exigeait de la jeunesse, il n'avait pas vingt-neuf ans; une grande gloire militaire, les champs de l'Italie étaient là pour répondre.

Dans la position où, à cette époque, commençait à se trouver la France envers l'Europe, depuis le traité de Campo-Formio, le directoire, loin de faciliter et de presser cette expédition, devait s'y opposer. Pour son existence personnelle

et pour la France, une victoire sur l'Adige aurait mieux vallu qu'une victoire sur le Nil. J'ai pensé, d'après ce que j'ai vu, que le désir et la joie de voir s'éloigner de la France et se jeter dans une expédition aventureuse un jeune ambitieux que ses victoires avaient placé si haut dans l'opinion qui les gênait et les inquiétait, l'emportèrent facilement sur le danger évident de se priver, pour un temps indéterminé, d'une excellente armée, de généraux illustres à juste titre, qui l'avaient si souvent conduite à la victoire, et les aveuglèrent sur la perte plus que probable de la flotte française. Quant à Bonaparte: il resta bien convaincu qu'il fallait choisir entre cette hasardeuse entreprise ou sa perte. L'Egypte lui paraissait propre à entretenir sa renommée et à rehausser encore l'éclat de son nom.

Il fut nommé, le 12 avril 1798, général en chef de l'armée d'Orient, que ce même jour vit créer.

Ce fut à cette époque que Marmont épousa mademoiselle Perregaux, et l'aide-de-camp La Valette une demoiselle Beauharnais [1].

[1] Walter-Scott nous rapporte que Joséphine, devenue impératrice, prépara le mariage de sa nièce avec cet aide-de-camp. Il croit

Peu de temps avant de partir, je demandai à Bonaparte combien d'années il voulait rester en Egypte. « — Peu de mois ou six ans; tout dépend « des événemens. Je coloniserai ce pays; je ferai « venir des artistes, des ouvriers de tout genre, « des femmes, des acteurs, etc. Nous n'avons que « vingt-neuf ans, nous en aurons trente-cinq; ce « n'est pas un âge; ces six ans me suffisent, si « tout me réussit, pour aller dans l'Inde. Dites « toujours à ceux qui vous parleront de votre dé- « part que vous allez à Brest; dites-le même à votre « famille. » Je le fis pour lui donner une preuve et de ma discrétion et du véritable attachement que j'avais pour lui.

Bonaparte, voulant se former une petite bibliothèque de camp, en volumes in-18, en rédigea la nôte, qu'il me remit pour les lui acheter. Cette note, qui est de sa main, fera voir ce qu'il préférait dans les sciences et la littérature.

BIBLIOTHÈQUE DU CAMP.

1° Sciences et arts.
2° Géographie et voyages.
3° Histoire.

toujours écrire un roman historique. Nous en verrons d'autres preuves.

4° Poésie.
5° Romans.
6° Politique et morale.

SCIENCES ET ARTS.

Mondes de Fontenelle.	1 vol.
Lettres à une princesse d'Allemagne.	2
Le Cours de l'École-Normale.	6
Aide nécessaire pour l'Artillerie.	1
Traité des Fortifications.	3
Traité des Feux-d'Artifice.	1

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

Géographie de Barclay.	12
Voyages de Cook.	3
Voyages français de La Harpe.	24

HISTOIRE.

Plutarque.	12
Turenne.	2
Condé.	4
Villars.	4
Luxembourg.	2
Duguesclin.	2
Saxe.	3
Mémoires des Maréchaux de France.	20
Président Hainault.	4
Chronologie.	2
Marlborough.	4

Prince Eugène.	6
Histoire philosophique des Indes.	12
D'Allemagne.	2
Charles XII.	1
Essai sur les Mœurs des nations.	6
Pierre-le-Grand.	1
Polybe.	6
Justin.	2
Arrien.	3
Tacite.	2
Tite-Live.	
Thucydide.	2
Vertot.	4
Denina.	8
Frédéric II.	8

POÉSIE.

Ossian.	1
Tasse.	6
Arioste.	6
Homère.	6
Virgile.	4
Henriade.	1
Télémaque.	2
Les Jardins.	1
Les chefs-d'œuvre du Théâtre-Français.	20
Poésies légères (choisies).	10
La Fontaine.	

ROMANS.

Voltaire.	4

4.

Héloïse.	4
Werther.	1
Marmontel.	4
Romans anglais.	40
Le Sage.	10
Prévost.	10

POLITIQUE.

Le Vieux Testament.
Le Nouveau.
Le Coran.
Le Vedam.
Mythologie.
Montesquieu.
L'Esprit des Lois.

On voit qu'il classe les livres religieux des peuples, dans la politique.

J'ai déjà remarqué que les écrits de la main de Bonaparte sont remplis des plus inconcevables fautes d'ortographe; cela vient-il de la faible instruction qu'il avait reçue, sous ce rapport, à Brienne; ne serait-ce que l'effet de sa prodigieuse rapidité à griffonner et de l'extrême activité de ses idées; ou faut-il l'attribuer au peu d'importance qu'il attachait à cette condition d'une éducation soignée? Dans les pièces que j'ai déjà citées de lui, et dans celles que je citerai encore,

j'ai ortographié correctement. Une espèce de *fac simile* n'aurait pas été supportable avec ses abréviations et ses suppressions; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer comment, connaissant si bien les auteurs qu'il demandait et les généraux dont il voulait avoir l'histoire, il a pu écrire *Duceeling*. — *Océan*.— Certes, pour deviner Ossian il fallait bien connaître sa passion favorite pour ce barde calédonien.

Bonaparte fit pour lui, avant de partir, une provision considérable de vins de Bourgogne : ce fut un nommé *James*, de Dijon, qui les lui fournit. Le marché fut exécuté avec une grande loyauté. Je dois dire, à cette occasion, que nous avons pu nous assurer que les bons vins de Bourgogne, bien soutirés et dans des futailles hermétiquement fermées, ne perdent point de leur qualité en traversant la mer. Plusieurs caisses de ces vins ont passé deux fois le désert de l'isthme de Souëz, à dos de chameau. Nous en avons rapporté quelques restes à Fréjus, et il était aussi bon qu'en partant. James nous a suivi en Egypte. Il en sera question plus tard.

Le reste de notre séjour à Paris n'offre plus rien qui mérite d'être rapporté, sauf toutefois le propos que Bonaparte me tint quelques jours

avant le départ pour Toulon. Il allait avec moi dans son coupé, au Luxembourg, pour faire signer des arrêtés qui lui étaient nécessaires. Il était très silencieux. Comme nous descendions la rue Sainte-Anne, je lui demandai, sans aucune intention, et uniquement pour dire quelque chose, et rompre ce long silence, s'il était toujours bien décidé à quitter la France? « *Oui, j'ai tout tenté. Ils ne veulent pas de moi.* (Il voulait très probablement parler de la place de directeur.) *Il faudrait les renverser et me faire roi ; mais il n'y faut pas penser encore, les nobles n'y consentiraient jamais : j'ai sondé le terrain ; le temps n'est pas venu ; je serais seul. Je veux éblouir encore ces gens-là.* » Je ne répondis rien que ces mots : *Eh bien, nous irons en Égypte*, et je changeai de conversation.

Ce fut l'échauffourée de Bernadotte, qui retarda le voyage de quinze jours. Ce petit événement pouvait avoir les plus funestes conséquences pour le sort de l'escadre et de la flotte, que Nelson aurait certainement attendue entre Malte et la Sicile, s'il y fût arrivé avant nous [1].

[1] N'est-il pas étrange que, sans aucune donnée, l'écrivain écossais dise qu'*au moment du départ, Bonaparte parut disposé à quitter le commandement d'une expédition si douteuse et si hasardeuse*,

C'est à tort que l'on a dit qu'il avait eu l'idée de renoncer à l'expédition, par suite de l'affaire de Bernadotte à Vienne; la lettre qu'il écrit à Brueys, le 28 avril 1798, prouve le contraire :

« Quelques troubles arrivés à Vienne ont né« cessité ma présence quelques jours à Paris: cela « ne changera rien à l'expédition. Je donne l'or« dre, par le présent courrier, aux troupes qui « sont à Marseille, de s'embarquer et de se rendre « à Toulon. Je vous expédirai; le 30 au soir, un « courrier, avec l'ordre d'embarquer et de partir « avec l'escadre et le convoi pour Gênes, où je « vous rejoindrai.

« Le retard que ce nouvel incident a apporté « dans l'expédition, aura été, je l'imagine, né« cessaire pour vous mettre en mesure. »

Nous quittâmes Paris, le 3 mai 1798. Dix jours avant le départ du général Bonaparte, qui allait marcher à la conquête de l'Egypte et de la Syrie, s'échappait du temple un prisonnier qui devait si puissamment contribuer à ses revers. Une évasion

et qu'il voulut profiter pour cela de ce qui se passa à Vienne. Il faut ranger ceci parmi les fables, ainsi que la visite mystérieuse de Barras, pour lui confier le changement de destination, de même que l'ostracisme et l'exil honorable dont le directoire a voulu frapper Bonaparte.

si simple en elle-même devait plus tard faire échouer les plus gigantesques projets et les plus audacieuses conceptions. Cette fuite était pleine d'avenir, puisqu'un faux ordre du ministre de la police de France a empêché la révolution de l'Orient. Que l'on cherche à présent de grandes causes aux grands événemens.

Nous étions à Toulon le 8; Bonaparte savait par les mouvemens des Anglais qu'il n'y avait pas un moment à perdre; mais les vents contraires nous retinrent pendant dix jours qu'il employa aux plus minutieux détails de la flotte.

Bonaparte, presque continuellement occupé de son armée, lui adressa la harangue que l'on va lire et que j'écrivis sous sa dictée.

OFFICIERS ET SOLDATS.

« Il y deux ans que je vins vous commander; « à cette époque, vous étiez dans la rivière de « Gênes, dans la plus grande misère, manquant « de tout, ayant sacrifié jusqu'à vos montres pour « votre subsistance réciproque; je vous promis « de faire cesser vos misères, je vous conduisis « en Italie; là, tout vous fut accordé.... Ne vous « ai-je pas tenu parole? »

Ici, un cri général se fit entendre : *Oui!*

« Eh bien! apprenez que vous n'avez point en-
« core assez fait pour la patrie, et que la patrie
« n'a point encore assez fait pour vous!

« Je vais actuellement vous mener dans un pays
« où, par vos exploits futurs, vous surpasserez
« ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs,
« et rendrez à la patrie les services qu'elle a droit
« d'attendre d'une armée d'invincibles.

« Je promets à chaque soldat qu'au retour de
« cette expédition, il aura à sa disposition de quoi
« acheter six arpens de terre.

« Vous allez courir de nouveaux dangers, vous
« les partagerez avec vos frères les marins. Cette
« arme, jusqu'ici, ne s'est pas rendue redoutable
« à nos ennemis; leurs exploits n'ont point égalé
« les vôtres; les occasions leur ont manqué; mais
« le courage des marins est égal au vôtre : leur
« volonté est celle de triompher; ils y parvien-
« dront avec vous.

« Communiquez-leur cet esprit invincible qui
« partout vous rendit victorieux; secondez leurs
« efforts; vivez à bord avec cette intelligence qui
« caractérise des hommes purement animés et
« voués au bien de la même cause : ils ont, comme
« vous, acquis des droits à la reconnaissance na-
« tionale, dans l'art difficile de la marine.

« Habituez-vous aux manœuvres de bord; de-
« venez la terreur de vos ennemis de terre et de
« mer; imitez en cela les soldats romains, qui
« surent à la fois battre Carthage en plaine et les
« Carthaginois sur leurs flottes. »

Des cris de vive la république immortelle et les hymnes de guerre suivirent cette harangue.

Quiconque a connu madame Bonaparte, sait qu'il a existé peu de femmes aussi aimables; Bonaparte l'aimait avec passion; pour jouir plus long-temps des charmes de sa société, il l'avait amenée avec lui à Toulon. Pouvait-il savoir en se séparant d'elle, quand il la reverrait, si même il la reverrait jamais? Aussi puis-je assurer que rien ne fut plus touchant que leurs adieux. En quittant Toulon, Joséphine se rendit aux eaux de Plombières. Je me rappelle que, pendant son séjour dans cette ville, elle faillit devenir victime d'un accident assez grave. Comme elle était un jour avec sa société sur le balcon de son hôtel, ce balcon s'écroula tout à coup; toutes les personnes qui s'y trouvaient tombèrent dans la rue, et madame Bonaparte fut assez grièvement blessée, mais cette blessure n'eut aucune suite fâcheuse.

A peine arrivé à Toulon, Bonaparte apprend que la loi de mort sur les émigrés règne dans toute son affreuse rigueur; et que naguère un vieillard de

plus de quatre-vingts ans a été fusillé; indigné de cette barbarie, il me dicta avec l'accent de la colère, la lettre suivante.

Au quartier-général de Toulon, le 27 floréal an VI (16 mai 1798).

BONAPARTE, MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL,

Aux commissions militaires de la neuvième division, établies en vertu de la loi du 19 fructidor.

« J'ai appris, citoyens, avec la plus grande « douleur, que des vieillards âgés de soixante-dix « à quatre-vingt ans, de misérables femmes en- « ceintes, ou environnées d'enfans en bas âge, « avaient été fusillés, comme prévenus d'émi- « gration.

« Les soldats de la liberté seraient-ils donc « devenus des bourreaux ?

« La pitié qu'ils ont portée jusqu'au milieu des « combats, serait-elle donc morte dans leurs « cœurs.

« La loi du 19 fructidor a été une mesure de « salut public. Son intention a été d'atteindre les « conspirateurs et non de misérables femmes et « des vieillards caducs.

« Je vous exhorte donc, citoyens, toutes les

« fois que la loi présentera à votre tribunal des
« vieillards de plus de soixante ans, ou des femmes,
« de déclarer, qu'au milieu des combats, vous
« avez respecté les vieillards et les femmes de vos
« ennemis.

« Le militaire qui signe une sentence contre
« une personne incapable de porter les armes, est
« un lâche.

« *Signé*, BONAPARTE. »

Cette lettre sauva la vie à un malheureux qui se trouvait dans la catégorie de ceux dont parlait le général. Mais on voit par le ton de cet acte, quelle idée il avait déjà de son pouvoir. Il prend sur lui, par les plus nobles motifs, sans doute, d'interdire et d'interpréter l'exécution d'une loi bien atroce, il est vrai, mais qui, même dans ces temps de faiblesse, de désordre et d'anarchie n'en était pas moins une loi. Du moins, cette fois, la puissance du nom a été noblement employée. Cette lettre causa une grande satisfaction dans l'armée d'expédition.

Un nommé Simon, qui avait suivi ses maîtres dans l'émigration, et qui craignait l'application des lois, apprit que je cherchais un domestique. Il vint me trouver, il m'avoua sa position, il me

convint, et je le pris. Il me dit ensuite qu'il redoutait qu'on ne s'emparât de sa personne, lorsque l'on irait au port pour l'embarquement. Le général Bonaparte, auquel j'en parlai, et qui venait de donner une preuve éclatante de son aversion pour ces actes de barbarie, me dit avec l'accent de la bonté : Donnez-lui mon portefeuille à porter, et qu'il reste auprès de vous. Les mots *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Orient*, étaient écrits en grosses lettres d'or, sur un beau maroquin vert. Est-ce ce portefeuille, ou sa réunion à nous, qui empêcha Simon d'être pris? je l'ignore, mais il passa librement. Je le grondai d'avoir, avec un rire moqueur, nargué la mauvaise humeur de ceux qui étaient chargés de son arrestation. Il m'a servi très fidèlement. Il a été même quelquefois utile au général Bonaparte; on verra plus tard une preuve *bien rare* de sa reconnaissance.

CHAPITRE V.

Départ de l'escadre.—Arrivée à Malte.—Intelligences dans l'île. —Dolomieu. — Le général Baraguay-d'Hilliers.— Attaque de la partie occidentale de l'île. —Mot de Caffarelli. — Vérité rétablie. — Délivrance des prisonniers turcs. — Fausse route de l'escadre anglaise.

L'escadre mit à la voile le 19 mai. L'*Orient*, qui par son énorme chargement tirait trop d'eau, toucha le fond. On eut peu de peine à le dégager. Il n'en résulta ni accident, ni avarie, ni retard sensible. Quelques personnes à pressentimens disaient AVANT la bataille d'Aboukir, que ce fait si insignifiant présageait un malheur pour l'expédition, parce que c'était le vaisseau amiral qui avait touché. D'autres ont dit, APRÈS la bataille d'Aboukir, que l'*Orient* ne pouvait pas manquer de sauter, puisque, deux mois avant, il avait touché en mettant à la voile. J'ajoute à regret que j'ai beaucoup entendu de ces niaiseries-là, même de la part d'hommes raisonnables.

Nous arrivâmes devant Malte le 10. L'attente de quelques convois nous avait occasioné

un retard de deux jours. On les rejoignit à Malte.

Les intelligences pratiquées d'Europe pendant et après les négociations de Campo-Formio n'avaient pas réussi au point de nous faire ouvrir tout de suite les portes de cette île célèbre. Bonaparte témoigna beaucoup d'humeur contre les personnes envoyées d'Europe pour préparer les voies; cependant l'un d'eux, M. Dolomieu, eut à se repentir de sa mission, qui lui occasiona de mauvais traitemens de la part des Siciliens. M. Poussielgue avait fait ce qu'il avait pu dans cette tentative de séduction, mais le succès ne fut pas complet. Il y eut des malentendus, et par suite quelques coups de canon d'échangés. Bonaparte avait été très content des services du général Baraguay-d'Hilliers en Italie. Il n'avait eu qu'à se louer de sa conduite militaire et politique à Venise, lorsqu'à peine une année écoulée il s'en empara et l'occupa par ses ordres. Le général Baraguay-d'Hilliers s'était joint à nous avec sa division, qui s'était embarquée sur le convoi sorti de Gênes. Le général en chef lui donna l'ordre de débarquer et d'attaquer la partie occidentale de l'île; il s'acquitta de cet ordre avec autant de prudence que d'habileté, et à la satisfaction du général en chef. Comme, pour les personnes in-

struites, tout cela n'était que pour la forme, ces démonstrations hostiles n'eurent pas de suite. On voulait sauver l'honneur des chevaliers de la religion, et voilà tout; car les personnes qui ont vu Malte ou la verront ne pourront concevoir qu'une île entourée de fortifications aussi formidables et dans un état aussi parfait se rende, au bout de deux jours, à une flotte qui ne pouvait pas perdre son temps à attendre son ennemi, qu'elle savait être à sa poursuite; cet ennemi la pouvait surprendre à chaque instant dans son affligeant désordre, et la détruire complètement. L'inexpugnable forteresse de Malte est tellement à l'abri d'un coup de main, que le général Caffarelli, après en avoir examiné les fortifications avec le plus grand soin, dit en ma présence, au général en chef: *Ma foi, mon général, nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la ville pour nous en ouvrir les portes*. Et voilà ce que des écrivains ont appelé une *étonnante* victoire, un *prodige!* Quelle pitié! c'était une trahison [1].

En rapprochant les expressions si vraies du général Caffarelli, de ce qui a été dit plus haut du projet d'expédition d'Égypte et sur Malte, on

[1] Voir le rapport officiel à la fin du volume. Il est curieux de comparer cette relation avec la vérité.

jugera de la valeur des paroles de Napoléon à Sainte-Hélène... *La prise de Malte ne fut point due à des intelligences particulières, mais à la sagacité du général en chef. C'est dans Mantoue que j'ai pris Malte.* On ne sait trop ce que veut dire *Malte pris dans Mantoue par sagacité ;* il n'en est pas moins vrai que j'ai écrit sous sa dictée une foule d'instructions pour des *intelligences particulières*. Mais Napoléon n'a-t-il pas dit aussi à Sainte-Hélène, à un autre noble compagnon de son exil : *Malte avait certainement d'immenses moyens physiques de résistance, mais aucuns moyens moraux. Les chevaliers ne firent rien de honteux : nul n'est tenu à l'impossible.* Non, mais ils furent livrés; le succès de la prise de Malte était déjà assuré avant de quitter Toulon. Il vaut mieux prendre une île par des intrigues qu'en répandant du sang. Plusieurs personnes, et surtout le bailli de Teignie, les ont assez dévoilées. Les Anglais n'ont pu dans la suite, malgré tous leurs efforts, prendre Malte que par famine.

Le général en chef se transporta à l'endroit du port où étaient détenus les Turcs, faits prisonniers par les chevaliers de la religion. Les dégoûtantes galères furent évacuées. Les mêmes principes qui allaient sous peu de jours faire la base

des proclamations de Bonaparte aux Égyptiens, le guidèrent daus cet acte de raison et d'humanité.

Il se promena plusieurs fois dans les jardins du grand-maître. Ils étaient d'une très belle tenue et garnis de magnifiques orangers. Nous nous régalions avec plaisir de leurs fruits, que la grande chaleur nous rendait plus délicieux encore.

Après avoir pourvu avec autant d'activité que de talent à l'administration et à la défense de l'île, le général quitta, le 19 juin, Malte qu'il ne croyait pas avoir pris pour les Anglais qui ont bien mal reconnu ce service; plusieurs chevaliers de l'ordre le suivirent et prirent de l'emploi dans le militaire et dans le civil.

L'escadre anglaise, pendant la nuit du 22 juin, était presque sur nous. Elle passa à six lieues environ de la flotte française. Nelson, qui avait appris à Messine la prise de Malte, le jour même que nous quittions cette île, se dirigea tout droit sur Alexandrie d'Égypte, sans se jeter dans le nord. Il regardait cette ville comme le but de notre destination. Prenant la route la plus courte, forçant de voiles pour regagner le temps perdu, et marchant sans convoi et sans embarras, il arriva devant Alexandrie, le 28 juin, trois jours

avant la flotte française, qui était cependant partie avant lui des parages de Malte. L'escadre française s'était dirigée sur Candie, qu'elle reconnut le 25 juin, et ensuite vers le sud, favorisée par les vents étésiens qui soufflent régulièrement dans cette saison. Cette marche différente et ce détour sauvèrent la flotte française, qui n'arriva que le 30 juin devant Alexandrie.

CHAPITRE VI.

Sentence de Bonaparte. — Conversations à bord. — Monge et Berthollet. — Questions à l'amiral Brueys. — Emploi du temps de Bonaparte.—Invitations à dîner.—Le sommet des Alpes. — Souvenir et espérance. — Discussions. —Préférence donnée à l'absurde.— Religions.— Rêves. — Joseph.—Impression produite par la vue de la Crète. — Minos et Jupiter. — La musique et la chasse. — Humanité de Bonaparte. — Un quartier de bœuf. — Ordre pour l'armée. — Sévérité de discipline. — Activité de Bonaparte. — Proclamation. — La religion de Mahomet. — Discipline sévère. — Reproches injustes. — L'amiral Brueys. — Prudence et chagrin de l'amiral. — Malte. — Nelson. — La flotte anglaise évitée. — Fermeté de Bonaparte. — Débarquement périlleux. — Mauvais temps. Le général Caffarelli. — Bonaparte et sa fortune. — Alexandrie prise en une matinée. — Kléber blessé. — —Commencement de ma liaison avec Kléber. — Entrée de Bonaparte à Alexandrie. —Mésaventure d'un soldat. —Desaix.

Bonaparte étant allé un jour visiter une école, dit en sortant aux élèves, dont quelques-uns avaient été interrogés par lui : « *Jeunes gens,* « *chaque heure de temps perdu est une chance de*

« *malheur pour l'avenir!* » Cette sentence remarquable était en quelque sorte la règle de sa conduite, car jamais aucun homme, peut-être, n'a mieux compris la valeur du temps; aussi peut-on dire que ses loisirs même étaient encore un travail. J'en eus la preuve surtout pendant notre traversée. Si l'activité de son esprit ne trouvait pas suffisamment à s'exercer sur des choses positives, il y suppléait, soit en donnant un libre essor à son imagination, soit en écoutant la conversation des hommes instruits attachés à l'expédition; car Bonaparte savait écouter, et c'est peut-être le seul homme que l'ennui n'ait jamais atteint un seul instant. Passionné pour la gloire de la France, passionné pour sa propre gloire, il y avait pourtant dans cette ame si pleine une grande place pour Joséphine, qu'il aimait alors jusqu'à l'Idolâtrie, et dont il me parlait presque toujours dans nos entretiens familiers.

A bord de l'*Orient*, il se plaisait à causer fréquemment avec Monge et Berthollet; ces entretiens roulaient le plus habituellement sur la chimie, sur les mathématiques et la religion. Le général Caffarelli, dont la conversation nourrie de faits était en même temps vive, spirituelle et gaie, était un de ceux avec lesquels il s'entrete-

tenait le plus volontiers. Quelque amitié qu'il témoignât à Berthollet, il était facile de voir qu'il lui préférait Monge, et cela parce que Monge, doué d'une imagination ardente, sans avoir précisément des principes religieux, avait une espèce de propension vers les idées religieuses qui s'harmoniait avec les idées de Bonaparte; à ce sujet, Berthollet se moquait quelquefois de son inséparable Monge; et d'ailleurs l'imagination froide de Berthollet, son esprit constamment tourné à l'analyse et aux abstractions, penchaient vers un matérialisme qui a toujours souverainement déplu au général.

Quelquefois Bonaparte causait avec l'amiral Brueys; c'était presque toujours pour s'instruire des différentes manœuvres, et rien n'étonnait plus l'amiral que la sagacité de ses questions. Je me rappelle qu'un jour Bonaparte ayant demandé à Brueys, de quelle manière se ferait le branle-bas en cas d'attaque; il déclara, après sa réponse, que si cette circonstance arrivait il donnerait des ordres pour que tout le monde jetât ses malles à la mer.

Bonaparte passait la plus grande partie de son temps dans sa chambre, sur un lit garni aux quatre pieds de petits boulets mobiles, qui lui rendaient moins sensible le malaise causé par le

roulis, malaise qu'il éprouvait presque constamment. J'étais presque toujours avec lui dans sa chambre, à lui faire la lecture de quelqu'un des ouvrages favoris dont il avait composé sa bibliothèque de campagne. Souvent aussi il s'entretenait pendant des heures entières avec les capitaines des bâtimens que l'on hêlait. Jamais il ne manquait de leur demander d'où ils venaient; quel était le lieu de leur destination; qu'elles rencontres ils avaient faites; quelles mers ils avaient parcourues. Sa curiosité ainsi satisfaite, il les laissait continuer leur route, après avoir exigé d'eux la promesse de ne rien dire de la rencontre qu'ils avaient faite de l'escadre française.

La politique de la France l'occupait fréquemment, et surtout il se plaisait à reporter ses regards sur l'éclat de ses dernières campagnes, cherchant à lire dans ses triomphes passés le présage heureux de ses triomphes futurs.

Tant que nous fûmes en mer il se leva rarement avant dix heures du matin. L'*Orient* présentait presque l'image d'une ville dont les femmes auraient été exclues, et cette ville flottante était alors peuplée de deux mille habitans, parmi lesquels se trouvait un grand nombre d'hommes distingués; aussi chaque jour Bonaparte invitait-il

plusieurs personnes à dîner avec lui, sans compter Brueys, Berthier, les colonels et sa maison ordinaire, qui mangeaient toujours à la table du général en chef. Quand la beauté du temps le permettait, il montait sur la galerie qui, par son étendue, présentait l'aspect d'une véritable promenade. Je me rappelle qu'un jour, m'y promenant avec lui, nous voguions alors sur la mer de Sicile, je crus voir, par un beau soleil couchant, le sommet des Alpes; Bonaparte me plaisanta beaucoup et se moqua de moi; il appela l'amiral Brueys, qui prit sa lorgnette et le confirma bientôt dans la vérité de ce que j'avais dit. Les Alpes! à ce mot je crois voir encore Bonaparte; je le vois long-temps immobile, et sortant tout-à-coup de son extase : « *Non, nous dit-il, je ne puis voir sans émotion la terre de l'Italie! Voilà l'Orient; j'y vais. Une entreprise périlleuse m'appelle. Ces monts dominent les plaines où j'ai eu le bonheur de conduire tant de fois les Français à la victoire. Avec eux nous vaincrons encore.* »

Un des plus grands plaisirs de Bonaparte, pendant la traversée, c'était, après le dîner, de désigner trois ou quatre personnes pour soutenir une proposition et autant pour la combattre. Ces discussions avaient un but : le général y trouvait

à étudier l'esprit de ceux qu'il avait intérêt de bien connaître, afin de leur confier ensuite les fonctions auxquelles ils montraient le plus d'aptitude par la nature de leur esprit. Chose qui ne paraîtra pas singulière à ceux qui ont vécu avec Bonaparte, dans son intimité; après ces luttes d'esprit, il donnait la préférence à ceux qui avaient défendu avec habileté une proposition absurde; sur ceux qui s'étaient faits les défenseurs de la raison; et ce n'était pas seulement la supériorité d'esprit qui le déterminait dans son jugement, car il préférait réellement celui qui avait bien combattu en faveur de l'absurdité, à celui qui avait également bien discuté en faveur d'une proposition raisonnable. Il donnait toujours lui-même le texte de la discussion; il la faisait rouler le plus souvent sur des questions de religion, sur les différentes espèces de gouvernement, sur la stratégie. Un jour il demandait si les planètes étaient habitées; un autre jour, quel était l'âge du monde; puis il donnait pour objet à la discussion, la probabilité de la destruction de notre globe, soit par l'eau, soit par le feu; enfin la vérité ou la fausseté des pressentimens et l'interprétation des rêves. Je me rappelle que ce qui donna lieu à cette dernière proposition, fut le

souvenir de Joseph, dont il venait de parler, comme il parlait de presque tout ce qui se rapportait au pays où nous allions, et que cet adroit ministre avait gouverné.

Aucune terre ne s'offrait à nos regards sans que des souvenirs d'histoire se présentassent à la mémoire de Bonaparte. En passant devant l'île de Candie, son imagination s'exalta, et il s'exprima avec enthousiasme sur cette antique Crête, et sur ce colosse dont la renommée fabuleuse a survécu à toutes les gloires humaines. Il parla beaucoup de la décadence de l'empire d'Orient, qui ressemblait si peu à ce que l'histoire nous a conservé de ces beaux pays tant de fois arrosés du sang des hommes. Les fables ingénieuses de la mythologie se présentaient aussi à sa pensée, et donnaient à ses paroles quelque chose de poétique et pour ainsi dire d'inspiré. L'aspect du royaume de Minos l'amenait à raisonner sur les lois les plus propres à gouverner les hommes, comme le berceau de Jupiter lui révélait le besoin d'une religion pour les peuples. Cette conversation animée dura jusqu'au moment où les vents favorables du nord, qui poussaient les nuages dans la vallée du Nil, nous eurent fait perdre de vue l'île de Candie.

Les musiciens à bord de l'*Orient* donnaient quelquefois des aubades, mais seulement sur l'entrepont; Bonaparte n'aimait pas encore assez la musique pour l'entendre dans son appartement; on peut dire que son goût pour cet art s'est accru en raison directe de sa puissance, comme son goût pour la chasse n'est venu qu'après son élévation à l'empire; comme s'il eût voulu prouver qu'il y avait en lui non-seulement le génie de la souveraineté pour commander aux hommes, mais encore l'instinct de ses plaisirs aristocratiques dont la jouissance compte aux yeux des peuples parmi les attributs essentiels des rois.

Il est impossible que, dans une longue traversée, il n'arrive pas quelques accidens, que quelques hommes ne tombent pas à la mer. Cet accident arriva plusieurs fois à bord de l'*Orient*; c'est alors que l'on voyait combien il y avait d'humanité dans l'âme de l'homme, qui depuis a été si prodigue du sang de ses semblables sur les champs de bataille, et qui devait en verser des flots dans cette Égypte même où nous allions. Dès qu'un homme tombait à la mer, le général en chef n'avait de repos que lorsqu'il était sauvé. Il faisait sur-le-champ mettre le bâtiment en panne, témoignait la plus vive inquiétude jusqu'à ce que

le malheureux fût repris, et il m'ordonnait de récompenser largement les personnes qui s'étaient dévouées pour le salut de l'homme tombé à la mer; lorsque parmi elles se trouvait un matelot qui, pour quelque faute de service, avait encouru une punition, il l'en exemptait, et lui faisait encore donner de l'argent. Je me rappelle que, pendant une nuit obscure, on entendit le bruit que fait la chute d'un homme dans la mer; Bonaparte donna immédiatement l'ordre de rester en panne, jusqu'à ce que l'on eût arraché la victime présumée à une mort certaine. On s'empresse de toutes parts, on multiplie les perquisitions, et l'on parvient enfin à repêche... quoi?... la victime était un quartier de bœuf qui s'était détaché du magasin aux provisions. Que fit Bonaparte? Il m'ordonna de récompenser encore plus généreusement que de coutume les matelots qui s'étaient dévoués dans cette circonstance, me disant : *Ce pouvait être un homme, et ces braves gens n'en ont pas moins montré de zèle et de courage.*

Après trente années, toutes ces choses sont aussi présentes à mon esprit que si elles venaient de se passer tout à l'heure. Telle était la manière dont Bonaparte employait son temps à bord de l'*Orient* pendant la traversée. Ce fut alors qu'il

me dicta la fameuse proclamation et l'ordre que l'on va lire.

*Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, au quartier-général, à bord de l'*Orient, *le 4 messidor an VI.*

« SOLDATS,

« Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

« Nous ferons quelques marches fatiguantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises, les destins sont pour nous. Les beys-mamelucks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians, et qui tyrannisent les malheureux habitans du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et « Mahomet est son prophète. » Ne les contredisez

pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvens, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

« Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différens de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

« Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes différemment que nous; mais dans tous les pays celui qui viole est un monstre.

« Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre : nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

« BONAPARTE. »

Au quartier-général, à bord de l'*Orient*, le 3 messidor an VI de la république française.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, ordonne :

Art. 1er. Tout individu de l'armée qui aura pillé ou violé sera fusillé.

2. Tout individu de l'armée, qui, de son chef, mettra des contributions sur les villes, villages et sur les individus, ou commettra des extorsions de quelque genre que ce soit, sera fusillé.

3. Lorsque les individus d'une division auront commis des désordres dans une contrée, la division entière en sera responsable. Si les coupables sont connus, le général de division préviendra, à l'ordre, que l'on ait à les lui faire connaître, et s'ils restent inconnus, il sera retenu, sur le prêt de la division, la somme nécessaire pour indemniser les habitans de la perte qu'ils auront soufferte.

4. Lorsque des individus d'un corps auront commis du désordre dans une contrée, le corps entier en sera responsable : si le chef a connaissance des coupables, il les dénoncera au général de division qui les fera fusiller; s'ils sont incon-

nus, le chef fera battre à l'ordre pour qu'on les lui fasse connaître; et s'ils continuent à être inconnus, il sera retenu, sur le prêt du corps, la somme nécessaire pour indemniser les habitans de la perte qu'ils auront soufferte.

5. Aucun individu de l'armée n'est autorisé à faire des réquisitions, ni lever des contributions, sans être muni d'une instruction du commissaire ordonnateur en chef, en conséquence d'un ordre du général en chef.

6. Dans le cas d'urgence, comme il arrive souvent à la guerre, si le général en chef et le commissaire ordonnateur se trouvaient éloignés d'une division, le général de division pourra autoriser le commissaire des guerres à faire des réquisitions d'urgence.

Le général de division enverra sur-le-champ copie au général en chef de l'autorisation qu'il aura donnée, et le commissaire des guerres enverra une copie au commissaire ordonnateur en chef, des objets qu'il aura requis.

7. Il ne pourra être requis que des choses nécessaires aux soldats, aux hôpitaux, aux transports et à l'artillerie.

8. Une fois la réquisition frappée, les objets requis doivent être remis aux agens des diffé-

rentes administrations, qui doivent en donner des reçus, et en recevoir de ceux à qui ils les distribueront, afin d'avoir leur comptabilité en matières en règle; ainsi, dans aucun cas, les officiers et soldats ne doivent recevoir directement des objets requis.

9. Tout l'argent et matières d'or ou d'argent provenant des réquisitions, des contributions et de tout autre événement, doivent, sous douze heures, se trouver dans la caisse du payeur de la division; et, dans le cas que celui-ci serait éloigné, il sera versé dans la caisse du quartier-maître du corps.

10. Dans les places où il y aura un commandant, aucune réquisition ne pourra être faite sans qu'auparavant le commissaire des guerres n'ait fait connaître au commandant de la place en vertu de quel ordre cette réquisition est frappée : le commandant de la place devra sur-le-champ en instruire l'état-major général.

11. Ceux qui contreviendraient aux articles 5, 6, 7, 8, 9, et 10, seront destitués, et condamnés à deux années de fers.

12. Le général en chef ordonne au général chef de l'état-major, aux généraux de division, au commissaire ordonnateur en chef de tenir la main

à l'exécution du présent ordre, son intention n'étant pas que les fonds de l'armée deviennent le profit de quelques individus : ils doivent tourner à l'avantage de tous.

« *Signé*, BONAPARTE. »

Ici, je dois placer une réflexion relativement à la proclamation que l'on a lue et à quelques autres que j'intercalerai dans mon recit selon l'ordre des temps. On s'est plu à y relever les passages qui semblent contraires aux doctrines du christianisme ; il faut être bien tourmenté par le mauvais génie de l'interprétation. De quoi était-il question ? d'entrer en Égypte. Or, qu'y eût-il eu de plus absurde que de se présenter la croix dans une main, le glaive de la persécution dans l'autre, et en proférant des menaces contre l'islamisme ? La politique, le simple bon sens commandait de parler avec beaucoup de ménagemens de la religion des habitans ; ne pas la respecter eût été une faute impardonnable : des conquérans l'ont commise quelquefois, mais le temps des révolutions religieuses est passé. Les proclamations de Bonaparte eurent un heureux effet.

Pendant la traversée, surtout entre Malte et Alexandrie, je causais souvent avec le brave et

malheureux amiral Brueys. Les renseignemens qui nous parvenaient de temps en temps, augmentaient ses inquiétudes. J'avais eu le bonheur de gagner la confiance de cet homme excellent et d'une amitié si sûre. Il se plaignait amèrement de l'organisation de la flotte, de l'encombrement des vaisseaux et des frégates et surtout de l'*Orient*, du grand nombre de transports, du mauvais armement des vaisseaux, de la faiblesse des équipages. Il m'assura qu'il fallait bien du courage pour se charger de la conduite d'une flotte si mal équipée, et il me déclara plusieurs fois, que dans le cas d'une rencontre avec l'ennemi, il ne répondait de rien. Les mouvemens à bord seraient d'une exécution difficile. L'encombrement des bâtimens, et l'immense quantité d'effets civils et militaires que l'on emportait et que chacun voudrait sauver, ralentiraient et gêneraient les manœuvres. En cas d'attaque, ajoutait Brueys, même par une escadre inférieure, le trouble et le désordre parmi un si grand nombre de personnes, amèneraient une inévitable catastrophe. Enfin, si les Anglais paraissaient avec dix vaisseaux seulement, l'amiral ne pouvait garantir aucune chance heureuse. Il regardait une victoire comme une chose impossible, et même avec une victoire

que deviendrait l'expédition? *Dieu veuille*, disait-il en soupirant, *que nous passions sans rencontrer les Anglais.* Il semblait prévoir ce qui devait lui arriver, non pas en pleine mer, mais dans une position qu'il regardait comme bien plus favorable à sa défense.

L'expédition arriva, le 1er juillet au matin, devant la côte d'Afrique, et la colonne de Septime-Sévère nous annonça la ville d'Alexandrie. Notre situation, et la disposition de nos esprits, ne nous permettaient guère de voir dans ce point éloigné la ville des Ptolomée et des César, avec son double port, son phare, et les gigantesques monumens de son ancienne grandeur. Il s'en fallait de beaucoup que notre imagination fut montée sur ce ton.

L'amiral Brueys s'était fait précéder par la frégate la *Junon*, qui était allée prendre M. Magallon neveu, consul de France. Il était près de quatre heures quand il arriva, et la mer était très houleuse. Il annonça au général en chef que Nelson avait été devant Alexandrie le 28 juin. Il avait sur-le-champ détaché un brick pour avoir des nouvelles de l'agent anglais. Au retour de ce brick, Nelson avait immédiatement dirigé son escadre vers le nord-est. Sans le retard que

nous causa le convoi de Civitta-Vecchia, nous nous serions trouvés en même temps que Nelson dans ces parages. Plus on a vu, plus on a pris part aux événemens, plus on est convaincu que les petites causes donnent des résultats, soit heureux soit malheureux, auxquels la sagesse humaine reste tout-à-fait étrangère.

Il paraît que Nelson nous croyait déjà devant Alexandrie lorsqu'il y arriva. Il se fondait avec raison sur ce que nous avions quitté Malte le 19 juin, tandis qu'il n'avait quitté Messine que le 21. Ne nous trouvant pas, et convaincu que nous devions y être, si telle avait été notre destination, il quitta ces bords, et se dirigea sur Alexandrette de Syrie, où il pensa que nous avions été effectuer notre débarquement pour aller en Asie. Cette erreur sauva une seconde fois l'expédition.

Bonaparte, frappé et convaincu, comme on le pense bien, par les détails que lui donna le consul français, et qu'il se fit plusieurs fois répéter, prit la résolution de débarquer immédiatement. L'amiral Brueys lui représenta les difficulté et les dangers du débarquement, la violence des vagues, la distance de la côte[1], une

[1] Il y avait près de trois lieues, et nous ne mouillâmes pas dans la rade d'Aboukir, comme le suppose Walter-Scott.

côte garnie de rescifs, la nuit qui s'avançait, l'ignorance complète des points propres au débarquement. L'amiral lui représenta qu'il fallait attendre au lendemain matin, c'est-à-dire, à peu près douze heures que Nelson ne pouvait être, avant plusieurs jours, de retour de sa pointe en Syrie. Bonaparte écoutait ces représentations avec impatience et humeur. Il répondit brusquement : *Amiral, nous n'avons pas de temps à perdre, la fortune ne me donne que trois jours; si je n'en profite pas, nous sommes perdus.* Il comptait beaucoup sur la fortune. Cette chimérique idée a constamment influé sur ses résolutions.

Le général Bonaparte, ayant le commandement des armées de terre et de mer, l'amiral dut céder à sa volonté.

J'atteste ces faits passés en ma présence, et dont aucun détail ne pouvait m'échapper. Il est faux, très faux, que ce soit à l'occasion d'une voile que l'on prétend avoir été signalée, et que pour mon compte je n'ai pas vue, qu'il s'est écrié : *Fortune, m'abandonneras-tu? je ne te demande que cinq jours!* Comment, le général Berthier qui a écrit par son ordre, et presque sous sa dictée, sa relation officielle de l'expédition d'Égypte, aurait-il oublié un fait semblable? Et

l'amiral Brueys n'en aurait-il pas parlé dans ses lettres au ministre de la marine? Pendant tout le temps que j'ai été auprès de Bonaparte, je l'ai très souvent entendu parler *de* sa fortune, mais jamais je ne l'ai entendu adresser des prières *à* la fortune. Rangeons cela avec tant d'autres historiettes du même genre. La frégate la *Justice* était très connue, elle nous avait rejoint à Candie, et que pouvait d'ailleurs une seule frégate contre une escadre de quatorze vaisseaux?

L'amiral Brueys me prit à part, pour me communiquer ses craintes qui portaient principalement sur le général en chef, dont il croyait avoir la responsabilité. Sur le refus que je lui fis de renouveler ses observations, parce que je connaissais trop bien la fermeté de Bonaparte, et que d'ailleurs je partageais son opinion, Brueys donna avec douleur le signal général du débarquement.

L'embarquement des troupes dans les chaloupes se fit avec beaucoup de difficultés et de dangers. La mer était violemment agitée, il fallait se laisser glisser le long du vaisseau avec une corde, et y rester suspendu jusqu'à ce que la vague remontât la chaloupe qu'elle venait de faire descendre. Nous reçûmes dans nos bras le

général Caffarelli, que sa jambe de bois empêcha de saisir la chaloupe au moment de son ascension.

Ce fut dans la nuit du 1er au 2 juillet, à une heure du matin, que l'on mit le pied sur la terre d'Egypte, au Marabou, à trois lieues ouest d'Alexandrie. On eut à regretter la perte de quelques embarcations; mais tout avait fait craindre de plus grands malheurs.

Le général en chef se porta la nuit même, à trois heures du matin, sur Alexandrie avec les divisions Kléber, Bon et Morand. Les Arabes bédouins, qui voltigeaient sur notre côté droit et sur nos derrières, nous enlevèrent les traînards et ceux qui s'écartaient des corps.

Arrivé à une portée de fusil d'Alexandrie, on escalada les remparts, et la valeur française triompha bientôt de tous les obstacles.

Le premier sang que j'ai vu couler à la guerre est celui du général Kléber; il fut atteint d'une balle à la tête, non pas en escaladant la muraille, mais en commandant l'attaque. Kléber s'exposait toujours aux premiers coups; on pouvait le surnommer le brave des braves. Il vint à la colonne de Pompée, où plusieurs personnes de l'état-major étaient réunies, et d'où le général en chef surveillait l'attaque. C'était la première fois que je

parlais à Kléber, et c'est de ce jour que commença notre liaison. J'eus le bonheur de contribuer un peu aux secours qui lui étaient nécessaires, et que le lieu où nous nous trouvions rendait peu faciles. Je le dis avec peine : les sentimens que j'éprouvais alors s'affaiblirent bientôt; l'égoïsme remplaça promptement ces dispositions bienveillantes pour le malheur qui sont un heureux attribut de la jeunesse.

On a voulu faire de la prise d'Alexandrie, qui succomba au bout de quelques heures, un grand fait d'armes. Le général en chef écrivait lui-même, que cette ville avait été prise après quelques fusillades; des murailles mal armées furent bientôt escaladées. Alexandrie ne fut point livrée au pillage, comme on l'a dit et répété. C'eût été bien maladroitement débuter dans la conquête de l'Egypte, qui n'avait point de places fortes qu'il fallût intimider par un grand exemple. Bonaparte pouvait-il livrer à la mort les habitans d'une ville auxquels il manifestait la volonté de les soustraire au joug des mamelucks? Bonaparte signala au contraire son entrée dans Alexandrie par des actes de douceur et de générosité. Berthier, dans sa relation officielle, dit à cet égard l'exacte vérité.

Bonaparte entra dans la ville, avec quelques

personnes, par une ruelle qui permettait à peine à deux hommes de passer de front. J'étais avec lui. Nous fûmes arrêtés par des coups de fusil, que tiraient d'une fenêtre basse un homme et une femme; plusieurs fois ils recommencèrent leur feu. Les guides qui précédaient leur général, firent sur cette chambre un feu soutenu; l'homme et la femme tombèrent sous leurs coups, et nous passâmes en sûreté, car la ville s'était rendue.

On traita, le lendemain, avec les Arabes, pour la délivrance des hommes qu'ils avaient enlevés la veille; on les racheta pour une centaine de piastres : un d'entre eux, qui se distinguait des autres par ses manières, fut mandé par le général en chef, qui désirait en obtenir quelques renseignemens sur ces hordes demi sauvages. A la première question, comment il avait été *traité*, cet homme fondit en larmes: « Pourquoi pleures-tu? » Il fit entendre en sanglotant qu'il avait éprouvé le traitement si commun dans l'Orient. « Grand benêt, te voilà bien malade! ne voilà-« t-il pas une grande affaire? Tu as payé ton im-« prudence; il fallait rester avec ton corps. Re-« mercie le Ciel d'en être quitte à si bon marché. « Allons, ne pleure plus et réponds-moi. » Le peu d'heures qu'il avait passées avec les Arabes

et la conduite qu'ils tinrent envers lui, l'avaient empêché de faire la moindre observation. On n'en put rien tirer.

Bonaparte employa les six jours qu'il resta à Alexandrie, à organiser la ville et la province avec cette activité et ce talent supérieur que je ne pouvais jamais assez admirer, et à arrêter la marche de l'armée au travers de la province du Bohahire'h. Il envoya Desaix avec quatre mille cinq cents hommes et soixante chevaux, à Beda, sur la route de Damanhour. Ce fut lui que les privations et les souffrances atteignirent le premier. Son grand caractère, son dévouement à Bonaparte, semblaient prêts à fléchir un moment devant les obstacles. Dès le 15 juillet il écrivait du Bohahire'h : De grace, ne nous laissez pas dans « cette position. La troupe se décourage et mur- « mure. Faites-nous avancer ou reculer à toutes « jambes : les villages ne sont que des huttes ab- « solument sans ressources. »

Dans ces immenses plaines brûlées par les rayons directs de l'ardent soleil des tropiques, on se dispute l'eau, partout ailleurs si commune; on cache, à la recherche du voyageur, les puits et les sources, ces trésors secrets du désert, et,

souvent, après des marches étouffantes, on ne trouve, pour satisfaire l'impérieux besoin de la soif, que des eaux rebutantes par leur goût saumâtre.

CHAPITRE VII.

L'ancienne et la moderne Alexandrie. — Avertissement du général en chef aux autorités. — Lettre au directoire. — Singuliers effets de mirage. — Escarmouches des Arabes. — Erreur funeste. — Les pyramides. — Desaix à l'avant-garde. — Pauvreté d'un riche. — Combat sous la fenêtre du général. — L'aide-de-camp Croisier. — Dureté du général. — Désespoir de l'aide-de-camp. — Le brave Perrée. — Je me sépare du général. — Flotille sur le Nil. — Misère et dangers. — Marche de Bonaparte au midi. — Spectacle horrible. — Bataille de Cheibresse. — Défaite des mamelucks. — Je rejoins le général. — Bonne humeur de Bonaparte. — Lettre à Louis Bonaparte.

Quelle différence, entre la ville d'Alexandre, telle que l'histoire nous la représente, et la triste Alexandrie moderne! Où se pressaient jadis neuf cent mille habitans, on en comptait à peine six mille. Nous trouvâmes cette ville, autrefois si magnifique, sans fortifications, et pour ainsi dire, sans monumens; on voit seulement quelques colonnes arrachées aux ruines de la ville antique et

employées avec mauvais goût dans des constructions modernes. Le quai du *Port-Vieux*, n'est lui-même composé que de débris de colonnes de granit et de marbre. Deux monumens seuls nous apparurent entiers et debout : la colonne de Pompée et l'obélisque de Cléopâtre, mais à peine quelques vestiges du temps des Césars, et rien du tombeau d'Alexandre.

Avant de prendre possession de la terre d'Égypte, Bonaparte avait écrit le 12 messidor au pacha d'Égypte, et le lendemain au commandant de la caravelle, en date du 13 messidor, à bord de l'*Orient*, les deux lettres que l'on va lire :

Au quartier-général, à bord de l'*Orient*, le 12 messidor an VI de la république française.

Bonaparte, général en chef, au pacha d'Égypte.

« Le directoire exécutif de la république fran-
« çaise s'est adressé plusieurs fois à la Sublime-
« Porte, pour demander le châtiment des beys
« d'Égypte qui accablaient d'avanies les com-
« merçans français.

« Mais la Sublime-Porte a déclaré que les beys,
« gens capricieux et avides, n'écoutaient pas les

« principes de la justice, et que non-seulement « elle n'autorisait pas les insultes qu'ils faisaient « à ses bons et anciens amis, les Français; mais « que même elle leur ôtait sa protection.

« La république française s'est décidée à en- « voyer une puissante armée pour mettre fin aux « brigandages des beys d'Égypte, ainsi qu'elle a « été obligée de le faire, plusieurs fois dans ce « siècle, contre les beys de Tunis et d'Alger.

« Toi, qui devrais être le maître des beys, et « que cependant ils tiennent au Caire sans auto- « rité et sans pouvoir, tu dois voir mon arrivée « avec plaisir.

« Tu es sans doute déjà instruit que je ne viens « point pour rien faire contre le koran ni le sul- « tan; tu sais que la nation française est la seule « et unique alliée qu'ait, en Europe, le sultan.

« Viens donc à ma rencontre, et maudis avec « moi la race impie des beys.

« BONAPARTE. »

Il me dicta en arrivant à Alexandrie la proclamation que voici :

A Alexandrie, le 24 messidor an VI républicain, le du mois de Muharrem, l'an de l'hégire, 1215.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée française.

« Depuis assez long-temps les beys, qui gou-
« vernent l'Egypte, insultent à la nation fran-
« çaise, et couvrent ses négocians d'avanies ;
« l'heure du châtiment est arrivée.

« Depuis long-temps ce ramassis d'esclaves,
« achetés dans le Caucase et dans la Géorgie,
« tyrannisent la plus belle partie du monde ; mais
« Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur
« empire finît.

« Peuple de l'Égypte, on dira que je viens pour
« détruire votre religion ; ne le croyez pas ! ré-
« pondez que je viens vous restituer vos droits,
« punir les usurpateurs, et que je respecte, plus
« que les mameluks, Dieu, son prophète et l'Al-
« coran. Dites-leur que tous les hommes sont
« égaux devant Dieu ; la sagesse, les talens et les
« vertus mettent seuls de la différence entre eux.
« Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus

« distinguent les mameluks, pour qu'ils aient « exclusivement tout ce qui rend la vie aimable « et douce?

« Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le « bail que Dieu leur a fait. Mais Dieu est juste « et miséricordieux pour le peuple.

« Tous les Egyptiens seront appelés à gérer « toutes les places; les plus sages, les plus in- « struits, les plus vertueux, gouverneront, et le « peuple sera heureux.

« Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, « de grands canaux, un grand commerce; qui a « tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices « et la tyrannie des mameluks?

« Cadis, cheicks, imans, schorbadgis, dites au « peuple que nous sommes amis des vrais mu- « sulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le « pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux « musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit « les chevaliers de Malte, parce que ces insensés « croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la « guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui « avons été dans tous les siècles les amis du grand- « seigneur (que Dieu accomplisse ses désirs) et « l'ennemi de ses ennemis? Les mameluks, au « contraire, ne se sont-ils pas révoltés contre

« l'autorité du grand-seigneur, qu'ils méconnais-
« sent encore? Ils ne suivent que leurs caprices!

« Trois fois heureux ceux qui seront avec nous.
« ils prospéreront dans leur fortune et leur rang.
« Heureux ceux qui seront neutres! ils auront
« le temps d'apprendre à nous connaître, et ils
« se rangeront avec nous. Mais malheur! trois
« fois malheur à ceux qui s'armeront pour les
« mameluks, et combattront contre nous. Il n'y
« aura pas d'espérance pour eux; ils périront.

« *Signé* BONAPARTE. »

« Les beys ont couvert nos commerçans d'ava-
« nies; je viens en demander réparation.

« Je serai demain dans Alexandrie; vous ne
« devez avoir aucune inquiétude; vous appartenez
« à notre grand ami le sultan : conduisez-vous
« en conséquence. Mais si vous commettez la
« moindre hostilité contre l'armée française, je
« vous traiterai en ennemi, et vous en serez
« cause; car cela est loin de mon intention et de
« mon cœur.

« BONAPARTE. »

Peu de jours après, le général me dicta, pour le directoire, une lettre[1], dans laquelle il ren-

[1] Voir cette pièce à la fin du volume.

dait compte de la traversée de Malte en Égypte, et des premiers travaux de l'armée. Le 7 juillet il quitta Alexandrie et partit pour Damanhour.

Les vastes plaines du Bohahire'h, qui n'est point un désert comme on l'a toujours répété, nous offraient à chaque instant le spectacle trompeur de ce désespérant mirage qui présente à l'œil des nappes d'eau, là où l'on ne trouve en avançant qu'une terre aride et profondément gercée : on a appelé ce mirage, *funeste*; il n'est que *trompeur*, il n'a fait de mal à personne. Les villages, que l'on croit de loin environnés d'eau, n'offrent plus en approchant qu'une éminence, le plus souvent factice, sur laquelle le village se trouve au-dessus de l'inondation du Nil, lorsque ce fleuve remplit la vallée. Cette illusion du *mirage* se renouvelle sans cesse, et elle est d'autant plus perfide, qu'elle présente bien véritablement la réalité de l'eau, dans le moment même où le plus grand besoin s'en fait sentir. Ce mirage est tellement considérable dans la plaine de Peluse, que, peu de temps après le lever du soleil, les objets paraissaient défigurés au point de ne pouvoir plus les reconnaître : ce phénomène avait été remarqué dans d'autres pays. Quinte-Curce dit que dans les déserts de la Sogdiane, un *brouil-*

lard, qui sort des entrailles trop ardentes de la terre, offusque la lumière, et les campagnes ne paraissent autre chose qu'une vaste et profonde mer. La cause de cette décevante illusion est aujourd'hui parfaitement connue et expliquée. Le savant Monge n'a rien laissé à désirer à cet égard, et il résulte de ses observations que l'on doit trouver le mirage dans presque tous les pays situés entre les tropiques, lorsque les localités sont les mêmes.

Les Arabes harcelaient sans cesse l'armée; ils comblaient et infectaient les citernes et les puits, déjà si rares dans le désert. Le soldat commença, dès cette première marche, à éprouver une soif dévorante qu'appaisait bien mal une eau saumâtre, bourbeuse et corrompue. L'armée traversa le désert du Bohahire'h avec la rapidité de l'éclair, et elle y trouva à peine de quoi se désaltérer. Les puits une fois vides ne se remplissaient plus qu'après un long-temps. La troupe témoigna fréquemment ses souffrances par les murmures du découragement.

Il arriva, dans cette première nuit, un malentendu qui pouvait être fatal au quartier-général. Nous marchions dans l'obscurité avec une faible escorte; nous dormions presque tous sur nos

chevaux. Tout à coup deux décharges successives d'une fusillade bien nourrie sont dirigées sur nous : on se réveilla, on se rallia, on se reconnut, et l'on apprit avec une grande satisfaction qu'un guide seul avait été légèrement atteint à la main. C'était la division Desaix, qui, formant l'avant-garde de l'armée, nous avait pris pour des ennemis et avait fait feu. On apprit très promptement que notre petite avant-garde du quartier-général n'avait pas entendu le *qui vive* des avant-postes de Desaix.

Arrivé à Damanhour, le quartier-général s'établit chez le cheick. Sa maison nouvellement blanchie, avait en dehors une assez belle apparence; mais l'intérieur était dans un délabrement inimaginable. Tout annonçait la plus grande misère : pas un vase entier; pour siége quelques nattes grossières, sales et en lambeaux. On ne trouvait rien, absolument rien pour la commodité de la vie. Bonaparte savait que le propriétaire était riche; il lui inspira quelque confiance, et lui fit demander par l'interprète pourquoi, ayant de l'aisance, il se privait ainsi de tout, et il l'assura que ses aveux n'auraient pour lui aucunes suites fâcheuses, etc. *Voyez mes pieds*, répondit-il : *il y a quelques années j'ai fait restaurer ma*

maison et acheter quelques meubles : on l'a su au Caire, on a exigé de l'argent, parce que ces dépenses prouvaient que j'étais riche. J'ai refusé ; on m'a maltraité ; il a fallu payer. Depuis ce temps, je me réduis au plus strict nécessaire, et je ne répare plus rien. En effet, ce vieillard marchait péniblement, par suite des mauvais traitemens qu'il avait éprouvés. Malheur, dans ce pays, à celui qui est soupçonné d'avoir de l'aisance : cent espions sont toujours prêts à le dénoncer. Ce n'est que par les dehors de la pauvreté que l'on peut échapper aux rapines de la puissance, de la cupidité et de la barbarie.

Une petite troupe d'arabes à cheval vint insulter le quartier-général. Bonaparte, qui était à la fenêtre de la maison du cheick, indigné de cette audace, aperçut, en se retournant, le jeune Croisier, un de ses aides-de-camp, qui était de service : *Croisier, prenez quelques guides, et chassez-moi cette canaille-là.* En un instant Croisier paraît dans la plaine avec quinze guides : la petite escarmouche s'engagea ; nous voyions le combat de la fenêtre. Il se manifesta, dans les ordres et dans l'attaque, une hésitation que le général en chef ne pouvait pas concevoir. Il criait de sa fenêtre, comme si l'on eût pu l'entendre : « En

avant, donc! chargez! » Nos cavaliers cédaient dès que les Arabes revenaient. Il arriva que les Arabes se retirèrent tranquillement, après un petit combat assez opiniâtre, sans avoir éprouvé aucune perte, et sans être inquiétés dans leur retraite. La colère du général Bonaparte ne put se contenir; il la fit éclater sans mesure sur Croisier quand il rentra. La manière dont il le traita fut si dure qu'il se retira en versant des larmes. Bonaparte me dit de le suivre et de le calmer. Tout fut inutile : *Je n'y survivrai pas*, me dit-il, *je me ferai tuer à la première occasion qui se présentera; je ne veux pas vivre déshonoré*. Le mot lâche avait été prononcé. Croisier ne put trouver la mort qu'à Saint-Jean-d'Acre, comme on le verra à l'époque de ce siége.

Le quartier-général arriva le 10 juillet à Rahmahanie'h, et y séjourna les 11 et 12. C'est à cet endroit que commence le canal que fit creuser Alexandre pour porter des eaux à sa ville nouvelle et pour faciliter le commerce de l'Orient avec l'Europe.

La flotille, commandée par le brave chef de division Perrée, venait d'arriver de Rosette. Perrée montait le chebeck le *Cerf;* Bonaparte avait beaucoup de confiance en lui; il l'avait éprouvé

lorsqu'il commandait sous ses ordres, en 1797, les forces navales de l'Adriatique.

Bonaparte plaça sur le *Cerf* et sur les autres bâtimens de la flotille, les personnes étrangères aux armées, qui ne pouvaient pas lui être utiles dans les combats, et dont les chevaux pouvaient servir à monter quelques hommes de plus.

Le général en chef se dirigea, dans la nuit du 14 juillet, vers le sud, en suivant la gauche du Nil. La flotille remonta le fleuve parallèlement à la gauche de l'armée; mais la force des vents, qui, dans cette saison, soufflent habituellement de la Méditerranée dans la vallée du Nil, fit dépasser à la flotille l'armée, qu'elle devait appuyer, et qui devait la protéger à son tour. Livrée alors à sa propre force, la flotille se trouva en face des chaloupes canonnières turques, descendues du Caire, au nombre de sept, portant du 24 et du 36, et exposée simultanément à leur feu et à celui des mamelucks, des fellah's et des Arabes, qui garnissaient les deux rives du fleuve. Ils avaient du petit canon sur des chameaux.

Le commandant Perrée fit jeter l'ancre, et le combat s'engagea le 14 juillet, à neuf heures du matin; il dura jusqu'à midi et demi.

Dans le même temps, le général en chef ren-

contra un corps d'environ quatre mille mamelucks et les attaqua ; son projet, à ce qu'il m'a dit depuis, était de tourner ce corps par la gauche du village de Chébreisse et de l'acculer sur le Nil.

Vers les onze heures du matin, le chef de division Perrée me dit que le temps se passait sans avantage pour nous; que les Turcs nous faisaient plus de mal que nous ne leur en faisions; qu'il allait manquer de munitions; que l'armée était loin dans les terres, et que si elle ne faisait pas un mouvement sur sa gauche, il n'y avait pas de remède à notre situation.

Déja plusieurs bâtimens avaient été pris à l'abordage par les Turcs, qui massacraient les équipages sous nos yeux, et nous montraient avec une barbare férocité les têtes qu'ils tenaient suspendues par les cheveux. Le chef de division Perrée envoya, non sans grand danger, plusieurs personnes au général en chef pour l'informer de la position désespérée de la flotille. La vive canonnade qu'il entendait depuis le matin, et l'éclat d'une chaloupe canonnière turque que fit sauter l'artillerie du chebeck, lui firent craindre enfin que notre situation ne fût réellement périlleuse. Il se détermina à porter son armé

sur sa gauche, vers le Nil et Chébreisse, battit les mamelucks et les força à se retirer sur le Caire. A la vue des troupes françaises, le commandant de la flotille turque leva l'ancre et remonta le Nil. Les deux rives du fleuve furent évacuées et la flotille échappa à une ruine qui paraissait certaine. Il y a des historiens qui ont détruit celle des Turcs, dans ce combat. Elle nous fit beaucoup de mal; mais elle n'avait presque pas souffert. Nous eûmes vingt hommes blessés et plusieurs tués. Il se tira, de part et d'autre, plus de quinze cents coups de canon.

Le général Berthier désigne, dans sa relation de l'expédition d'Égypte, les personnes qui, n'étant pas militaires, ont secondé le chef de division Perrée dans ce combat inégal et dangereux. Il cite Monge, Berthollet, Andréossy, le payeur, Junot et Bourrienne, secrétaire du général en chef. J'ai lu que l'ordonnateur en chef Sucy fut grièvement blessé en défendant avec vigueur une chaloupe canonnière chargée de vivres : on verra plus tard que cela n'est pas exact. Ce n'est pas à Chébreisse qu'il fut frappé.

Nous fûmes sans aucune communication avec l'armée jusqu'au 23 juillet. Le 22, nous aperçumes les pyramides. L'on nous dit que nous

n'étions qu'à dix lieues environ de Gize'h, où elles sont situées. Le bruit du canon que nous entendîmes et qui augmentait à mesure que le vent du nord diminuait, nous annonçait un engagement sérieux, et ce même jour, nous vîmes les rives du Nil couvertes de cadavres entièrement dépouillés, que les flots y amoncelaient et précipitaient de plus en plus nombreux vers la mer. Ce spectacle horrible, le calme de tous ces villages qui naguère étaient sans cesse soulevés contre nous, l'inexplicable tranquillité de notre navigation, qui n'était plus troublée par les coups de fusil tirés des deux rives, nous firent présumer avec quelque certitude qu'une bataille funeste aux mamelucks avait eu lieu. Mais nous avions besoin de nouvelles certaines. La misère qui nous accabla, durant cette navigation de Rahmahanie'h à Gize'h, ne peut se peindre. Nous avions été réduits, pendant onze jours, à vivre de pastèques et d'eau, et nous avions eu à essuyer, à tout moment, la fusillade des Arabes et des fellah's. Nous nous en étions assez bien tirés, à quelques morts et quelques blessés près. La crue du Nil ne faisait que commencer. Le peu de profondeur de ce fleuve, en approchant du Caire, nous obligea de quitter le chebeck et de monter

sur une djerme, à treize lieues de Gize'h, où nous arrivâmes, le 23 juillet, à trois heures du soir.

A peine eus-je salué le général en chef, que je n'avais pas vu depuis douze jours, qu'il m'accueillit avec ces paroles : « Ah! vous voilà donc! Vous « êtes cause, vous autres, que j'ai manqué mon « combat de Chébreisse; c'est pour vous sauver, « vous, Monge, Berthollet et d'autres, que j'avais « placés sur la flotille, que j'ai précipité mon « mouvement de gauche sur le Nil, avant que « ma droite eût tourné Chébreisse, dont aucun « mameluck ne se serait échappé. » Je vous en remercie pour ma part, lui répondis-je; mais, en conscience pouviez-vous nous abandonner, après nous avoir pris nos chevaux, et jetés malgré nous sur le chebeck? Il se mit à rire. Ensuite, il me témoigna combien il était affligé de la blessure de son ordonnateur en chef, et de la mort d'hommes utiles qu'il chercherait en vain à remplacer.

Il me fit écrire, à son frère Louis, la lettre ci-après[1] :

[1] Bonaparte en parle, dans une lettre à Kléber que l'on verra au chapitre suivant.

Au citoyen Louis Bonaparte, aide-de-camp du général en chef, à Alexandrie.

Au quartier-général de Gize'h, le 6 thermidor.

« Le général en chef me charge, mon cher Louis, de t'annoncer la victoire qu'il a remportée le 3 de ce mois sur les mamelucks. Elle a été complète; elle fut donnée à Embabéh, vis-à-vis Boulac. On estime la perte des ennemis, tant tués que blessés, à 2,000 hommes, 40 pièces de canon, et beaucoup de chevaux. Notre perte a été médiocre. Les beys ont fui dans la Haute-Égypte. Le général va ce soir au Caire.

« Il me charge aussi de te dire de partir d'Alexandrie avec tous ses effets, ses voitures et chevaux de Malte, sa voiture de Civita-Vecchia, pour Rosette, où tu trouveras des djermes du pays, un bataillon de la quatre-vingt-neuvième, et l'adjudant-général Almeyras, avec lesquels tu remonteras le Nil, et viendras au Caire. De tous ses effets, tu ne laisseras à Alexandrie que sa belle voiture de voyage.

« N'oublie pas, mon ami, tous les effets que nous avons laissés à Alexandrie; nous en avons tous

bien besoin. N'oublie pas non plus tous les vins, les livres, et les deux caisses de papiers sur lesquelles est le nom du général et celui de Collot.

« Je t'embrasse,

« BOURIENNE. »

L'occupation du Caire fut la suite immédiate de la victoire d'Embabéh, qui coûta plus de deux mille hommes aux mamelucks. Bonaparte établit son quartier-général dans la maison d'Elfy-Bey, sur la grande place d'Ezbekyéh.

CHAPITRE VIII.

Triomphes de l'armée française.— Générosité du général en chef. — Dispositions administratives. — Proclamation bienveillante.—Protection aux habitans.—Entrée triomphale au Caire. — L'aide-de-camp Julien. — Dépêche de Kléber.—Pauvreté en numéraire, richesse en denrées.— Disette de bagages. —Mission.—Mort tragique de Julien. —Vengeance éclatante.— Le bouton d'uniforme.—Organisation civile du Caire. — Lettre du général à son frère Joseph. —Ressources de l'Égypte.—Projet de colonisation.—Note autographe.—Poudre.—Canons.—Fusils.—Munitions.—Troupe de comédiens, etc.

La marche de l'armée française vers le Caire fut une suite non interrompue de combats et de triomphes. Vainqueur à Rahmahanie'h, à Chébreisse, aux Pyramides, les mamelucks défaits, et leur chef Mourad-Bey, contraint de s'enfuir dans la Haute-Égypte, Bonaparte ne voyait plus d'obtacles à son entrée dans la capitale de l'Égypte, et cela, après une campagne de vingt jours.

Aucun conquérant, peut-être, n'a autant joui que Bonaparte d'une victoire; mais aucun n'a été moins porté dans le moment à abuser du triomphe.

Après le succès de la journée des Pyramides, Bonaparte, ayant établi son quartier-général à Gizc'h, fit précéder son entrée au Caire par la lettre et la proclamation suivantes :

Au quartier-général de Gize'h, le 4 thermidor an VI de la république française.

Bonaparte, général en chef, aux cheicks et aux notables du Caire.

« Vous verrez, par la proclamation ci-jointe les sentimens qui m'animent.

« Hier, les mamelucks ont été pour la plupart tués ou blessés, et je suis à la poursuite du peu qui reste encore.

« Faites passer de ce côté-ci les bateaux qui sont sur votre rive; envoyez-moi une députation pour me faire connaître votre soumission : faites préparer du pain, de la viande, de la paille et de l'orge pour mon armée; et soyez sans inquiétude, car personne ne désire plus contribuer à votre bonheur que moi.

« *Signé* BONAPARTE. »

Au quartier-général de Gize'h, le 4 thermidor an VI de la république française.

« *Bonaparte, général en chef, au peuple du Caire.*

« Peuple du Caire, je suis content de votre conduite; vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi. Je suis venu pour détruire la race des mamelucks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent; que ceux qui se sont éloignés rentrent dans leurs maisons; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du prophète que j'aime. Comme il est urgent qu'il y ait des hommes chargés de la police, afin que la tranquillité ne soit point troublée, il y aura un divan composé de sept personnes, qui se réuniront à la mosquée *de Ver*; il y en aura toujours deux près du commandant de la place, et quatre seront occupés à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police.

« *Signé*, BONAPARTE. »

Le lendemain, avant de se mettre en marche à

la tête de son armée pour faire son entrée triomphale dans le Caire, le général en chef écrivit encore au pacha de cette grande ville.

Au quartier-général de Gize'h, le 5 thermidor an VI de la république française.

Bonaparte, général en chef, au pacha du Caire.

« L'intention de la république française, en occupant l'Egypte, a été d'en chasser les mamelucks, qui étaient à la fois rebelles à la Porte, et ennemis déclarés du gouvernement français.

« Aujourd'hui qu'elle s'en trouve maître par la victoire signalée que son armée a remportée, son intention est de conserver au pacha du grand-seigneur ses revenus et son existence.

« Je vous prie d'assurer la Porte qu'elle n'éprouvera aucune espèce de perte, et que je veillerai à ce qu'elle continue à percevoir le même tribut qui lui était ci-devant payé.

« *Signé*, BONAPARTE. »

Quatre jours après notre établissement au Caire, où nous arrivâmes le 24 juillet, Bonaparte expédia son aide-de-camp Julien, porteur des dé-

pêches que l'on va lire, pour le général Kléber, que sa blessure retenait à Alexandrie.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, au général de division Kléber.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor an VI.

« Nous avons au Caire, citoyen général, une très belle monnaie. Nous aurions besoin de tous les lingots que nous avons laissés à Alexandrie, en échange de quelque numéraire que les négocians nous ont donné. Je vous prie donc de faire réunir tous les négocians auxquels ont été remis lesdits lingots, et de les redemander. Je leur donnerai en place, des blés et du riz, dont nous avons une quantité immense.

« Notre pauvreté en numéraire est égale à notre richesse en denrées, ce qui nous oblige absolument à retirer du commerce le plus de lingots et d'argent que nous pouvons, et à leur donner en échange des denrées.

« Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis mon départ d'Alexandrie; vous aurez eu bien des fausses nouvelles, de l'inquiétude. Je vous ai écrit souvent par les gens du pays; mais je crains que

les Arabes les aient interceptées, comme je pense qu'ils ont intercepté les vôtres. J'attends de vos nouvelles avec quelque impatience. Vous en aurez sans doute en ce moment reçu de France.

« Nous avons essuyé plus de fatigues que beaucoup de gens n'avaient le courage d'en supporter. Mais dans ce moment-ci nous nous reposons au Caire, qui ne laisse pas de nous offrir beaucoup de ressources. Toutes les divisions y sont réunies.

« L'état-major vous aura instruit de l'événement militaire qui a précédé notre entrée au Caire; il a été assez brillant : nous avons jeté deux mille mameluks des mieux montés dans le Nil.

« L'armée a grand besoin de ses bagages. J'ai envoyé l'adjudant-général Almeyras avec un bataillon de la 85ᵉ, et une grande quantité de vivres pour l'escadre, à Rosette. Il est chargé d'embarquer à son retour tous les effets de l'armée et de les escorter jusqu'au Caire.

« Donnez ordre aux officiers des états-majors des corps chargés des dépôts, de les envoyer à Rosette. Envoyez-nous nos imprimeries arabe et française. Veillez à ce qu'on embarque tous les vins, eaux-de-vies, tentes, souliers, etc. Envoyez

tous ces objets par mer à Rosette, et, vu la croissance du Nil, ils remonteront facilement jusqu'au Caire.

« J'attends des nouvelles de votre santé; je désire qu'elle se rétablisse promptement, et que vous veniez bientôt nous rejoindre.

« J'ai écrit à Louis de partir pour Rosette avec tous mes effets.

« A l'instant même, je trouve dans un jardin des mameluks une lettre de Louis, datée du 21 messidor, ce qui me prouve qu'un de vos courriers a été intercepté par les mameluks[1].

« Salut,

« BONAPARTE. »

L'infortuné Julien, officier qui inspirait beaucoup d'intérêt et qui donnait de grandes espérances, échoua avec sa djerme sur la rive lybique du Nil, et fut égorgé avec les quinze soldats qui lui servaient d'escorte. Lorsque, environ un mois après, on apprit par des bruits populaires l'endroit où il avait péri, le général en chef prit l'arrêté suivant :

« Ayant été instruit que les habitans du village « d'Alkam ont assassiné l'aide-de-camp Julien et

[1] C'est ma lettre qu'on a lue.

« quinze Français qui l'escortaient, ordonne que « ce village sera brûlé; que le général Lannes « partira avec cinq cents hommes et un aviso, et « se rendra à Alkam pour exécuter cet ordre. « S'il peut parvenir à arrêter les cheicks, il les « emmènera en ôtages au Caire. Il livrera le village « au pillage, de manière qu'il ne reste aucune « maison entière. Il fera connaître, par une pro- » clamation qu'il répandra dans les villages voi- « sins, qu'Alkam a été brûlé pour avoir assassiné » des Français qui naviguaient sur le Nil. »

On incendia et ravagea Alkam; mais on ne trouva d'autre trace de ce funeste événement qu'un bouton de veste dans la poussière d'une hutte déserte, située loin d'Alkam. Tout était désert, tout avait fui, prévoyant la vengeance. Ce bouton portait le numéro du corps qui avait fourni l'escorte.

Le général en chef s'occupa immédiatement de l'organisation civile et militaire du pays. Il faut l'avoir vu dans ces temps où il était dans toute la force de sa jeunesse : rien n'échappait à sa rare intelligence, à sa prodigieuse activité. L'Egypte, objet de ses études et de ses réflexions depuis assez long-temps, lui fut aussi bien connue en peu de semaines que s'il y eût séjourné dix

ans. Il réitéra l'ordre d'observer la plus sévère discipline. Cet ordre fut strictement exécuté. Les mosquées, les institutions civiles et religieuses, les harems, les femmes, les habitudes, furent scrupuleusement respectés. Peu de temps s'était écoulé, et l'on voyait déjà les Français admis dans les boutiques, vivre paisiblement avec les habitans, fumer la pipe avec eux, les aider dans leurs travaux et caresser leurs enfans.

Ce fut le lendemain de son entrée au Caire que Bonaparte écrivit à son frère Joseph la lettre que nous donnons ici et qui a été interceptée et imprimée. On a eu tort de douter de l'authenticité de cette lettre : je la lui vois encore écrire; il me l'a lue, elle est vraie.

Le Caire, le 7 thermidor.

« Tu verras dans les papiers publics les bulle-
« tins des batailles et de la conquête de l'Egypte,
« qui a été assez disputée pour ajouter encore une
« feuille à la gloire militaire de cette armée.
« L'Egypte est le pays le plus riche en blé, riz,
« légumes, viande, qui existe sur la terre. La
« barbarie est à son comble. Il n'y a point d'ar-
« gent, pas même pour solder les troupes. Je peux
« être en France dans deux mois.

« Fais en sorte que j'aie une campagne à mon
« arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne.
« J'y compte passer l'hiver.

« BONAPARTE. »

Au citoyen Joseph Bonaparte, député
au conseil des Cinq-Cents.
Paris.

On voit par cette lettre qu'il a toujours aimé la Bourgogne.

L'annonce de son départ à son frère est appuyée par ce qu'il m'a dit et que l'on a lu, et par les notes ci-jointes qu'il rédigea quelques jours après, sur ce qu'il voulait faire passer en Egypte, soit en personnel soit en matériel. Cette note prouvera, mieux que toutes les assertions, que Bonaparte avait la ferme volonté de conserver sa conquête et de la coloniser pour la France. Il ne faut pas perdre de vue que cette lettre fut écrite, et cette note rédigée, bien avant la nouvelle de la destruction de la flotte.

NOTE AUTOGRAPHE.

Il faudrait envoyer Perrée, avec trois frégates portant :

600	hommes de cavalerie.	
600	recrues.	
2,000	fusils.	
3,000	baïonnettes.	
1,000	sabres.	
1,000	paires de pistolets.	
4,000	boulets de trois.	
4,000	—	de quatre.
6,000	—	de cinq.
2,000	—	de huit.
1,000	—	de douze.
2,000	bombes de 6 pouces.	
6,000	—	de 18.
4,000	—	de 24.
1,000	—	de 20.

AFFUTS DE RECHANGE.

De 3,	6.
De 4,	6.
De 8,	6.
De 12,	3.
De 5,	3.
D'obusiers,	4.
De 6,	30.
De 18,	40.
De 24,	20.

Fers de rechange de différens échantillons pour construire 20 affûts.

Platines et objets nécessaires à faire des fusils, hormis les canons et les bois :

1,000
Idem, trois frégates avec Dumanoir.

Le double, avec 4 vaisseaux, 2 frégates, hormis les hommes qui y seraient, de 2,400, savoir :

800 de cavalerie.
200 d'artillerie.
100 ouvriers.
1,200 recrues d'infanterie.

Plus :

4,000 bombes de 8 pouces.
1,000 — de 12.

Envoyer :

Fusils,	8,000.
Baïonnettes,	2,000.
Sabres,	4,000.
Pistolets,	4,000.

BOULETS.

De 3,	12,000.
De 4,	12,000.
De 5,	20,000.
De 8,	8,000.
De 12,	4,000.
De	4,000.

De 6,	8,000.
De 18,	24,000.
De 24,	16,000.
De 20,	4,000.
Hommes,	700.
	700.
	2,600.
	4,000.

1° Une troupe de comédiens.
2° Une troupe de ballerines.
3° Des marchands de marionnettes pour le peuple, au moins trois ou quatre.
4° Une centaine de femmes françaises.
5° Les femmes de tous ceux qui sont employés dans les corps.
6° Vingt chirurgiens.
Trente pharmaciens.
Dix médecins.
7° Des fondeurs.
8° Des liquoristes.
Des distillateurs.
9° Une cinquantaine de jardiniers avec leurs familles, et des graines de toute espèce de légumes.
10° Chaque envoi devra porter 200,000 pintes d'eau-de-vie.
11° Leur envoyer 30,000 aunes de drap bleu et écarlate.
12° Leur envoyer du savon, de l'huile.

CHAPITRE IX.

Administration de l'Égypte. — Ordre réglementaire. — Établissement d'un divan dans chaque province. — Officiers civils. — Lettre à Kléber. — Pouvoirs donnés à ce général pour l'organisation d'Alexandrie. — Desaix dans la Haute-Égypte. — Ibrahim-Bey battu par le général en chef à Salehye'h. — Sulkowski blessé. — Désastres d'Aboukir. — Plaintes générales. — Découragement. — Accablement de Bonaparte. — Conséquences funestes d'Aboukir. — Véritable situation de l'armée française en Égypte. — Correspondance secrète. — Projet de voyage de Bonaparte. Plan sur l'Égypte. — Descente possible en Angleterre. — Souffrances de l'armée. — Mot de Bonaparte sur le directoire. — Illusions détruites. — Correspondances privées. — Nouvelles plaintes.

On a vu, par les détails que j'ai donnés précédemment sur les projets de Bonaparte pour coloniser l'Egypte, combien l'énergie impatiente de son imagination le poussait et lui faisait prendre à l'avance des mesures pour l'accomplissement de projets qui ne devaient pas se réaliser. A peine

il avait déposé l'épée pour la reprendre bientôt, que son esprit s'attachait à fonder dans les villes et dans les provinces occupées par nos troupes, des espèces de gouvernemens provisoires, où il cherchait avec une rare sagacité à servir les intérêts de son armée sans nuire en apparence aux intérêts du pays. Ce fut ainsi qu'après avoir séjourné au Caire pendant quatre jours, employés à tout voir, à tout examiner, à consulter tous ceux dont il pouvait tirer quelque lumière, Bonaparte publia l'ordre suivant :

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor an VI.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, ordonne.

Art. Ier.

Il y aura dans chaque province de l'Egypte un divan composé de sept personnes, chargées de veiller aux intérêts de la province et de me faire part de toutes les plaintes qu'il pourrait y avoir, d'empêcher les guerres que se font les villages entre eux, de surveiller les mauvais sujets, de les châtier en demandant la force au commandant

français, et d'éclairer le peuple toutes les fois que cela sera nécessaire.

Art. II.

Il y aura dans chaque province un aga des janissaires qui se tiendra toujours avec le commandant français. Il aura avec lui une compagnie de soixante hommes armés du pays, avec lesquels il se portera partout où il sera nécessaire pour maintenir le bon ordre, et faire rester chacun dans l'obéissance et la tranquillité.

Art. III.

Il y aura dans chaque province un intendant chargé de la perception du miri et du feddam, et de tous les revenus qui appartenaient ci-devant aux memelucks et qui appartiennent aujourd'hui à la république. Il aura chez lui le nombre d'agens nécessaires.

Art. IV.

Il y aura auprès dudit intendant un agent français, tant pour correspondre avec l'administration des finances, que pour faire exécuter tous les ordres qu'il pourrait recevoir, et se trouver toujours au fait de l'administration.

Signé, BONAPARTE ;

Pour copie conforme,

BONAPARTE.

Dès que cet ordre eut été promulgué, le général en chef en envoya une copie au général, et me dicta la lettre que l'on va lire.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, au général de division Kléber.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor an VI.

« Vous trouverez ci-joint, citoyen général, « copie de l'organisation provisoire de l'Egypte.

« Vous nommerez le divan, l'aga, la compagnie « de soixante hommes qu'il doit avoir avec lui.

« Vous ferez faire l'inventaire de tous les biens « meubles et immeubles qui appartenaient aux « mamelucks. L'intendant et l'agent français vont « se rendre incessamment à leur poste.

« Vous ferez faire la levée de tous les chevaux « pour la remonte de la cavalerie.

« Je vous prie de prendre toutes les mesures « nécessaires pour maintenir la tranquillité et le « bon ordre dans la province d'Alexandrie.

« Salut,

« BONAPARTE. »

Pendant que Bonaparte s'occupait avec tant d'activité de l'exécution de ses projets et de l'organisation de l'Egypte, le général Desaix s'était jeté dans la Haute-Egypte à la poursuite de Mourad-Bey. Nous apprîmes qu'Ibrahim, le plus influent des beys après Mourad, s'était porté vers la Syrie par Belbeys et Salehye'h. Dès-lors le général en chef résolut de marcher en personne contre ce redoutable ennemi, et quitta le Caire après un séjour de quinze jours. Tout le monde connaît le combat dans lequel Bonaparte rejeta Ibrahim sur El-A'rych; et d'ailleurs j'entre peu dans les détails des combats, m'étant surtout proposé de raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, et de rectifier quelquefois des erreurs accréditées.

Au combat de Salehye'h Bonaparte crut avoir perdu un de ses aides-de-camp, un de ceux qu'il affectionnait le plus, et qui ne nous avait point quittés pendant la campagne d'Italie. C'était le Polonais Sulkowski, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans le cours de ces Mémoires. Sur les champs de batailles on n'a pas long-temps à donner à une même douleur; cependant, de retour au Caire, Bonaparte me parla plusieurs fois de Sulkowski avec des regrets profondément sentis : *Je ne puis,*

me dit-il un jour, *vanter assez le caractère, le beau courage, l'imperturbable sang-froid de mon pauvre Sulkowski;* et souvent, depuis, m'en reparlant d'un ton vivement affecté : *Sulkoswki*, disait-il, *aurait été loin; ç'aurait été un homme précieux pour celui qui entreprendrait de ressusciter la nation de ces nobles Polonais, si justement révoltés du triple partage de leur pays et du joug qui pèse sur eux.* Heureusement Sulkowski n'était que grièvement blessé; mais ce brave guerrier, comme on le verra par la suite, trouva bientôt la mort qu'il affrontait avec tant de courage.

Pendant l'absence du général en chef, arriva l'accablante nouvelle de la destruction de l'escadre française dans la rade d'Aboukir.. Le 1er août avait éclairé ce désastre. Tout le monde en connaît les détails. Mais je dois dire qu'une des actions qui nous frappa le plus, ce fut le récit du sang-froid, et le courage héroïque du fils de Casabianca, capitaine commandant l'*Orient*. Le père, au poste des blessés, reçut dans ses bras son fils, âgé d'environ dix ans, qui préféra sauter avec lui, plutôt que de se sauver avec un matelot qui lui en offrait les moyens avec insistance. Cet enfant était plein de bravoure, et annonçait déjà des dispositions à des talens remarquables. Je dis à l'aide-

de-camp qu'avait envoyé le général Kléber, commandant d'Alexandrie, qu'il ne trouverait le général en chef que près de Salehye'h. Il s'y rendit sans délai, et Bonaparte accourut au Caire. Il en était à trente-trois lieues environ.

Je dirai, parce que cela est, et que beaucoup de témoins l'affirmeraient, que dès que l'armée eut mis le pied sur la terre d'Égypte, le dégoût, l'inquiétudele mécontentement, la nostalgie, s'emparèrent de presque tout le monde. L'illusion de l'expédition avait disparu dès le commencement. Il ne restait plus que la réalité : elle était triste. Que de plaintes amères n'ai-je pas entendu exhaler à Murat, à Lannes, à Berthier, à Bessières, et à tant d'autres. Ces plaintes continuelles, sans mesure et sans modération, et qui, souvent même, avaient l'air de propos séditieux, affligeaient profondément Bonaparte, et le forçaient quelquefois à des reproches sévères et à de violentes sortes[1]. Voilà la vérité sans la moindre exa-

[1] Napoléon a raconté à Sainte-Hélène que, gagné par l'humeur, il se précipita dans un *groupe* de généraux mécontens, et que, s'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature : *Vous avez tenu des propos séditieux*, lui dit-il avec véhémence; *prenez garde que je ne remplisse mon devoir : vos cinq pieds dix pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures.*

gération. Qu'on lise toute la correspondance interceptée, et on en verra la preuve. Voilà à quoi se réduisent cet enthousiasme héroïque, ce dévouement absolu à la chère république, cet ardent amour de la gloire, ce noble orgueil de faire partie de l'expédition *gigantesque*. Rien de plus niais que ces beaux sentimens créés par l'imagination des historiens poètes. Au sein de leur heureuse et belle patrie, au milieu des leurs, entourés de leurs amis, goûtant toutes les douceurs de la vie, ils n'ont pas même une idée des peines d'un éloignement que l'on peut croire éternel, et des plus cruelles privations sur une terre ennemie et barbare.

Toutes ces plaintes se renouvelèrent à la nouvelle de la perte de la flotte. Alors toutes les

Cela paraît s'appliquer à Kléber. Mais, blessé à la tête à la prise d'Alexandrie, il en était resté commandant; c'est lui qui annonça par correspondance le désastre d'Aboukir, et il ne revit le général Bonaparte qu'au mois d'octobre suivant. Bonaparte lui disait confidentiellement, dans une lettre du 15 août : *L'expédition que nous avons entreprise exige du courage de plus d'un genre.* Il y a loin de là à une bourrade que l'absence rendait impossible. Que le propos ait été tenu, qu'il l'ait été à tel ou tel général, toujours est-il que ce souvenir de Bonaparte confirme ce que j'ai dit et ce que j'aurai peut-être à dire sur les récits à Sainte-Hélène.

imaginations travaillèrent bien autrement. Tous ceux qui avaient acquis de la fortune sous le commandement de Bonaparte craignaient de ne pouvoir plus en jouir. On pensait à sa patrie, à ses amours, à ses plaisirs, à l'Opéra, que sais-je? Ces souvenirs abattaient l'âme et le cœur. On ne pouvait pas se faire à l'idée d'une séparation dont rien ne faisait prévoir le terme.

En apprenant la terrible catastrophe d'Aboukir, le général en chef fut accablé. Je dirai même que sa situation me faisait beaucoup de peine. Et comment, malgré l'énergie de son caractère, aurait-il pu triompher des douleurs que lui causaient tant de désastres? Aux sentimens pénibles que faisaient naître en lui les plaintes indiscrètes, et le découragement moral de ses compagnons d'armes et de gloire, venait se joindre un malheur vaste, positif, irréparable, l'incendie de notre flotte. Sa perspicacité en mesurait, d'un coup d'œil, toutes les funestes conséquences. Plus de moyens de communication avec la France; plus d'espoir d'y retourner, autrement que par une honteuse capitulation avec un ennemi acharné, et l'objet de la haine de la France. Plus de chances, et cette douleur était vive pour lui, plus de chances de conserver sa conquête. Et dans quelle cir-

constance encore ce désastre venait-il le frapper? Au moment où il projetait d'aller bientôt réclamer des secours de la mère-patrie. Et l'on voudrait que des considérations si graves, un présent si affligeant, un avenir si incertain, n'eussent pas fait, sur l'esprit de Bonaparte, une profonde et douloureuse impression! Certes, en lui supposant une impassibilité qui alors était loin de lui, ses panégyristes se trompent s'ils croient faire son éloge : faut-il, parce que l'on est un grand homme, avoir fait complet divorce avec l'humanité?

D'après ce que m'avait dit le général Bonaparte, avant la nouvelle du 1er août, il voulait, la possession de l'Égypte une fois assurée, repartir pour Toulon avec cette flotte, devenue désormais inutile; envoyer des troupes et des provisions de tout genre en Egpte, et réunir la flotte à toutes les forces que le gouvernement avait dû rassembler contre l'Angleterre, tant celles de la France, que celles qu'elle pourrait obtenir de ses alliés. Il est constant, qu'avant de partir pour l'Égypte, il avait soumis au directoire une note relative à ses grandes conceptions. Des idées extraordinaires et gigantesques l'occupaient sans cesse. Bonaparte a toujours regardé une descente en Angleterre,

comme une chose *possible;* mais toujours, en définitive, comme *funeste*, tant que nous serions inférieurs en marine; et il croyait, par ces différentes manœuvres, être supérieur sur ce point.

Il voulait se porter sur les côtes de l'Océan. Profitant du départ des flottes anglaises pour la Méditerranée, de l'inquiétude que causait son expédition d'Égypte, de la terreur que devait inspirer son apparition subite à Boulogne, et ses grands préparatifs contre l'Angleterre, contraindre cette puissance à retirer toutes ses forces de la Méditerranée, et l'empêcher d'envoyer des troupes contre l'Égypte. Ce projet lui roulait souvent dans la tête, et il aurait trouvé sublime de dater un ordre du jour des ruines de Memphis, et, trois mois plus tard, de la riche et populeuse cité de Londres. La perte de sa marine brisa toutes ces combinaisons, et convertit en un simple rêve toutes ces bizarres et aventureuses conceptions. Est-il raisonnable, d'après ses projets et ses vues, de lui supposer une froide impassibilité?

Lorsqu'il fut seul tête-à-tête avec moi, il donna un libre cours à son émotion. Je lui faisais observer que le malheur était grand, sans doute, mais qu'il devait juger lui-même qu'il eût été

bien plus irréparable si Nelson nous eût rencontrés à Malte, ou s'il nous eût attendus vingt-quatre heures devant Alexandrie, ou en pleine mer; qu'il devait convenir que cela était dans l'ordre des choses non-seulement possibles, mais vraisemblables. « Tout, lui dis-je, était alors perdu sans ressources. Puisque nous sommes bloqués ici, il faut nous suffire à nous-mêmes. Il y a des vivres et de l'argent. Attendons l'avenir, et ce que fera le directoire. » *Pour votre directoire,* interrompit-il très-vivement, *c'est un tas de j...f... Ils m'envient et me haïssent ; ils me laisseront périr ici. Et puis, ne voyez-vous toutes ces figures? c'est à qui ne restera pas.*

Il me parut approuver ce que je venais de lui dire, et m'en témoigna sa satisfaction. Il m'a, depuis, rendu une éclatante justice sur ce point. Ce qu'il venait de me dire était vrai à cette époque.

Tout ce qui est nouveau attache. Mais, avant même d'arriver au Caire, les illusions avaient disparu. C'est ce qui arrive toujours, lorsque la triste vérité dépouille les objets des charmes que leur prête l'imagination. Ce n'était plus cet antique empire des Ptolémée, où les villes populeuses et riches se touchaient. C'étaient des ruines et

la misère; oui, l'envie de s'en retourner était générale, et le dégoût avait succédé à l'enthousiasme, dans ceux-là même qui s'étaient le plus complaisamment laissés aller à ce mouvement. Au lieu des secours des habitans que nous venions ruiner pour les soustraire au joug des beys, nous trouvions tout contre nous : mamelucks, Arabes établis, Arabes errans, fella'hs. On ne pouvait garantir la vie de quelqu'un qui s'éloignait à deux cents toises, soit de l'endroit habité, soit du corps armé dont il faisait partie. Il tombait dans les mains de l'ennemi, qui lui faisait souffrir une mort cruelle, ou d'affreux tourmens, ou un traitement certes bien insolite pour des Français. Ces sentimens sont manifestés sous toutes les formes dans cette foule de lettres écrites sous l'influence des premières impressions, et que l'on a interceptées.

L'opinion publique a été bien partagée sur la situation matérielle et morale de l'armée française en Égypte, et sur les sentimens qui animaient ceux qui en faisaient partie. La vérité n'est qu'une; il faut la dire :

A peine arrivés au Caire, tous les rapports qui nous parvenaient, tout ce que je lisais, tout ce que j'entendais, toutes les lettres qui tombaient

dans les mains du général en chef étaient unanimes en plaintes et en regrets. Aucun de ceux qui étaient en Egypte ne niera le triste sort de l'armée. La correspondance officielle même, et la correspondance privée en font foi. On fut tout à coup frappé de la différence qu'il y avait entre les pompeuses exagérations des poètes et des enthousiastes de l'antiquité sur l'abondance et la fertilité du pays, et l'affreuse misère qui y régnait, entre les illusions inspirées par des descriptions mensongères et la triste et désenivrante réalité. Qui oserait dire que le dégoût n'était pas général dans l'armée, que l'unique désir des chefs comme de tout le monde n'était pas de s'en retourner ? Le nombre des demandes de départ était véritablement désespérant. L'ambition même de faire son chemin, d'avoir de l'avancement dans la carrière militaire, celle de faire fortune dans les administrations, disparut devant le malaise. Les raisonnemens que l'on faisait, surtout depuis la destruction de la flotte, ne laissaient pas de place à l'espérance.

La correspondance d'alors, d'autant plus confidentielle, plus active, plus énergique et plus vraie que l'éloignement rendait les émotions plus fortes, est unanime sur ce que je viens de dire.

On y lit : « Nous habitons un pays où tout le « monde se déplaît à la mort. Si l'armée l'avait « connu avant de sortir de la France, nul de « nous ne se serait embarqué, et chacun aurait « préféré mille fois la mort à nous voir réduits « à la misère où nous sommes. Nous avons « l'ennemi partout : devant, derrière et sur les « côtés; c'est exactement la Vendée. Il nous est « mort dans l'espace de cinq à six jours, sans « exagérer, de cinq à six cents hommes par la « soif. Il existe un mécontentement général dans « l'armée : le despotisme n'a jamais été au point « qu'il est aujourd'hui. Nous avons des soldats qui « se sont donné la mort en présence du général « en chef, en lui disant : Voilà ton ouvrage. Nous « nous sommes bien trompés sur cette entreprise « si belle et si vantée. On voit des soldats qui, « témoins des souffrances de leurs camarades, se « brûlent la cervelle; d'autres se jeter, armes et « bagages, dans le Nil, et périr au milieu des « eaux. Les soldats disent, en voyant passer les « généraux : *Voilà les bourreaux des Français*, et « profèrent cent autres imprécations de ce genre. « Parmi les quarante mille Français, tout le « monde veut retourner en France; il n'y en a « pas quatre qui pensent autrement, etc., etc. »

Je suis certain, parce que dans mes rapports obligés, tout me l'a indiqué, qu'il n'était pas un seul individu qui ne regrettât sa patrie, et ne desirât y retourner, plutôt que de rester dans ce paradis terrestre si vanté par ceux qui ne sont jamais sortis de leur ville.

CHAPITRE X.

Inquiétude des Français en Égypte. — Brueys accusé par Bonaparte. — Injustice. — Explication. — Innocence de Brueys. — Preuves. — Contradictions de Bonaparte. — Rapprochemens de dates. — Relation officielle de Berthier. — Position réelle de la flotte en rade. — Pénurie de vivres sur l'escadre. — Justification de Brueys.

Les plaintes étaient unanimes sur l'effet que produisit l'aspect de l'Egypte. Toutes les lettres, avec cet accent de vérité qui part d'une profonde impression, parlent du dégoût qui s'empara de la troupe depuis le premier homme jusqu'au dernier; et de l'égoïsme cruel qui fut bientôt le sentiment dominant. Les privations et les souffrances causées par le manque de pain et d'eau, sous un ciel brûlant dont rien ne tempère la rigueur; la désolante aridité des plaines, la misère des villages, les maladies inconnues en Europe, les espérances trompées, et ce silence qui accueillait toujours

cette question : *que deviendrons-nous?* Telle était notre véritable position. Combien le désastre d'Aboukir ne devait-il pas l'aggraver, en faisant évanouir même l'espoir de revoir la patrie.

J'eus sur ce sujet une conversation très intime, et qui dura fort long-temps, avec le général en chef. Je me hâte de dire que ces sombres idées qui l'avaient d'abord assailli, furent bientôt dissipées. Il retrouva promptement ce sang-froid qui domine les événemens; ce courage moral, cette force de caractère, cette élévation de pensées, qui avaient fléchi un instant sous le poids accablant de cette nouvelle. Il répétait seulement, avec un accent difficile à rendre : *Malheureux Brueys, qu'as-tu fait?*

J'ai remarqué, dans quelques expressions hasardées qui sont échappées à Napoléon à Sainte-Hélène, toujours dans le but que j'ai déjà indiqué, qu'il cherche à rejeter tous les torts sur l'amiral Brueys. Les personnes qui veulent absolument que Bonaparte soit une exception à la nature humaine, ont impitoyablement accusé cet amiral de la perte de la flotte. Cela est injuste, et puisqu'il s'agit d'un des plus grands événemens maritimes de cette époque, j'entrerai dans beaucoup de détails que j'ai cru cependant devoir rejeter à la

fin du volume pour ne point interrompre le cours de ma narration [1]. L'affaire d'Aboukir les rend indispensables et l'on est heureux de pouvoir réhabiliter la mémoire d'un homme comme l'amiral Brueys.

Brueys, dit-on, ne *voulut* pas aller à Corfou. Il résista aux ordres réitérés les plus positifs. On exploite la lettre que Bonaparte a écrite au directoire. On torture ses paroles à Sainte-Hélène, et Brueys ressort de tout cela comme ayant glorieusement expié par sa mort une *grande faute*. On a parlé des travaux et du rapport du capitaine Barré; mais il faudrait parler aussi de la réponse de l'amiral, qui ne croyait pas, et par d'excellentes raisons, que l'on pût entrer dans les ports d'Alexandrie avec des vaisseaux de la force de ceux de l'escadre. On ajoute que les ordres de se rendre à Corfou avaient été réitérés. Quand, et par qui? C'est ce qu'on se garde bien de dire. Depuis l'ordre du 3 juillet jusqu'à sa malheureuse fin, Brueys n'avait pas reçu une ligne de Bonaparte, et celui-ci ne reçut toutes les dépêches de Brueys que le 26 juillet, au Caire, trop tard par conséquent pour que la réponse ar-

[1] Voir la note à la fin du volume.

rivât avant le 1er août. On reproche encore à Brueys de s'être *obstiné* à attendre les événemens dans une rade. Comment croire que cet amiral serait resté sur les côtes d'Egypte, contre les ordres précis du général qui était son chef, et auquel il aurait obéi par le sentiment de sa supériorité quand il ne l'aurait pas fait par devoir.

L'amitié que m'a témoignée l'amiral Brueys, la confiance dont il m'a honoré; sa mort glorieuse, l'acharnement que l'on a mis dans son accusation, m'imposent l'obligation de le défendre, car je n'ai pas lu un ouvrage dans lequel on n'ait, par imitation, relevé sa *grande faute*. Il ne sera pas dit que les grands sacrifieront toujours leurs inférieurs à leur gloire.

Quel est l'accusateur? Bonaparte. Quel est l'acte d'accusation? La lettre du général en chef au directoire, du 20 août 1798. Dans les lettres précédentes, il faisait constamment l'éloge du talent et du sang-froid de Brueys.

L'on va voir que dans cette lettre, écrite cinquante jours après son entrée en Egypte, Bonaparte, anticipant sur ce qu'il devait dire à Sainte-Hélène dans ses conversations, a dénaturé les faits, altéré les dates, affirmé ce qui est au moins douteux, frappé l'innocent, parce qu'il espérait,

ainsi écarter les torts qu'on pourrait lui reprocher.

Bonaparte avait fourvoyé une mauvaise escadre, au milieu des flottes anglaises. Il a eu le bonheur d'arriver en Egypte. Son escadre a péri; cela était plus que vraisemble; que l'on se rappelle ce que l'amiral Brueys me disait dans la traversée. Mais comme il faut que Bonaparte n'éprouve jamais de revers de la fortune, il dit: « *si l'on m'eût écouté,* « *l'escadre n'eût pas péri.* »

Ce vif désir de vouloir toujours arriver à la postérité, exempt de torts, dans un état complet de perfection, lui avait assez bien réussi jusqu'alors où il n'avait pas encore eu de revers. Il fut tourmenté, dans cette occasion, de l'impression que ferait sur le public cette grande journée. Mais il pouvait très bien se justifier sans accuser personne. La perte de la flotte a été évidemment le résultat des circonstances dans lesquelles on s'est trouvé, et surtout de l'affreuse misère qui nous affligea dans le premier mois de notre invasion, misère qui ne permit de nourrir l'armée navale que jour par jour, et morceau par morceau. Nous avions cru entrer dans la terre promise; nous trouvâmes une population ennemie, sous les rapports poli-

tiques et religieux, la disette de vivres, de puits et de citernes dont le peu d'eau qu'elles contenaient était empoisonné ou infect, les chemins inondés de fella'hs et de bédouins qui, sous nos yeux, enlevaient ou tuaient nos traînards, assassinaient nos courriers, et ne voulaient pas, les ingrats! nous savoir gré d'avoir quitté exprès le beau climat de France pour les délivrer des mamelucks!

Je le dirai ici, pour n'y plus revenir; la vérité n'entrait jamais *entière* dans les dépêches de Bonaparte, lorsque cette vérité lui était tant soit peu défavorable, et qu'il la pouvait dissimuler. Il savait, ou la déguiser, ou l'altérer, ou la taire, quand cela était possible. Il changeait même fort souvent les dépêches des autres qu'il faisait imprimer, toutes les fois qu'elles contrariaient ses vues, ou qu'elles pouvaient porter quelque atteinte à sa réputation, à ses actions, et à l'opinion qu'il désirait que l'on eût de lui.

Il serait injuste de dire que c'est la faute du général Bonaparte, si la flotte a péri; mais pourquoi l'attribuer à Brueys? Ce n'est véritablement la faute de personne. Ce grand désastre fut le résultat d'un enchaînement de causes hors du pouvoir des hommes, et il y avait beaucoup de

ces causes qui devaient contribuer à ce malheur.

Voici comment, d'après la vérité des faits, je lui avais présenté un projet de lettre au directoire :

« L'amiral Brueys n'a pas pu entrer avec son « escadre dans le port vieux d'Alexandrie, qui est « impraticable pour des vaisseaux de la grandeur « des siens. D'impérieuses circonstances l'ont forcé « d'attendre, dans la rade d'Abouqu'yr, un moment « plus favorable pour se rendre à Corfou. L'embossage n'a pas réussi. La gauche de sa ligne a « été forcée, malgré les deux mortiers placés « sur l'écueil, et chacun de ses vaisseaux s'est « trouvé exposé au feu de plusieurs vaisseaux « ennemis. La flotte a été détruite. Vous trouverez ci-joint (n° 1), l'état exact de nos pertes en « hommes et en matériel. Le grand désastre qu'a « seule occasionné une réunion de malheureuses « circonstances, vous fera sentir la nécessité de « mettre tous vos soins à nous envoyer promptement les renforts et les objets nécessaires à « l'armée. »

Il n'y avait dans ce projet de lettre ni justification ni blâme; mais après avoir lu mon brouillon, il se mit à sourire, et me le rendit, en disant : « *C'est*

« *trop vague, trop mielleux ; cela n'est pas assez* « *saccadé, il faut entrer dans beaucoup de détails,* « *il faut parler de ceux qui se sont distingués ; et* « *puis vous ne dites pas un mot de la fortune ; et,* « *selon vous, Brueys est sans reproches. Vous ne* « *connaissez pas les hommes ! Laissez-moi faire,* « *écrivez :* » Voici ce qu'il me dicta :

Au quartier-général du Caire, le 2 fructidor an VI de la république française.

Bonaparte, général en chef, au directoire exécutif.

« Citoyens directeurs,

« Le 18 thermidor j'ordonnai à la division du général Reynier de se porter à *Elhanka*, pour soutenir le général de cavalerie Leclerc qui se battait avec une nuée d'Arabes à cheval et de paysans du pays, qu'Ibrahim-Bey était parvenu à soulever; il tua une cinquantaine de paysans, quelques Arabes et prit position au village d'Elhanka. Je fis partir également la division commandée par le général Lannes et celle du général Dugua.

Nous marchâmes à grandes journées sur la Syrie, poussant toujours devant nous Ibrahim-Bey et l'armée qu'il commandait.

« Avant d'arriver à *Belbeys*, nous délivrâmes une partie de la caravane de la Mecque; que les Arabes avaient enlevée et conduisaient dans le désert où ils étaient déjà enfoncés de deux lieues. Je l'ai fait conduire au Caire sous bonne escorte. Nous trouvâmes à *Lourein* une autre partie de la caravane, toute composée de marchands qui avaient été d'abord arrêtés par Ibrahim-Bey, ensuite relâchés et pillés par les Arabes. J'en fis réunir les débris, et je la fis également conduire au Caire. Le pillage des Arabes a dû être extrêmement considérable; un seul négociant m'assura qu'il perdait en châles et autres marchandises des Indes, pour deux-cent mille écus. Ce négociant avait avec lui, suivant l'usage du pays, toutes ses femmes; je leur donnai à souper, et leur fis procurer les chameaux nécessaires pour leur voyage au Caire. Plusieurs paraissaient avoir une assez bonne tournure; mais le visage était couvert selon l'usage du pays, usage auquel l'armée s'accoutume le plus difficilement.

« Nous arrivâmes à Salehye'h qui est le dernier endroit habité de l'Égypte et où il y ait de la bonne eau. Là commence le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte.

« Ibrahim-Bey, avec son armée, ses trésors et

ses femmes, venait de partir de Salehye'h. Je le poursuivis avec le peu de cavalerie que j'avais; nous vîmes défiler devant nous ses immenses bagages. Un parti arabe de cent cinquante hommes, qui était avec eux, nous proposa de charger avec nous pour partager le butin. La nuit approchait, nos chevaux étaient éreintés, l'infanterie très-éloignée. Le général Leclerc chargea l'arrière-garde : nous leur enlevâmes deux pièces de canon qu'ils avaient et une cinquantaine de chameaux chargés de tentes et de différens effets. Les mamelucks soutinrent la charge avec le plus grand courage.

« Le chef d'escadron *d'Estrées*, du septième de hussards, a été mortellement blessé; mon aide-de-camp *Sulkowsky* a été blessé de sept à huit coups de sabre et de plusieurs coups de feu. L'escadron monté du septième de hussards et du vingt-deuxième de chasseurs, des troisième et cinquième de dragons, se sont parfaitement conduits. Les mamelucks sont extrêmement braves, et formaient un excellent corps de cavalerie légère, richement habillés, armés avec le plus grand soin, et montés sur des chevaux de la meilleure qualité. Chaque officier de l'état-major, chaque hussard a soutenu un combat particulier. *Lasalle*,

chef de brigade du vingt-deuxième, laissa tomber son sabre au milieu de la charge; il fut assez adroit et assez heureux pour mettre pied à terre et se trouver à cheval pour se défendre et attaquer un des mamelucks les plus intrépides. Le général *Murat*, le chef de bataillon mon aide-de-camp *Duroc*, le citoyen *Letruc*, le citoyen *Colbert*, l'adjoint *Arrighi*, engagés trop avant par leur ardeur dans le plus fort de la mêlée, ont couru les plus grands dangers.

« Ibrahim-Bey traverse dans ce moment-ci le désert de Syrie; il a été blessé dans le combat.

« Je laissai à Salehye'h la division du général Reynier, et des officiers du génie, pour y construire une forteresse, et je partis le 26 thermidor pour revenir au Caire. Je n'étais pas éloigné de deux lieues de Salehye'h, que l'aide-de-camp du général Kléber arriva, et m'apporta la nouvelle de la bataille qu'avait soutenue notre escadre le 14 thermidor. Les communications sont si difficiles, qu'il avait mis onze jours pour venir.

« Le 18 messidor, je suis parti d'Alexandrie. J'écrivis à l'amiral d'entrer sous vingt-quatre heures dans le port de cette ville, et, si son escadre ne pouvait pas y entrer, de décharger promptement toute l'artillerie et tous les effets appartenant à

l'armée de terre, et de se rendre à Corfou.

« L'amiral ne crut pas pouvoir achever le débar quement dans la position où il se trouvait, étant mouillé devant le port d'Alexandrie, sur des roches, et plusieurs vaisseaux ayant déjà perdu leurs ancres. Il alla mouiller à Abouqu'yr, qui offrait un bon mouillage. J'envoyai des officiers du génie et d'artillerie, qui convinrent avec l'amiral que la terre ne pouvait lui donner aucune protection, et que si les Anglais paraissaient pendant les deux ou trois jours qu'il fallait qu'il restât à Abouqu'yr, soit pour débarquer notre artillerie, soit pour sonder et marquer la passe d'Alexandrie, il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de couper ses câbles, et qu'il était urgent de séjourner le moins de temps possible à Abouqu'yr.

« Je suis donc parti d'Alexandrie dans la ferme croyance, que sous trois jours l'escadre serait entrée dans le port d'Alexandrie, ou aurait appareillé pour Corfou. Depuis le 18 messidor jusqu'au 6 thermidor, je n'ai eu aucune espèce de nouvelles ni de Rosette, ni d'Alexandrie. Une nuée d'Arabes, accourant de tous les points du désert, étaient continuellement à cinq cents toises du camp. Le 9 thermidor, le bruit de nos victoires et différentes dispositions, rouvrirent nos

communications. Je reçus plusieurs lettres de l'amiral, où je vis avec étonnement qu'il était encore à Abouqu'yr. Je lui écrivis sur-le-champ qu'il ne devait pas perdre une heure à entrer à Alexandrie, ou à se rendre à Corfou.

« L'amiral m'instruisit, par une lettre du 2 thermidor, que plusieurs vaisseaux anglais étaient venus le reconnaître, et qu'il se fortifiait pour attendre l'ennemi, embossé à Abouqu'yr. Cette étrange résolution me remplit de vives alarmes, mais déjà il n'était plus temps, car la lettre que l'amiral écrivait le 2 thermidor n'arriva que le 12. Je lui expédiai le citoyen Julien, mon aide-de-camp, avec ordre de ne pas partir d'Abouqu'yr qu'il n'eût vu l'escadre à la voile. Parti le 12, il n'aurait jamais pu arriver à temps.

« Le 8 thermidor, l'amiral m'écrivit que les Anglais s'étaient éloignés, ce qu'il attribuait au défaut de vivres : je reçus cette lettre le 12, par le même courrier.

« Le 11, il m'écrivait qu'il venait d'apprendre la victoire des Pyramides et la prise du Caire, et que l'on avait trouvé une passe pour entrer dans le port d'Alexandrie.

« Le 14, au soir, les Anglais l'attaquèrent. Il m'expédiait, au moment où il aperçut l'escadre

anglaise, un officier pour me faire part de ses dispositions et de ses projets: cet officier a péri en route.

« Il me paraît que l'amiral Brueys n'a point voulu se rendre à Corfou avant qu'il eût été certain de ne pas pouvoir entrer dans le port d'Alexandrie, et que l'armée, dont il n'avait pas de nouvelles depuis long-temps, fût dans une position à ne point avoir besoin de retraite. Si dans ce funeste événement il a fait des fautes, il les a expiées par une mort glorieuse.

« Les destins ont voulu, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, prouver que s'ils nous accordent une grande prépondérance sur le continent, ils ont donné l'empire des mers à nos rivaux; mais si grand que soit ce revers, il ne peut pas être attribué à l'inconstance de la fortune. Elle ne nous abandonne pas encore; bien loin de là, elle nous a servi dans cette opération au-delà de ce qu'elle a jamais fait. Quand j'arrivai devant Alexandrie, et que j'appris que les Anglais y étaient passés en forces supérieures quelques jours avant, malgré la tempête affreuse qui régnait, au risque de me naufrager, je me jetai à terre. Je me souviens qu'à l'instant où les préparatifs du débarquement se faisaient, on signala

dans l'éloignement, au vent, une voile de guerre (c'était *la Justice* revenant de Malte). Je m'écriai: *Fortune, m'abandonnerais-tu! quoi, seulement cinq jours!* Je marchai toute la nuit; j'attaquai Alexandrie à la pointe du jour, avec trois mille hommes, harassés, sans canons et presque sans cartouches; et dans les cinq jours j'étais maître de *Rosette*, de Damanhour; c'est-à-dire, déjà établi en Égypte.

« Dans ces cinq jours, l'escadre devait se trouver à l'abri des Anglais, quel que fût leur nombre : bien loin de là, elle reste exposée pendant tout le reste de messidor. Elle reçoit de Rosette, dans les premiers jours de thermidor, un approvisionnement de riz pour deux mois. Les Anglais se laissent voir, en nombre supérieur, pendant six jours dans ces parages. Le 11 thermidor, elle apprend la nouvelle de l'entière possession de l'Égypte et de notre entrée au Caire; et ce n'est que lorsque la fortune voit que toutes ses faveurs sont inutiles, qu'elle abandonne notre flotte à son destin. « *Signé,* BONAPARTE. »

On aura sans doute remarqué dans la lettre que l'on vient de lire, de belles phrases sur la fortune et le destin : cela est très-joli, sans doute; mais

la fortune aurait mieux fait de lui envoyer des vivres.

Je dois dire que Bonaparte riait lui-même de l'altération du récit des affaires malheureuses, altération dont le but était toujours d'écarter l'idée qu'il pût être la cause des malheurs. Mais convaincu que l'on ajouterait foi à ses assertions, et que l'influence de son nom ferait pencher l'opinion en leur faveur, il ne balançait jamais à déguiser la vérité lorsqu'elle pouvait effleurer sa gloire. Il appelait *niaiserie*, de ne le pas faire.

Il était nécessaire d'exposer les faits qui précèdent, et ceux que j'ai rapportés dans ma note, appuyés de pièces officielles, pour venger la mémoire d'un brave amiral. Ces pièces confirmeront, chez les personnes qui voudront y réfléchir, cette vérité que j'affirme : c'est que le général en chef n'a réellement jamais eu l'idée de faire partir immédiatement l'escadre pour Corfou, avant d'être en possession du Caire et qu'il n'a pas écrit à Brueys, le 6 juillet, la lettre dont il parle. Il avait trop de prévoyance pour se priver tout de suite d'une aussi grande ressource en cas de revers. Il a agi en homme qui sait prévoir les événemens. Ce n'est pas sa faute si la flotte a péri,

mais ce n'est pas non plus celle de l'amiral Brueys. Avant de partir pour Salehye'h, il a plusieurs fois causé avec moi du projet de se rembarquer avec la flotte.

CHAPITRE XI.

El Coraïm.— Fatalisme.— Exécution.— Bonaparte et Kléber. — Protestation et mésintelligence.— Momens de repos.— Détails d'administration intérieure.— Institut d'Égypte.— Ma nomination.— Fête de la naissance de Mahomet.— Contes absurdes.— Conduite sage envers la religion musulmane.— Bonaparte en Turc.— Djezzar.— Ouvertures.— Tête tranchée.— Désir de vengeance.— Le premier vendémiaire.— La colonne de Pompée.— Rêve d'une campagne en Allemagne.— Lectures du soir.— Privation de correspondances. — Fête du 1er vendémiaire. — Célébration au Caire. — Discours du général en chef. — Énumération de triomphes.— Bonaparte et madame Fourés.— A qui la faute? — Le prophète égyptien. — Mon horoscope.

J'ai cité le nom de Coraïm, je commencerai ce chapitre en racontant l'histoire de cet homme, d'après lequel on peut se faire une idée exacte du caractère de la plupart des chefs égyptiens, tels

que nous les trouvâmes lors de notre arrivée dans leur pays.

Le général Kléber envoya, à bord de l'*Orient*, le chérif d'Alexandrie Sidy-Mohamed el Coraïm, arrêté par ordre de Bonaparte, comme prévenu de trahison.

Il avait rendu contre lui l'arrêté suivant :

« Ayant des preuves de la trahison de Sidy-
« Mohamed el Coraïm, qu'il avait comblé de bien-
« faits, le général en chef ordonne :

« Sidy-Mohamed el Coraïm paiera une contri-
« bution de trois cent mille francs; à défaut par
« lui d'acquitter ladite contribution, cinq jours
« après la publication du présent ordre, il aura
« la tête tranchée. »

Coraïm devait se rendre d'Abouqu'yr au Caire, pour, d'après sa demande, se justifier de ce dont on l'accusait. Arrivé au Caire, on lui demanda de nouveau les cent mille écus pour sa justification. Il refusa constamment de les donner. Je lui fis dire un jour par Venture, notre interprète, que s'il voulait conserver la vie, il fallait payer ce qu'on exigeait de lui pour fermer les yeux sur sa trahison; que je lui certifiais que le général était déterminé à faire un exemple. C'était un fort

bel homme dont la position m'intéressait. « Vous « êtes riche, lui faisais-je dire par Venture, faites « ce sacrifice. Il ricanait et répondit : Si je dois « mourir à présent, rien ne peut m'y soustraire, « et je donnerais mes piastres inutilement; si je « ne dois pas mourir, pourquoi les donner? » Il fut exécuté au Caire, le 6 septembre 1798, à midi; sa tête fut promenée dans les rues de la ville avec cet écriteau :

« Coraïm, chérif d'Alexandrie, condamné à « mort pour avoir trahi les sermens de fidélité « qu'il avait faits à la république française, et « avoir continué ses relations avec les mamelucks « auxquels il servait d'espion.

« Ainsi seront punis tous les traîtres et les par- « jures. »

On ne trouva rien après l'exécution de Coraïm; il avait pris ses précautions; mais cet exemple facilita la rentrée des *avanies*, et intimida quelques autres richards qui ne furent pas si fatalistes. On en tira trois ou quatre millions pour les besoins de l'armée.

Les sévères propos de Kléber, la satire même qu'il faisait de l'expédition d'Égypte, la dure franchise de sa correspondance, avaient amené du froid entre lui et le général en chef, qui mani-

festait son mécontentement par des discours aussi peu mesurés que ceux que l'on prêtait à Kléber. Celui-ci en fut instruit; il écrivit au général en chef, le 22 août 1798:

« Vous seriez injuste, citoyen général, si vous « preniez pour une marque de faiblesse ou de « découragement la véhémence avec laquelle je « vous ai exposé mes besoins. Il m'importe peu « où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu « que je vive pour la gloire de nos armes et que « je meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez donc « sur moi dans tout concours de circonstances, « ainsi que sur ceux à qui vous ordonnez de m'o- « béir. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du « 14[1] n'a produit sur les soldats qu'indignation « et désir de vengeance. J'ai pris, à la vérité « beaucoup d'humeur contre la marine; je l'ai « vue sous les rapports les plus dégoûtans. L'é- « normité des bagages qu'on a déchargés à Alexan- « drie, la sorte d'élégance que les officiers de mer « étalent encore dans les rues d'Alexandrie, font « bien voir que peu d'entre eux ont essuyé des « pertes particulières. D'ailleurs les Anglais ont « eu le désintéressement de tout rendre aux pri-

[1] La perte de la flotte (1er août 1798.)

« sonniers et de ne point souffrir qu'il leur soit « soustrait un *iota*. Il n'en est pas de même à « l'égard de nos officiers de terre : personne n'a « plaidé leur cause; et, trop fiers sans doute pour « la plaider eux-mêmes, dans cette circonstance, « ils arrivent ici nus, et la plupart d'entre eux, « plutôt que de se rendre, ont préféré se jeter à « la mer.

Bonaparte répondit :

« Croyez au prix que j'attache à votre estime « et à votre amitié. Je crains que nous ne soyons « un peu brouillés. Vous seriez injuste si vous « doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le « sol de l'Egypte, les nuages, quand il y en a, « passent dans six heures; de mon côté, s'il y en « avait, ils seraient passés dans trois. L'estime que « j'ai pour vous est au moins égale à celle que vous « m'avez témoignée quelquefois. »

Cette froide et réciproque assurance de sentimens d'estime n'affaiblissait pas la profonde aversion qu'ils avaient l'un pour l'autre.

La perte de la flotte fit sentir au général Bonaparte la nécessité d'organiser promptement et fortement l'Egypte, où tout annonçait que nous devions rester long-temps, à moins d'une évacuation forcée, qu'il était loin de prévoir et de

craindre. L'éloignement d'Ibrahim-Bey et de Mourad-Bey lui laissèrent un peu de repos. Guerre, fortifications, assiette de l'impôt, administration, organisation des divans, commerce, sciences et arts, tout fut l'objet de ses soins. Son esprit embrassait toutes ces choses avec une prévoyance bien remarquable. Le succès couronna ses efforts : des ordres et des instructions partirent immédiatement, sinon pour réparer cette défaite, du moins afin de prévenir les premiers dangers. On profita, pour renforcer notre armée, des secours que nous offraient les marins échappés aux désastres. Le 21 août, Bonaparte créa au Caire un Institut des sciences et des arts, pour la propagation et le progrès des lumières en Egypte, et l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques de cette ancienne contrée[1]; il m'y nomma plus tard à la place de M. Sucy, ordonnateur en chef, qu'une blessure au bras reçue sur la flottille, en s'entretenant avec moi, obligea de retourner en France.

En fondant cet Institut, Bonaparte désira donner une preuve de ses idées de civilisation; cela n'excluait pas l'utile. Les motifs énoncés dans la création de cet Institut, l'énumération de ses tra-

[1] Voir, à la fin du volume, la note sur l'organisation.

vaux imprimés par son ordre, les procès-verbaux de ses séances, attestent l'étendue des vues de Napoléon. Ce corps savant avait pour objet, dans son travail, tout ce qui pouvait être utile à l'Egypte, à la France et à l'humanité.

Bonaparte assista, le 18, à la solennité de l'ouverture de la digue du canal du Caire, qui reçoit les eaux du Nil lorsqu'il est arrivé à la hauteur fixée par le Méquya's.

Deux jours après, arriva la fête anniversaire de la naissance de Mahomet; il y prit part chez le cheick El-Bekri, qui lui céda, sur son désir, deux jeunes mamelucks, Ibrahim et Roustan.

L'on a publié que, dans ces temps, Bonaparte avait pris part aux cérémonies religieuses des musulmans, et à leur culte extérieur; mais il ne faut pas dire qu'il *célébra* les fêtes relatives au débordement du Nil et à l'anniversaire du prophète. Les chose se passèrent comme de coutume, les mêmes usages furent suivis; les Turs invitèrent Bonaparte à y assister, il y fut comme spectateur, et la présence de leur nouveau maître sembla leur faire plaisir. Mais il ne pensa jamais à ordonner aucune solennité; c'eût été une folie, et il se conforma très sagement aux usages reçus. Il n'a, ni appris, ni répété, ni récité aucune

prière du Coran, comme tant de personnes l'ont dit. Comment a-t-on eu la pensée de nous le représenter dans certains ouvrages, comme disposé à admettre la doctrine anti-sociale de la fatalité, la licence de la polygamie, et les doctrines absurdes du Coran? Bonaparte avait bien d'autres choses à faire que de discuter, avec les imans, la théologie des enfans d'Ismaël, et de faire des ablutions. Ces cérémonies, auxquelles la politique lui faisait un devoir d'assister, n'étaient pour lui, comme pour tous ceux qui l'accompagnaient, qu'une nouveauté curieuse et un spectacle oriental. Bonaparte tira constamment parti, avec adresse, de la stupidité musulmane, mais il ne mit pas le pied dans une mosquée, et quoiqu'on ait prétendu, ne s'habilla qu'une fois en musulman, comme on le verra plus tard. Il assista aux fêtes auxquelles les turbans verts l'invitèrent [1]. La tolérance religieuse

[1] Walter-Scott en conclut qu'il n'hésita pas à se réunir aux musulmans dans les cérémonies extérieures de leur religion; il embellit son roman de la ridicule farce de la chambre sépulcrale de la grande pyramide, et des discours, des allocutions qu'on fait tenir au général avec des muphtis et des imans; puis il ajoute que Bonaparte était sur le point d'embrasser l'islamisme. Tout ce que dit Walter-Scott sur cet article de religion est le comble de la niaiserie, et ne mérite pas même d'être sérieusement réfuté. Non, Bonaparte n'a ja-

de Bonaparte était la conséquence naturelle de son esprit philosophique.

Sans doute Bonaparte eut, et dut avoir des déférences pour la religion locale; il devait certainement plus agir en musulman qu'en catholique. Un conquérant habile doit soutenir ses triomphes en protégeant, en vantant, et en élevant même la religion du peuple conquis. Bonaparte, et il m'a souvent parlé dans ce sens, avait pour principe de regarder les religions comme établies par les hommes, mais de les respecter partout, comme un puissant moyen de gouvernement. Toutefois, je ne dirai pas qu'il n'en eût pas changé, si la conquête de l'Orient eût été le prix de ce changement. Tout ce qu'il disait sur Mahomet, sur l'islamisme, sur le Coran, devant les grands du pays, il en riait lui-même; mais il désirait que cela fût répété, et que ses sentences religieuses fussent traduites en vers harmonieux, en belle prose arabe, et lui conciliassent de plus en plus l'esprit des habitans. Les soldats s'amusaient beaucoup de toutes ces farces. Il ne faut que se rappeler l'âge de l'ar-

mais été, autrement que par curiosité, dans une mosquée, et ne s'est jamais montré un instant *persuadé de la mission de Mahomet;* cette absurdité pouvait entrer dans un roman injurieux à la nation française; il faut le rejeter de l'histoire.

mée, et le temps où elle était née, pour être convaincu qu'il lui était indifférent qu'on lui parlât de chrétiens ou de mahométans, d'évêques ou de muphtis.

Le général en chef écrivait à Kléber, en lui confiant le commandement :

« Les chrétiens seront toujours nos amis : il « faut les empêcher d'être trop insolens, afin que « les Turcs n'aient pas contre *nous* le même fana- « tisme que contre les *chrétiens*, ce qui nous les « rendrait irréconciliables. »

C'est dans les mêmes principes qu'il écrivait plus tard à Menou (13 mars 1799) : « Je vous « remercie des honneurs que vous avez rendus à « *notre* prophète. »

Je dois cependant convenir qu'il eut avec les chefs de la religion musulmane de nombreuses conversations sur ce sujet ; mais cela ne fut jamais pris au sérieux ; c'était plutôt un amusement. Ces prêtres du Coran, qui probablement eussent été enchantés de nous convertir, nous faisaient, dans la conversation, les plus larges concessions ; mais ces pourparlers, bons pour passer le temps, ne furent jamais assez sérieux pour faire soupçonner même qu'ils tireraient à conséquence. Si Bonaparte a parlé en musulman, c'est comme chef militaire et

chef politique, dans un pays musulman. Il y allait de ses succès, du salut de son armée, et par conséquent de sa gloire. Dans tous les pays il eût rédigé ses proclamations et prononcé des discours d'après les mêmes principes : dans l'Inde, c'eût été pour Ali, pour le Dalaï-Lama au Thibet, pour Confucius en Chine.

Bonaparte s'était fait faire, il est vrai, un habillement turc, mais seulement pour s'amuser. Il me dit un jour d'aller déjeuner sans l'attendre, et qu'il viendrait plus tard; un quart-d'heure après il entra avec son nouveau costume; à peine fut-il reconnu, qu'on l'accueillit avec les plus grands éclats de rire. Il prit sa place avec calme; mais il était si mal en turban et en robe orientale, si gauche et si gêné dans un accoutrement inusité, qu'il alla bien vite se déshabiller, et oncques depuis il ne fut tenté de donner une seconde représentation de cette mascarade.

Vers la fin d'août, Bonaparte avait entamé des négociations avec le pacha d'Acre, surnommé le boucher. Il assurait Djezzar de son amitié, lui demandait la sienne, le tranquillisait sur le sort de ses états; il lui promettait de le soutenir contre le grand-seigneur, au moment même où il assurait aux Egyptiens, qu'il venait soutenir le

grand-seigneur contre les beys. Mais Djezzar, confiant dans ses forces, et dans la protection des Anglais, qui avaient pris les devans, fut sourd à tout, ne voulut pas même recevoir Beauvoisin, qui lui avait été envoyé le 22 août, et ne répondit pas. Un second porteur de lettre eut la tête tranchée à Acre. Les occupations de Bonaparte, au Caire, et la nécessité d'un plus grand affermissement en Egypte, où l'on ne faisait que d'entrer, retardèrent seuls, pour le moment, l'invasion de ce pachalic, que provoquaient la vengeance due à des actes si barbares, et la nécessité de détruire ou d'affaiblir au moins un si dangereux voisin.

Ce fut dès la fin d'août que le général en chef s'occupa de la fête de la république, qui lui était si chère. Tout, dans l'ordre qu'il me dicta pour cette célébration, respirait son génie particulier. La passion de vivre dans l'avenir dominait toutes ses pensées. Il voulut rattacher cette cérémonie aux noms de ces antiques monumens dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui subsistent encore presque intacts, tandis que les noms de leurs auteurs sont inconnus, oubliés, ou douteux. C'est autour de la colonne de Pompée

que la ville d'Alexandrie célébrera sa fête. On inscrira sur cette colonne le nom des braves morts à la prise de cette ville, que ce monument annonce au navigateur étonné. Le pavillon tricolore y sera placé. Les antiques ruines de la ville aux cent palais verront célébrer la fête de cette *immortelle* république qui devait, dix-huit mois plus tard, être reléguée dans les contes historiques.

Pendant les jours qui suivirent la nouvelle du désastre d'Abouqu'yr, jusqu'à la révolte du Caire du 22octobre, Bonaparte trouvait quelquefois; le temps long; quoiqu'il s'occupât de tout, il n'y avait pas assez d'occupation pour répondre à la singulière activité de son organisation. Lorsque la chaleur le permettait, il montait à cheval lorsqu'il rentrait; qu'il ne trouvait point de dépêches à lire, ce qui arrivait souvent, point d'ordres à expédier, point de lettres à répondre, il était tout de suite absorbé dans ses pensées; il prenait un air abattu et s'entretenait avec moi des choses les plus bizarres. Un jour, après un long silence, il me dit : « Devinez à quoi je pense. — Ma foi, « ce serait bien difficile; vous pensez à tant de « choses.—Je ne sais pas si je reverrai la France; « mais si je la revois, ma seule ambition, c'est de

« faire une belle campagne en Allemagne; dans « les plaines de la Bavière; d'y gagner une grande « bataille et de venger la France de la défaite « d'Hochstadt. Après cela, je me retire dans une » campagne et je vis tranquille. » Puis vint une longue dissertation sur la préférence qu'il donnait à l'Allemagne pour y faire la guerre; sur la bonté du caractère des habitans, sur ce que Desaix lui avait dit, lors de sa visite en Italie, de la prospérité, de la richesse de l'Allemagne et de la facilité qu'ont les armées d'y subsister. Ses conversations se prolongeaient indéfiniment; mais il savait y mettre un grand intérêt.

Dans ces temps de repos et presque d'inaction du moins pour lui, Bonaparte se couchait de bonne heure. Je lui faisais tous les soirs une lecture; quand je lui lisais des vers, il s'endormait. Lorsqu'il demandait la vie de Cromwell, je croyais que je ne me coucherais pas. Le jour, pour abréger le temps, il lisait et écrivait des notes. Il s'entretenait souvent de la France, témoignait un vif regret d'être sevré de nouvelles. Car c'était un grand vide dans les habitudes de sa vie, que la privation de correspondances. Elles nous étaient interdites : les nombreuses croisières, anglaises et turques, les rendaient trop hasardeuses. Beaucoup de let-

tres confiées à de petits bâtimens avantureux, furent interceptées et scandaleusement publiées. Les secrets des familles, les plus intimes confidences, ne furent pas mêmes respectés, et le cupide appât d'un gain coupable livra à l'impression des révélations qui ont pu troubler des familles, des aveux qui n'étaient destinés qu'à l'amitié et des plaintes dont l'effet a rejailli sur ceux qui les croyaient bien confiées au secret de la correspondance.

La fête du 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798), célébrée par les Français sur tout les points qu'ils occupaient en Egypte fut, comme on peut le croire, plus brillante au Caire que partout ailleurs, puisque le général en chef s'y trouvait alors. Ce qu'il y eut de moins remarquable au milieu de ces solennités qui répandaient quelques momens de distraction sur la monotonie de notre vie ne fut pas, sans contredit, le discours prononcé par Bonaparte. Lorsque toutes les troupes, dans la plus belle tenue, eurent défilé devant lui, il leur dit :

« Nous célébrons le premier jour de l'an VII
« de la république. Il y a cinq ans, l'indépendance
« du peuple français était menacée; mais nous

« prîmes Toulon; ce fut le présage de la ruine de « nos ennemis.

« Un an après vous battiez les Autrichiens à « Dégo.

« L'année suivante vous étiez sur le sommet « des Alpes.

« Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux ans, « et vous remportiez la célèbre victoire de Saint- « Georges.

« L'an passé vous étiez aux sources de la « Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Alle- « magne.

« Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui « sur les bords du Nil, au centre de l'ancien conti- « nent?

« Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le « commerce, jusqu'au féroce Bédouin, vous fixez « les regards du monde.

« Soldats, votre destinée est belle, parce que « vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de « l'opinion qu'on a de vous. Vous mourrez avec « honneur, comme les braves dont les noms sont « inscrits sur cette pyramide, ou vous retourne- « rez dans votre patrie couverts de lauriers et de « l'admiration de tous les peuples.

« Depuis cinq mois que nous sommes éloignés

« de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel « des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce « jour quarante millions de citoyens pensent à « nous; tous disent : c'est à leurs travaux, à leur « sang que nous devons la paix générale, le re- « pos, la prospérité du commerce et les bienfaits « de la liberté civile. »

Le jour de la fête, plus de cent cinquante Français et Turcs assistèrent à un magnifique festin : le drapeau musulman flottait à côté du drapeau de la république; le croissant figurait à côté du bonnet de la liberté; le Coran faisait le pendant des Droits de l'homme.

Les Turcs furent assez insensibles à toutes ces choses; mais ce qui les frappa, et fit sur eux une profonde et salutaire impression, ce fut le nombre de nos troupes, leurs manœuvres, les évolutions de notre artillerie, l'ordre et la tenue admirable qui régnaient dans tous les corps.

Vers la mi-septembre de cette année, Bonaparte fit venir dans la maison d'Elfy-Bey une demi-douzaine de femmes d'Asie, dont on lui vantait les graces et la beauté; mais leur tournure et leur obésité les firent renvoyer tout de suite. Peu de jours après, il se prit d'une belle passion pour madame Fourès, femme d'un lieutenant d'infanterie :

elle était très jolie, et l'extrême rareté en Egypte de femmes qui pussent plaire aux Européens rehaussait encore ses attraits. Il lui fit meubler une maison qui touchait au palais d'Elfy-Bey que nous habitions. Il lui prenait souvent fantaisie, vers les trois heures, de faire commander le dîner chez elle : j'y allais seul avec lui à sept heures, et je m'en allais à neuf heures.

Cette liaison fut bientôt la nouvelle du quartier-général et devint le sujet de toutes les conversations.

Par un ménagement *délicat* pour M. Fourès, le général en chef lui donna une mission pour le directoire. L'officier alla s'embarquer à Alexandrie. Le bâtiment tomba au pouvoir des Anglais. Informés des causes de la mission, ils eurent la petite malice de renvoyer en Egypte le porteur de dépêches, au lieu de le garder prisonnier.

Bonaparte désirait ardemment avoir un enfaut de cette jolie femme. Je lui en parlais au déjeuner que nous faisions souvent tête-à-tête. « Que « voulez-vous, répondait-il, la petite sotte..... n'en « peut pas faire. »

Elle, de son côté, lorsqu'on lui faisait sentir le grand avantage d'avoir un enfant de Bonaparte, nous répondait : « *Ma foi!...* ce n'est pas ma faute. »

Nous aurons plus tard occasion de reparler de cette dame.

Un de ces hommes qui, depuis tant de siècles, prédisent, dans l'Orient, l'avenir avec tant d'exactitude, mais surtout avec tant d'assurance, fut recommandé à Bonaparte, pour sa grande habileté, par les principaux habitans du Caire. Ils l'assurèrent qu'il lui dirait sa bonne aventure avec certitude. Bonaparte le fit venir, et Venture l'interprète assista à l'entrevue. Nous étions nous trois, le prophète et un cheick. Lorsque ce personnage voulut commencer ses jongleries sur le général, il s'y refusa, et me dit de le laisser exercer sur moi sa profession. Je m'y prêtai sans difficulté. Pour l'intelligence de sa prophétie, je dois dire que depuis mon arrivée au Caire, j'étais dans un état de faiblesse extrême. La navigation du Nil et la mauvaise nourriture, pendant douze jours, m'avaient exténué. J'étais d'une maigreur affreuse et d'une pâleur extrême.

Après avoir examiné mes mains, m'avoir tâté le pouls, le front et la nuque, il prit un air composé et compâtissant, haussa les épaules, et dit à Venture qu'il ne croyait pas me devoir apprendre mon sort. Je lui fis savoir qu'il pouvait dire tout ce qu'il voudrait, que cela m'était indifférent; après beau-

coup de difficultés de sa part et d'insistance de la mienne, il finit par annoncer que la *terre d'Égypte me recevrait dans deux mois.*

Je le remerciai et on le congédia. Quand nous fûmes seuls, le général me demanda : « Eh bien! « que dites-vous de cela? » Je dis qu'il ne risquait pas grand'chose à annoncer ma fin. Dans l'état où je suis, il y a à parier que je succomberai ; mais si Louis m'envoie les vins que je lui ai demandés, vous verrez que je me remettrai.

CHAPITRE XII.

M. Berthollet et le cheick El'-Békry. — L'air de Marlborough. — Conspiration. — Révolte du Caire. — Réponse d'un factionnaire. — Mort du général Dupuy. — Ordres du général en chef. — Mort de Sulkowsky. — Regrets de Bonaparte. — Résignation des chefs du Caire. — Fin de l'insurrection. — Exécutions nocturnes. — Expédition d'Eugène Beauharnais et de Croisier contre une tribu d'Arabes. — Têtes coupées. — L'ordonnateur Sucy. — Convoi de blessés. — Massacre. — Projets d'expédition en Syrie. — Lettre à Tippoo-Saëb.

L'art d'imposer aux hommes a, de tout temps, occupé une grande place dans l'art de les gouverner, et ce n'était pas cette partie de la science du gouvernement que Bonaparte connaissait le moins bien. Il ne négligeait aucune occasion de faire briller aux yeux des Égyptiens la supériorité de la France, dans les sciences et les arts. Mais il arriva plus d'une fois que le simple instinct des Égyptiens déconcerta ses tentatives à cet égard.

Quelques jours après la visite du prétendu prophète, dont j'ai parlé précédemment, il voulut, si je puis ainsi m'exprimer, opposer sorcier à sorcier. Pour cela, il fit inviter les principaux cheicks à des expériences de chimie que devait faire M. Berthollet. Le général s'attendait à jouir de leur étonnement; mais tous les miracles de la transformation des liqueurs, des commotions électriques et du galvanisme ne leur causèrent aucune surprise; ils virent opérer notre habile chimiste avec un imperturbable sang-froid. Quand M. Berthollet eut fini, le cheick El'-Békry lui fit dire par l'interprête : « Tout cela est fort beau, mais peut-il faire que je sois en même temps à Maroc et ici? » Berthollet répondit en haussant les épaules. — « Eh bien! dit alors le cheick, il n'est donc pas tout-à-fait sorcier. »

Notre musique n'avait pas non plus une grande influence sur eux; ils restaient impassibles en écoutant tous les airs qu'on leur jouait, à l'exception toutefois de l'air de Marlborough; quand on l'exécutait, leur physionomie s'animait, leurs traits devenaient mobiles! et ils s'agitaient comme s'ils eussent voulu danser.

Depuis quelques semaines, la négligence, fille du temps, qui mine toutes les institutions utiles,

avait rendu illusoire l'ordre donné aussitôt après notre arrivée au Caire, de surveiller les crieurs des mosquées. Ils sont dans l'habitude d'adresser en chantant, et à des heures fixes de la nuit, des prières au prophète. Comme c'était toujours la même chose, on n'y fit plus attention. Les Turcs s'aperçurent de cette négligence. On est toujours peu satisfait des vainqueurs. Ils substituèrent aux chants religieux des appels à la révolte, et cette espèce de télégraphe verbal transmettait la provocation aux extrémités nord et sud de cette vaste contrée. Par ce moyen, et par celui des émissaires secrets qui échappaient à notre faible police, et qui répandaient des firmans vrais ou fabriqués du grand-seigneur, démentant le prétendu accord entre la France et la Porte-Ottomane et excitant à la guerre, on organisa peu à peu dans tous le pays, le plan d'une insurrection générale, qui devait éclater partout et à un jour fixe. Le secret en fut gardé avec une constance et un scrupule que peuvent seuls inspirer le fanatisme religieux et la haine du joug étranger. Ils ne nous tinrent aucun compte de la fête magnifique qui les avait amusés un mois auparavant.

Le dernier signal fut donné du haut des mina-

rets, dans la nuit du 20 au 21 octobre; et dès le matin de ce jour, on vint annoncer au quartier-général que la ville du Caire était en pleine insurrection. Le général en chef n'était point, comme on l'a dit, dans l'île de Raoudd'ah : il n'entendit pas le canon d'alarme. Il se levait quand la nouvelle arriva ; il était cinq heures. On lui rapporta que toutes les boutiques étaient fermées, les Français attaqués partout. Un moment après, il apprend la mort du général Dupuis, commandant la place, tué d'un coup de lance dans la rue. Le général en chef monte sur-le-champ à cheval, suivi seulement d'une trentaine de guides. Il se porte sur tous les points menacés, rétablit la confiance, et ordonne avec une grande présence d'esprit de vigoureuses dispositions pour la défense.

Le général en chef me laissa seul avec le factionnaire. Mais on lui avait rendu un compte si exact de la position des révoltés, et j'avais tant de confiance dans son esprit de prévision, dans son activité, dans la justesse de ses dispositions, que je n'eus aucune inquiétude, et que j'attendis son retour avec un calme parfait. Ce calme ne fut même pas troublé lorsque je vis, de la porte qui donnait sur la place Ez-Bekyèh, les révoltés se

porter de l'autre côté, contre la maison de M. Estève, payeur-général, dont ils voulaient piller la caisse. La résistance fut assez longue pour donner aux troupes de Boulâq le temps de venir à son secours. Après la visite de tous les postes, et avoir pris toutes les plus sages dispositions, Bonaparte rentra au quartier-général; comme j'étais encore auprès du factionnaire que je n'avais pas quitté, il lui demanda en riant si j'avais eu peur. « Ah! ma foi non, mon général, je vous assure. »

Le général Dupuis, commandant la ville, avait été tué dans les premières heures de la révolte, à la tête de sa troupe, qu'il menait contre les insurgés. J'avais dîné chez lui la veille. En m'y rendant, j'avais été arrêté sur la place du Bazah'r par une foule immense. On donnait la bastonnade à un homme qui venait de voler quelques dattes. J'étais à cheval, suivi d'un domestique; l'aga que je voyais tous les jours au quartier-général me reconnut, il écarta la foule: j'arrivai auprès du malheureux dont on avait suspendu le supplice. Ses cris, ses prières, et celles des spectateurs les plus voisins, me déterminèrent à prier l'aga de regarder comme suffisans les coups qu'avait déjà reçus le coupable. Il y mit la meilleure grâce. On le débarrassa de ses liens, et on l'emporta : ses

pieds étaient en sang. Il est impossible de peindre l'excessive joie du peuple.

Cependant l'insurrection était générale, de Sienne au lac Maræotis.

A peine Bonaparte fut-il rentré au quartier-général (il n'était que huit heures du matin), qu'il apprit, en déjeunant, que des Arabes bédouins à cheval menaçaient d'entrer au Caire. Il était avec ses aides-de-camp. Il ordonna à Sulkowsky de monter à cheval, de prendre quinze guides, et de se rendre à la porte la plus menacée, c'était celle de Bâb-el-Nassar, ou porte de la Victoire. Son camarade Croisier fait observer au général en chef que Sulkowsky est à peine remis des nombreuses blessures qu'il a reçues à Salehye'h, et qui n'étaient pas encore cicatrisées. Il offre de prendre sa place. Il avait ses motifs. Bonaparte y consent facilement; mais Sulkowsky est déjà parti. Une heure à peine écoulée, un des quinze guides revient, couvert de sang, annoncer que Sulkowsky et quatorze guides ont été taillés en pièces. Cela ne fut pas long, car nous étions encore à table quand arriva cette triste nouvelle.

Ce jeune et intéressant Polonais était, ainsi que je l'ai déjà dit, un officier de la plus haute espérance, plein d'esprit et de jugement, aussi

instruit que brave, aimé de nous tous. Il fut amèrement regretté de son général. J'ai du plaisir à dire du bien de ceux qui, dans ces temps malheureux, ont adouci notre position par leur aimable caractère et leur instructif entretien. Sulkowsky venait de lire le 2 septembre à l'Institut d'Égypte, dont il était membre, un rapport fort bien fait sur la route du Caire à Salehye'h.

Des mortiers furent placés sur le mont Moquatham, qui domine le Caire. La populace, repoussée de toutes les principales rues, par les troupes, s'accumula dans la place de la grande mosquée et dans les petites rues qui y aboutissent, et qu'elle barricada. Le feu de l'artillerie, placée sur les hauteurs, se soutint avec vigueur pendant deux jours; mais je ne sais pas si le bruit du tonnerre s'y est joint, comme on l'a dit, pour faire croire que le ciel se prononçait contre les insurgés. On aime toujours un peu le merveilleux.

Les principaux chefs du Caire, au nombre de douze membres du divan, avaient été arrêtés et étaient gardés à vue dans un des salons de l'hôtel du général en chef. Ils attendaient avec un calme imperturbable la mort qu'ils savaient avoir méri-

tée. Mais Bonaparte ne les avait pris provisoirement que comme otages. L'aga, au service de Bonaparte, se promenait avec nous dans la salle; il s'étonnait de ce que la mort n'arrivait pas, et me disait, et à tous ceux qui voulaient l'entendre, en haussant les épaules et faisant un geste qui semblait provoquer l'ordre d'agir, *ils s'y attendent.*

Le troisième jour vit la fin de l'insurrection; tout rentra dans l'ordre. De nombreux prisonniers furent conduits à la citadelle. Un ordre, que j'écrivais chaque soir, en faisait mettre à mort pendant la nuit une douzaine; on les enfermait ensuite dans des sacs, et on les portait au Nil: cela dura assez long-temps. Il y avait beaucoup de femmes comprises dans les exécutions nocturnes. Je ne sache pas que le nombre des victimes se soit élevé à trente par jour, comme Bonaparte s'en vantait au général Reynier, à qui il écrivait, six jours après le rétablissement de la tranquillité: « *Toutes les nuits nous faisons couper une trentaine de têtes et de beaucoup de chefs : cela leur servira, je crois, de bonne leçon.* » Je pense qu'il exagérait un peu sa juste vengeance, et qu'il y mettait du luxe.

Quelque temps après cette révolte du Caire, la

nécessité d'assurer notre existence força d'en venir à un acte terrible. Une tribu d'Arabes insoumis, voisine du Caire, surprit et égorgea plusieurs Français. Le général en chef ordonna à l'aide-de-camp Croisier de se porter sur les lieux, de cerner la tribu, de détruire de fond en comble ses misérables huttes, de tuer tous les hommes, et de conduire au Caire le reste de la population. Il était prescrit de couper la tête aux hommes, de les mettre dans des sacs et de venir les montrer au peuple du Caire. Eugène Beauharnais fut adjoint à Croisier, qui brûlait d'envie d'effacer jusqu'au souvenir de l'affaire de Damanhour, et qui partit avec joie pour cette expédition.

Le lendemain, la troupe revint. Beaucoup de femmes arabes accouchèrent dans le chemin; des enfans périrent de faim, de chaleur et de fatigue; et, sur les quatre heures, arrivèrent sur la place d'Ez-bekye'h des ânes chargés de sacs. Ils furent ouverts en public, et les têtes roulèrent devant la populace accourue en foule. Il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai; mais je ne dois pas taire que cette boucherie assura pour long-temps la tranquillité et la vie des petites caravanes que le ser-

vice de l'armée exigeait que l'on envoyât sur tous les points.

Le général en chef avait eu, peu de temps après la perte de sa flotte, le projet de visiter Souëz, de faire examiner les traces de l'ancien canal qui unissait le Nil au golfe arabique, et de traverser cette mer. La révolte du Caire le surprit dans ce projet qu'il ajourna au mois de décembre.

Avant de partir pour Souëz, Bonaparte accorda à l'ordonnateur en chef, Sucy, la permission de retourner en France. Il avait reçu une blessure au poignet droit, sur le chebeck le *Cerf*. C'était quelques jours après le combat de Chébreisse, et dans ces attaques journalières que nous avions à soutenir contre les fella'hs et les Arabes qui nous harcelaient des deux rives. Je causais avec lui sur le pont quand il fut atteint : la blessure n'avait d'abord aucune apparence de gravité; mais plus tard il ne pouvait plus se servir de sa main. Le général Bonaparte fit partir un bâtiment chargé de blessés et de malades à peu près incurables, au nombre de quatre-vingts environ. Presque tout le monde enviait leur sort; c'était à qui partirait avec eux : mais ont fut très sévère sur ce point. Les désap-

pointés n'eurent pas lieu de s'en repentir : on ne sait jamais ce qu'on désire. Le capitaine Marengo aborda à Augusta en Sicile, croyant toucher à une terre amie; on lui imposa une quarantaine de vingt-deux jours, et l'on donna avis de l'arrivée de ce bâtiment à la cour qui était à Palerme. Ils furent massacrés, et le massacre eut lieu le 25 janvier 1799 : une frégate napolitaine sauva vingt-un Français; mais on les conduisit à Messine où ils furent détenus.

On nous a raconté dans le temps, en Egypte, que le nom sacré de la religion avait été invoqué pour exciter à cette action barbare, et que ses insignes étaient déployés pendant le massacre et pour l'encourager.

Avant d'avoir pris la résolution d'attaquer l'avant-garde des Turcs, dans les vallées de la Syrie, Bonaparte pensait encore au projet d'aller attaquer l'Inde britannique, par la Perse. Il avait acquis la certitude, par des agens envoyés sur les lieux, que le shah de Perse consentirait, moyennant un paiement fait d'avance, à laiser établir dans les lieux que l'on désignerait, des magasins d'objets militaires, d'habillement et d'équipement. Bonaparte m'a dit souvent que si, après la soumission de l'Égypte, il eût eu quinze mille hom-

mes à y laisser et trente mille hommes disponibles, il marchait sur l'Euphrate : il avait plusieurs fois, dans la journée, l'attention fixée sur les déserts qu'il faut traverser pour arriver en Perse. Combien de fois ne s'est-il pas couché à plat ventre sur les belles cartes qu'il avait apportées? Il me faisait placer à côté de lui pour me développer cette marche. Cela lui rappelait les triomphes d'Alexandre, son héros favori auquel il désirait tant d'associer son nom. Mais je dois dire qu'il sentait bien que tous ces projets étaient trop peu en harmonie avec nos moyens, la faiblesse du gouvernement et le dégoût qu'éprouvait déjà l'armée dans ces déserts : les privations et la misère sont inséparables de toutes ces opérations lointaines.

Cette idée favorite le poursuivit encore quinze jours avant que son départ ne fût arrêté pour la Syrie, et il écrivit, le 25 janvier 1799, à Tippoo-Saëb :

« Vous aurez déjà été instruit de mon arrivée « sur les bords de la mer Rouge, avec une armée « innombrable et invincible, remplie du désir de « vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre.

« Je m'empresse de vous faire connaître le dé- « sir que j'ai que vous me donniez, par la voie de « Mascate ou de Mokka, des nouvelles de la si-

« tuation politique dans laquelle vous vous trou-
« vez. Je désirerais même que vous pussiez en-
« voyer à Souëz ou au grand Caire quelque homme
« adroit qui eût votre confiance, avec lequel je
« pusse conférer »[1].

[1] Il n'est pas vrai, comme on l'a souvent répété, que Tippoo-Saëb ait écrit au général Bonaparte. Il n'a pas répondu à la lettre du 25 janvier. On le concevra aisément, si l'on considère la grande difficulté des communications, la distance considérable et le peu de temps qui s'est écoulé entre le 25 janvier et le 20 avril, jour où tomba l'empire de Nysore.

CHAPITRE XIII.

Départ du général en chef pour Souëz. — Froid extraordinaire. — Ossemens brûlés. — Passage de la mer Rouge. — La Fontaine de Moïse. — Cénobites du mont Sinaï. — Découverte d'un canal construit. — Retour à Souëz. — Erreur fâcheuse d'un guide. — Désordre et danger général. — Retour au Caire. — Emprunt d'argent à Gênes. — Nouveaux projets sur la Syrie. — Mécontentement de la Porte-Ottomane. — Acte d'hostilité. — Nouvelles douteuses de France. — M. de Livron et M. Hamelin. — Plan arrêté d'entrée en Asie. — Fragment d'une lettre à Desaix sur des bruits de guerre en Europe.

Nous partîmes pour Souëz, le 24 décembre, et nous y arrivâmes le 26. La veille, on avait campé dans le désert, quelques lieues avant Ad-Geroth, non loin d'un petit arbre qui est une rareté dans ces déserts. Nous avions éprouvé pendant le jour une grande chaleur; mais le soir, à onze heures, le froid se fit sentir en raison inverse de la température de la journée. Bonaparte s'en plaignit

aussi. Ce désert, route des caravanes de Souëz, de Tor, et des contrées situées au nord de l'Arabie, voit depuis des siècles périr, par beaucoup de causes, tant d'êtres qui le traversent, que leurs ossemens, semés sur le chemin, l'indiquent parfaitement. Pour suppléer au bois qui manquait entièrement, nous ramassâmes une quantité considérable de ces débris d'hommes et d'animaux de toute espèce; Monge lui-même fit le sacrifice de quelques-unes des têtes extraordinaires qu'il avait remarquées sur la route et placées dans la berline du général en chef : elle transportait à Souëz, ses papiers et ses cartes, Monge, Berthollet et moi quand j'y voulais monter. Jamais probablement une pareille voiture n'avait foulé ces sables et ces cailloux roulés. A peine eut-on allumé cet amas d'ossemens, qu'une odeur insupportable nous obligea de lever notre petit camp et de le porter beaucoup plus en avant, l'eau étant trop rare pour qu'on eût l'idée de l'employer à éteindre ce foyer infect.

Bonaparte employa la journée du 27 à visiter la ville et le port de Souëz, et à donner des ordres pour quelques ouvrages de fortification et à la marine. Il craignait, ce qui advint en effet après son départ d'Égypte, l'arrivée de quelque corps

venant des Indes orientales, qu'il avait eu le dessein d'envahir; ces corps contribuèrent au contraire à la perte de sa conquête.

Le 28, au matin, nous passâmes la mer Rouge à *pied sec* [1], pour aller aux fontaines de Moïse, qui sont à peu près à un myriamètre de la côte orientale, et un peu au sud-est de Souëz : le golfe arabique se termine à environ cinq mille mètres au nord de cette ville. La mer Rouge n'a pas, près du port, plus de quinze cents mètres de largeur. Elle est toujours guéable à marée basse. Les caravanes de Tor et du mont Sinaï passent toujours en cet endroit, soit pour aller en Égypte, soit pour en revenir. Cela abrège leur chemin à peu près d'un myriamètre. La marée, à Souëz, est de cinq à six pieds; lorsque le vent souffle avec force, elle est souvent de neuf à dix pieds.

Nous passâmes quelques heures assis auprès de la source la plus considérable de ce que l'on appelle la Fontaine de Moïse, qui n'est pas, comme je l'ai lu dans un livre scientifique, sur la rive occidentale du golfe arabique, mais bien en Asie sur la rive orientale. L'eau de ces fontaines nous servit à faire du café, que le goût saumâtre

[1] De temps immémorial, les populations qui traversent cette route l'appellent *El-Mâhâdy'eh*, le passage.

qu'elle lui avait communiqué, rendait à peine potable.

Je ne dirai rien des *Cénobites* du mont Sinaï, je n'ai pas eu l'honneur de les voir; je n'ai pas vu non plus le registre qui contient les noms d'Ali, de Salah-Eddin d'Ibrahim ou d'Abraham, sur lequel Bonaparte doit avoir inscrit son nom. J'ai bien aperçu de loin quelques monts élevés que l'on nous dit être le mont Sinaï, et qui en effet étaient dans cette direction. J'ai causé, par l'intermédiaire d'un interprète, avec quelques chefs arabes de Tor et des environs. On leur avait fait connaître notre voyage, et qu'ils pouvaient venir *aux sources* remercier le général français de la protection accordée à leurs caravanes et à leur commerce avec l'Egypte. Bonaparte avait signé, le 19 décembre, avant de partir pour Souëz, une espèce de sauve-garde, une exemption de droits pour le couvent du mont Sinaï, afin qu'il pût transmettre *aux races futures* le souvenir de notre conquête; il lui avait donné cette sauve-garde par respect pour Moïse et la nation juive, dont la cosmogonie nous rappelle les âges les plus reculés; et il la lui avait donnée aussi, parce que le couvent du mont Sinaï est habité par des hommes instruits et

policés au milieu de la barbarie des déserts : tout se borne à cela.

Quoique l'eau des huit petites sources qui forment la fontaine de Moïse soit moins salée que celle de beaucoup de puits creusés dans d'autres parties du désert, elle est néanmoins, comme je l'ai dit, très saumâtre et ne désaltère pas autant que l'eau douce. Cette eau s'écoule et se renouvelle continuellement ; elle est transparente et n'a pas une odeur très désagréable.

En retournant le même jour à Souëz, nous nous jetâmes un peu sur la gauche, pour visiter les ruines d'un grand réservoir, construit, dit-on, pendant la guerre des Vénitiens contre les Portugais, guerre qui eut lieu après la découverte du passage aux Indes orientales, en doublant le cap de Bonne-Espérance. En redescendant vers la mer, le général Bonaparte découvrit le premier un canal de trois à quatre cents mètres de longueur, assez bien conservé et qui était construit en bonne maçonnerie ; ce canal serait réparé à peu de frais. Il paraît que ces constructions servaient à conduire l'eau en abondance aux vaisseaux stationnés sur la rive orientale du golfe arabique.

Bonaparte revint à Souëz le soir du jour qu'il

l'avait quitté. La nuit était profonde, lorsque nous arrivâmes au bord de la mer. La marée montait et était assez haute. On s'écarta un peu du chemin que l'on avait pris le matin. Le guide nous avait trompés, on s'égara, nous passâmes un peu trop bas. Le désordre se mit bientôt parmi nous, mais nous ne fûmes pas perdus dans des marais, comme on l'a dit, il n'y en avait point. On ne se voyait pas, mais on criait, on s'appelait. Le général Caffarelli, auprès duquel j'étais par hasard dans cette bagarre courut quelque danger, parce que sa jambe de bois l'empêchait de se bien tenir sur son cheval au milieu des eaux. On vint à son secours, en le soutenant de chaque côté. J'ai lu, mais je n'ai ni vu, ni ouï dire alors que la marée montante serait devenue le tombeau du général en chef, si un guide de son escorte ne l'eût sauvé en l'emportant sur ses épaules. Si le danger eût été tel, tous ceux qui n'auraient pas eu quelqu'un pour les porter eussent péri, et il n'a péri personne. Ni Berthier, dans sa relation, ni Napoléon, à Sainte-Hélène, ne parlent de ce fait. Il aurait fallu que le guide se mît dans l'eau jusqu'au menton. Son cheval et celui du général en chef, abandonnés à eux-mêmes et dans l'obscurité, auraient mis le désordre dans la petite escorte, et

le bulletin en aurait parlé; c'est une pure invention. Bonaparte s'est tiré comme les autres du véritable danger qu'il a couru avec son escorte. Ecoutons-le à Sainte-Hélène : « Profitant de la « marée basse, je traversai la mer Rouge à pied « sec. Au retour, je fus pris par la nuit, et « m'égarai au milieu de la marée montante; je « courus le plus grand danger. Je faillis périr « de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût « pas manqué de fournir à tous les prédicateurs « de la chrétienté un texte magnifique contre « moi. »

Tout cela est exact : la petite caravane des fontaines de Moïse courut le même danger que Pharaon, et elle aurait pu périr comme lui, mais sans miracle, comme on peut l'assurer, lorsque l'on a été sur les lieux.

Le lendemain matin, le général en chef remontant à pied avec moi la rive occidentale du golfe, vit un homme à cheval venir à nous. Il n'avança plus. Le cavalier approcha; c'était un des guides, un nommé Semin, qui, se trouvant un peu en retard au retour des fontaines et entendant les cris qui venaient de la mer, ne voulut point s'y hasarder seul et sans guide. Il avait remonté la rive orientale, doublé le golfe, et

revenait à Souëz quand il rencontra son général.

Dès qu'il nous eut quittés, Bonaparte me dit : « *Le drôle n'est pas sot.* » Il le reconnaissait, l'ayant employé comme surveillant dans son hôtel de la rue de la Victoire.

En retournant au Caire, le général en chef voulut reconnaître les traces de l'emplacement du canal qui, dans les temps anciens, unissait la mer Rouge au Nil, par Belbey's. M. Lepére, membre de l'Institut d'Egypte, actuellement inspecteur-général des ponts-et-chaussées, a fait sur les lieux, par ordre du général en chef, un fort beau travail que l'on peut consulter avec confiance, pour avoir une juste idée de cette ancienne communication et du niveau des deux mers. Il était difficile de faire dans ce désert, avec le peu de moyens que M. Lepére avait à sa disposition, une reconnaissance plus complète. Cet ouvrage, qui peut servir utilement un jour, fait honneur à son talent.

Arrivé au Caire, Bonaparte se livra de nouveau à tous les soins qu'exigeaient les besoins de l'armée et dont il ne s'était point occupé pendant sa courte absence.

Les revenus de l'Egypte étaient loin de suffire aux dépenses de l'armée. Le général Bonaparte,

pour subvenir à ses dépenses particulières, tira sur Gênes, par l'entremise de M. James, diverses sommes assez considérables. Les liaisons de James avec les Bonaparte datent de cette époque. Nous le verrons plus tard jouer à la bourse avec Lucien Bonaparte et escompter Marengo.

Depuis le mois d'août, le général Bonaparte avait les yeux constamment fixés sur la Syrie. L'époque d'un débarquement possible en Egypte était passée; il ne le redoutait plus que pour le mois de juillet de l'année suivante, et il répétait souvent qu'il était persuadé que ce débarquement aurait lieu. Il ne s'est pas trompé : la Porte ottomane avait, en effet, été assez mal avisée pour ne pas croire que la conquête de l'Egypte se faisait dans son intérêt! Les faits démentaient cette assertion ; on fusillait les chérifs opulens qui refusaient l'argent qu'on leur demandait. On faisait force *avanies;* on percevait les impôts pour notre compte; on exigeait de fortes réquisitions pour les vivres. Cela ne prouvait pas au grand-seigneur que nous avions conquis pour lui cette province rebelle. Il n'y avait pas encore un an que M. Aubert Dubayet, ambassadeur à Constantinople, avait négocié et obtenu de la Porte ottomane cinquante mille piastres et plusieurs

milliers de quintaux de grains, pour la solde et la nourriture des troupes françaises à Corfou où elles manquaient de tout. Et voilà la Porte qui se fâche parce qu'on lui prend l'Egypte en reconnaissance du service rendu à la France.

La Porte ottomane aima mieux soutenir un rebelle qu'elle espérait soumettre un jour, qu'une puissance qui, naguère son amie, et sous le spécieux prétexte de lui ramener ses beys révoltés, lui enlevait une de ses plus belles provinces et menaçait le reste de l'Empire ; une puissance avec laquelle elle avait toujours été en paix, et à laquelle elle venait de donner des preuves d'attachement et d'amitié.

Le général en chef n'eut donc plus de doute à son retour au Caire sur les décisions de la Porte, et sur le parti qu'elle avait pris.

Ceux qui croyaient, et ils étaient nombreux, que la Porte ottomane était d'accord avec nous pour l'occupation à main armée de l'Egypte, furent tout à coup détrompés. On se demanda alors, comment on avait pu sans son consentement se livrer à une telle entreprise. On disait que si l'on avait eu la conviction contraire, rien ne justifiait l'aveuglement et la confiance de l'avoir exécutée; on accusait le général Bonaparte d'une grande

témérité, si cette expédition devait produire une rupture entre la France et l'empire ottoman et ses alliés; à quoi bon alors jeter ainsi sur de lointains rivages l'élite de l'armée française. Kléber me répéta souvent à Saint-Jean-d'Acre, que ces réflexions l'avaient sérieusement occupé, ainsi que beaucoup de généraux et de chefs de corps.

Bonaparte ne redoutait plus pour cette année qu'une expédition par Gaza'h et El-A'rych, dont les troupes de Djezzar venaient en effet de s'emparer; cette occupation fut regardée avec raison comme un véritable acte d'hostilité. Le traitement cruel que le bourreau de la Syrie fit éprouver à ceux qui avaient été chargés auprès de lui d'ouvertures pacifiques, ne pouvait plus laisser d'incertitudes sur les intentions de la Turquie. Beauvoisin n'avait pas été reçu par Djezzar qui ne répondit pas aux lettres dont cet envoyé était porteur. Cet adjudant-général était arrivé à Saint-Jean-d'Acre le 5 septembre 1798. Le jeune Mailly de Château-Renaud avait été fait prisonnier par Djezzar contre tous les droits en usage pour les parlementaires. La guerre se trouvait donc déclarée de fait. Il faut la prévenir, pensait Bonaparte, il faut détruire cette avant-garde de la Porte ottomane, renverser les remparts de Jaffa

et d'Acre, ravager le pays, et y détruire toutes les ressources, afin de rendre impossible le passage des troupes à travers un désert; ainsi fut arrêté le plan de cette expédition, sauf les arrières pensées en cas de succès.

Au temps fixé pour son départ, Bonaparte apprit que Livron et Hamelin étaient arrivés sur un vaisseau ragusain dans le port d'Alexandrie. Nous étions sans nouvelles officielles d'Europe depuis la fin de juin de 1798. Il retardait depuis quelques jours son départ pour l'Asie, dans l'espoir qu'il recevrait des lettres; on trouvait quelque chose de vague dans les déclarations d'Hamelin, qui n'était par venu directement de France; parti de Trieste le 24 octobre 1797, il avait relâché à Ancône et dans d'autres ports. Le jour même de son départ, Bonaparte disait que si, dans le courant de mars, il apprenait d'une manière positive que la France fût en guerre contre les puissances de l'Europe, il partirait. Je cite ce fait, parce qu'il explique d'avance le départ qui eut lieu sept mois après, et qui a fait naître tant de suppositions ridicules, tant d'assertions inexactes.

Ainsi, nous allions entrer en Asie sans nouvelles de l'Europe, nous avanturer dans un pays ennemi, sans savoir dans quelle situation était

notre patrie. Nous ne fûmes pas mieux informés deux mois plus tard; car Bonaparte écrivait à cette époque à Desaix qui était dans la Haute-Égypte : « Vous aurez appris les nouvelles d'Eu-« rope par le Caire. Rien ne prouvait encore qu'il « y eût la guerre. »

CHAPITRE XIV.

Projets gigantesques. — Soif de gloire. — Permission donnée à Berthier d'aller en France. — Les amours de Berthier. — Portrait adoré. — Sacrifice de Berthier. — Louis Bonaparte quitte l'Égypte. — Danger évité. — Ma famille et un premier cachemire. — Correspondance saisie. — Départ pour la Syrie. — Lettre de Marmont. — Fontaines de Messoudia'h. — Erreurs détruites. — Indiscrétion de Junot. — Jalousie de Bonaparte. — Projet de divorce. — Ma conversation sur Joséphine avec Bonaparte. — Rancune envers Junot. — Mécontentement du soldat. — Siége et prise de El-A'rich. — Aspect de la Syrie. — Pluies. — R'amle'h. — Voisinage de Jérusalem.

Bonaparte comprenait avec son habileté ordinaire les dangers qui le menaçaient du côté de l'isthme de Souëz et s'occupait des moyens propres à les prévenir, en dissipant les rassemblemens qui se faisaient au-delà de Gaza'h. Mais, derrière ces dispositions naturelles, dans les circonstances où nous nous trouvions, il cachait un de ces projets gigantesques qui plaisaient tant à

son imagination et dont je parlerai plus tard. Les destinées de la France, en cas de succès, auraient été alors livrées à de nouvelles et immenses combinaisons. Ce fut sur la plage de Saint-Jean-d'Acre qu'il me parla pour la première fois de cette vaste et incroyable entreprise, dont il avait peut-être déjà conçu l'idée, l'orsqu'il écrivait à Kléber, quelque temps après la nuit fatale du 1er août. « Si les Anglais conti-« nuent à inonder la Méditerranée, ils nous obli-« geront peut-être à faire de plus grandes choses « que nous ne voulions faire. »

Un insatiable amour de la gloire, et une fausse idée de la postérité, peuvent seuls enfanter de pareils projets. Il faut en gémir pour l'humanité! C'est encore une des erreurs de notre esprit que d'attacher un si haut prix à cette postérité qui, dans les siècles inombrables des générations à venir, ne saura que peu de chose des générations actuelles, surtout en admettant comme un fait certain, les révolutions physiques du globe. Parlera-t-on de nous, lorsque les vaisseaux cingleront sur nos orgueilleuses cités et sur nos fertiles campagnes?

Le général Berthier avait enfin obtenu, à force d'instances, la permission de retourner en France.

On préparait depuis quelque temps pour lui, à Alexandrie, la *Courageuse*, frégate, qui devait l'y conduire. Il devait partir du Caire, le 29 janvier, dix jours avant le départ du quartier-général pour l'expédition de la Syrie. Ses instructions lui étaient remises. Bonaparte ne le laissait partir qu'à regret, mais il ne pouvait pas laisser mourir, sous ses yeux, de la nostalgie et d'un romanesque amour, un homme qui l'avait si bien servi dans toutes ses campagnes et qui avait sollicité avec tant d'instances cette preuve de l'ancienne amitié de son général. Depuis quelque temps, d'ailleurs, le service de Berthier n'était plus actif. Ses Souvenirs amoureux, exaltés jusqu'à la folie, diminuaient encore les faibles facultés qu'il avait reçues de la nature. On l'a rangé dans quelques ouvrages parmi les amoureux à grands sentimens; mais nous, insensibles que nous étions! les hommages que Berthier rendait au portrait dessiné au crayon et parfaitement ressemblant de l'objet de son culte, excitaient souvent notre gaîté.

Je portais un jour, vers les trois heures, un ordre du général en chef, au chef de l'état-major, je le trouvai à genoux sur son petit divan, devant le portrait de madame Visconti placé en face de la porte; je poussai Berthier pour l'avertir que j'é-

tais là. Il *bougonna* un peu, mais ne se fâcha pas.

Le moment du départ pour la Syrie approchait: encore quelques jours, et les deux amis se séparaient peut-être pour ne plus se revoir. Le général en chef en éprouvait une véritable peine. Le chef d'état-major en était bien informé. Au moment où l'on croyait que Berthier allait prendre la route d'Alexandrie, il monta chez Bonaparte. — « Vous « allez donc décidément faire la guerre en Asie? — « Vous savez bien que tout est prêt; je pars dans » quelques jours. — Eh bien, je ne vous quitte pas. « Je renonce de bon cœur à mon retour en « France: il me serait trop pénible de vous aban- « donner au moment de nouveaux dangers; voici « mon passe-port et mes instructions. » Bonaparte, très satisfait de cette résolution, embrassa Berthier, et toutes les froideurs qui avaient suivi sa demande de retourner en France furent dissipées par la plus sincère réconciliation; les vrais amis de Berthier furent aussi très satisfaits. Il paraissait en effet extraordinaire que le chef d'état-major quittât l'armée au moment même où elle se lançait dans une expédition aventureuse, par le seul motif d'un amour surrané.

Fatigué de la traversée, Louis Bonaparte était resté à Alexandrie. Avant de partir pour la Syrie,

le général Bonaparte cédant aux vœux de son jeune frère, à ses goûts pacifiques, à un commencement de nostalgie, consentit à son retour en France. La campagne des rives du Jourdain approchait, et la faible santé de Louis ne lui permettait pas d'y prendre part. Louis rendu à sa patrie ne put partir que le 11 mars 1799, époque à laquelle nous marchions sur Ptolémaïde. Le bon jeune homme aurait pu remercier son étoile de n'avoir pas été en mesure de partir avec l'ordonnateur Sucy. Le général en chef préférait d'ailleurs envoyer ses dépêches par deux hommes de confiance. L'absence de Louis me fut très sensible.

Louis passa par Sens où il dîna chez madame de Bourrienne, à laquelle il remit un beau châle que m'avait donné le général Berthier. C'est, je crois, le premier cachemire qui soit venu en France. Louis fut bien surpris de trouver chez madame de Bourrienne la correspondance d'Égypte, saisie par les Anglais et imprimée à Londres. Il retrouva dans ce livre plusieurs lettres qui lui étaient adressées. Il en lut d'autres qui, dit-il, devaient troubler plus d'un ménage au retour de l'armée.

Le 11 février 1799, nous partîmes pour la Sy-

rie, avec environ douze mille hommes. C'est à tort que l'on a publié que l'armée n'était que de six mille hommes : on a presque perdu ce nombre dans la campagne; avec quoi serions-nous donc revenus? Il n'est pas exact non plus de dire que Kléber embarqua sa division pour Damiette: il vint commander la division qui s'y trouvait.

Nous n'avions pas de marine, et nos troupes étaient trop peu nombreuses pour les exposer aux dangers d'une mer ennemie et veuve de nos vaisseaux.

Marmont, moins heureux que Kléber, ne fit pas, à son grand regret, partie de l'expédition de Syrie. Entré le premier à Malte, lors de notre traversée pour l'Egypte, il avait reçu le grade de général de brigade d'artillerie; mais alors, relégué au commandement de l'artillerie à Alexandrie, il se regardait comme en disgrace, tant il avait le désir de se trouver auprès du général en chef. Il m'écrivait le 7 février 1799:

« Il y a long-temps, mon cher Bourrienne, que je ne me suis rappelé à votre souvenir. Je serais coupable de tarder davantage, car j'ai lu le post-scriptum qui me regarde dans votre dernière lettre à La Vallette. Je m'accoutume difficilement à vivre loin de mes amis, et depuis un siècle je

n'ai pas vu l'ancienne famille où j'ai contracté des liaisons qui me sont chères. Je ne présume pas que ma destinée m'appelle bientôt près de vous. Heureux encore si vous pensez tous à moi, et si vous consentez au marché que La Vallette doit vous proposer de ma part.

« Adieu, mon bon ami. Le bombardement nous donne quelques distractions au milieu de mes chagrins, mais ne les détruisent pas. Le général est devenu dur avec moi. Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

« A. Marmont. »

« Envoyez-moi vos lettres, j'ai un moyen sûr pour les faire parvenir. Mais point d'affaires politiques. »

C'est au moment où nous allions en Syrie avec douze mille hommes et que nous en laissions à peine autant en Égypte que le directoire publiait, *d'après les nouvelles qu'il avait reçues*, que nous avions soixante mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers; que l'armée avait doublé par les combats, et que nous n'avions perdu, depuis notre arrivée en Égypte, que trois cents hommes. Écrivez donc l'histoire d'après de pareils documens officiels!

Nous arrivâmes un soir, vers quatre heures de l'après midi, à Messoudia'h, ou *lieu fortuné*. Là nous fûmes témoins d'une espèce de phénomène qui ne fut pas seulement agréable pour nous. Messoudia'h est un lieu situé sur les bords de la Méditerranée, entouré de petites dunes d'un sable très fin que les eaux pluviales, fort abondantes pendant l'hiver, pénètrent facilement. Ces eaux se conservent sous le sable de telle sorte qu'en faisant, avec le doigt au bas de ces monticules, un trou de quatre ou cinq pouces, l'eau en jaillissait sur-le-champ. Cette eau était, à la vérité, un peu trouble, mais d'un assez bon goût, elle serait devenue claire si nous avions eu le temps de la laisser reposer assez pour se dégager des parcelles de corps étrangers qu'elle contient.

C'était un spectacle curieux que de nous voir tous penchés sur le sable, creusant de petits puits en miniature, et mettant un amour-propre comique à obtenir la source la plus abondante. Outre cela, c'était pour nous une découverte fort importante que cette eau; nous la trouvâmes à l'extrémité du désert, et elle ne contribua pas peu à ranimer le courage du soldat. D'ailleurs, quand on est, comme nous l'étions, assailli par toutes les privations, le moindre bien qui arrive fait naître

l'espoir d'un bien nouveau ; nous touchions aux confins de la Syrie, et nous jouissions d'avance du plaisir que nous allions éprouver à fouler une terre qui nous rappellerait, par les mouvemens de son sol, sa verdure et sa végétation, la terre regrettée de la patrie. Nous eûmes encore à Messoudia'h l'avantage de pouvoir nous baigner dans la mer dont les eaux n'étaient pas éloignées de plus de cinquante pas de nos sources improvisées.

Pendant que nous étions près des fontaines de Messoudia'h, sous El-A'rych, je vis Bonaparte se promener seul avec Junot, comme cela lui arrivait assez souvent. J'étais à peu de distance, et je ne sais pourquoi mes yeux étaient fixés sur lui durant cette conversation. La figure toujours très pâle du général était devenue, sans que j'en pusse deviner la cause, plus pâle encore que de coutume. Il y avait quelque chose de convulsif dans sa figure, d'égaré dans son regard, et plusieurs fois il se frappa la tête. Après un quart d'heure de conversation, il quitta Junot et revint vers moi. Je ne lui avais jamais vu l'air aussi mécontent, aussi préoccupé. Je m'avançai à sa rencontre, et dès que nous nous fûmes rejoints : « *Vous ne m'êtes point attaché*, me dit-il, d'un ton brusque et sévère.

Les femmes!.... Joséphine!..... Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que je viens d'apprendre par Junot : voilà un véritable ami. Joséphine!.... et je suis à six cents lieues... vous deviez me le dire! Joséphine!... m'avoir ainsi trompé!... elle!... malheur à eux! J'exterminerai cette race de freluquets et de blondins!.... Quant à elle! Le divorce!... oui, le divorce! un divorce public, éclatant!... il faut que j'écrive!... je sais tout ...! C'est votre faute! vous deviez me le dire!... Ces exclamations vives et entrecoupées, sa figure décomposée, sa voix altérée, ne m'éclairèrent que trop sur le sujet de la conversation qu'il venait d'avoir avec Junot; je vis que Junot s'était laissé entraîner, auprès de son général, à de coupables indiscrétions, et que, s'il y avait réellement des torts à reprocher à madame Bonaparte, il les avait cruellement exagérés. Ma situation était extrêmement délicate; toutefois j'eus le bonheur de conserver mon sang-froid, et dès qu'un peu plus de calme eut succédé à ce premier emportement, je lui répondis d'abord que je ne savais rien de pareil à ce que Junot avait pu lui dire; que quand même de semblables bruits, souvent produits par la calomnie, seraient venus jusqu'à moi, si j'avais regardé comme un devoir de

l'en informer, je n'aurais certainement pas choisi pour cela le moment où il était à six cents lieues de la France. Je ne lui dissimulai point combien la conduite de Junot me paraissait blâmable, et combien il y avait peu de générosité à accuser aussi légèrement une femme, quand elle n'était pas là pour se justifier ou pour se défendre; que ce n'était pas une grande preuve d'attachement, que de venir ajouter des tribulations domestiques aux inquiétudes déjà assez graves que lui causait la situation de ses frères d'armes au commencement d'une entreprise hasardeuse. Malgré ces premières observations, que cependant il écouta avec assez de tranquillité, le mot de divorce sortait encore de sa bouche, et il faut savoir jusqu'à quel point allait l'irritation de son ame quand elle était fatiguée par une inquiétude vive, pour se représenter quel était Bonaparte pendant cette scène pénible. Cependant je ne quittai point la partie, je revins sur ce que je lui avais déjà dit, je lui rappelai avec quelle légèreté on répandait, on accueillait des récits hasardés, amusement indiscret des oisifs et dignes du mépris des ames fortes. Je lui parlai de sa gloire : *Ma gloire!* s'écria-t-il, *eh! je ne sais ce que je donnerais pour que ce que Junot m'a dit ne fût pas vrai, tant j'aime*

cette femme!... Si Joséphine est coupable, il faut que le divorce m'en sépare à jamais!... Je ne veux pas être la risée de tous les inutiles de Paris! Je vais écrire à Joseph; il fera prononcer le divorce!

Quoiqu'il fût encore très animé, il le devenait cependant un peu moins. Je saisis un moment de repos pour combattre cette idée de divorce qui semblait le dominer. Je lui représentai surtout combien, sur une révélation probablement fausse, il serait imprudent d'écrire à son frère; « la lettre peut être interceptée, lui dis-je; elle se ressentira du moment d'irritation qui l'aura dictée; quant au divorce, il sera temps d'y penser plus tard, mais avec réflexion. » Ces dernières paroles produisirent sur lui l'effet que je n'osais en espérer si promptement; il redevint tout-à-fait calme et m'écouta comme s'il eût senti le besoin d'aller lui-même au devant de paroles consolantes, et après cet entretien il ne me reparla plus de ce qui en avait été l'objet. Mais, quinze jours après, devant Saint-Jean-d'Acre, il me témoigna le plus vif mécontentement contre Junot, se plaignit du mal qu'il lui avait fait par des révélations indiscrètes, qu'il commençait à regarder comme *inventées* par la malignité. Je me suis aperçu, dans la suite, qu'il ne lui a jamais pardonné cette sottise; et je puis

dire, presque avec certitude, que ce fut un des motifs pour lesquels Junot n'a pas été maréchal de France, comme plusieurs de ses camarades que Bonaparte avait moins aimés que lui. On doit penser que Joséphine, qui apprit plus tard, par Bonaparte lui-même, les propos de Junot, ne lui a pas porté un grand intérêt. Chacun sait qu'il est mort fou le 27 juillet 1813.

La petite armée se porta sur El-A'rych, où elle arriva le 17 février. Les fatigues du désert, la privation d'eau, excitèrent de violens murmures parmi les soldats pendant le trajet de l'isthme. Lorsqu'il passait quelqu'un à cheval à côté d'eux, ils affectaient de témoigner leur mécontentement. Le mieux relatif de ce cavalier provoquait les plus amers sarcasmes. Je n'ai jamais entendu les vers que l'on met dans leur bouche; mais ils se permettaient les plus violens propos contre la république, contre les savans et ceux qu'ils regardaient comme les auteurs de l'expédition. Ces braves, auxquels il n'était pas étonnant que les plus grandes privations arrachassent des plaintes, adoucissaient souvent par des plaisanteries l'amertume de leur langage. Un soldat, s'apercevant que sa conversation avec son camarade affectait ceux qui l'entendaient, en changea brusquement.

— Dis donc, toi, oh! demanda-t-il à son camarade, le pacha d'Acre a-t-il de l'eau? — Pardieu, je crois bien. — Ah ben! s...é nom de D..., qu'il la garde bien; il ne risque rien. Et nous étions encore à quarante lieues de cette ville!

On a vu plusieurs fois, pendant le trajet de l'isthme, des soldats exténués de soif, ne pouvant plus attendre l'heure de la distribution de l'eau, percer les outres de provision avec leurs baïonnettes, et par cette violence, nuisible à tous, susciter de nombreuses querelles.

Le 16 février, El-A'rych se rendit. On s'est trompé, lorsqu'on a dit que la garnison de cette bicoque, renvoyée à condition de ne plus servir contre nous, s'est trouvée plus tard parmi les assiégés à Jaffa. On a ajouté que c'était pour n'être pas allé à Bagdad, d'après la capitulation, qu'on l'a fusillée dans la première de ces villes. Nous verrons plus tard la fausseté de cette assertion.

Nous eûmes, le 28 février, le premier aspect des vertes et fertiles campagnes de la Syrie, qui, sous beaucoup de rapports, nous rappelaient le climat et le pays de l'Europe. Nous avions enfin de la pluie, quelquefois un peu trop. Les sentimens qu'excitait la vue des vallées et des mon-

tagnes dissipaient un peu les inquiétudes et les peines d'une expédition dont peu de personnes entrevoyaient le but et le terme. Il est des positions dans la vie où la moindre sensation agréable est un soulagement à tous nos maux.

Nous couchâmes le 1er mars à Ramle'h, dans un petit couvent occupé par deux moines qui furent pleins d'attention pour nous. L'église fut accordée pour l'hôpital. Ces bons pères en nous disant que c'était par cet endroit que la famille de Jésus-Christ avait passé pour aller en Egypte, nous montrèrent le puits qui la désaltéra, et dont l'eau pure et fraîche nous fit grand plaisir.

Ramle'h, l'ancienne Arimathia, est située aux pieds des monts dont le versant oriental se baigne dans le golfe Persique, et le versant occidental dans la Méditerranée. Les souvenirs de notre éducation, nourrie des grandes choses qui se sont passées dans ces contrées de l'Orient, font que l'aspect de ces lieux produit sur notre imagination une mystérieuse impression. Nous n'étions plus qu'à environ six lieues de Jérusalem; je demandai au général en chef s'il n'aurait pas le désir de passer par cette ville, célèbre sous tant de rapports: *Oh! pour cela, non! Jérusalem n'est*

point dans ma ligne d'opération; je ne veux pas avoir affaire à des montagnards dans des chemins difficiles. Et puis, de l'autre côté du mont, je serais assailli par une nombreuse cavalerie. Je n'ambitionne pas le sort de Cassius.

Nous n'eûmes aucun rapport avec Jérusalem, qui, de son côté, resta étrangère à cette guerre. On y fit seulement parvenir un écrit qui assurait les autorités qu'on n'en voulait pas à leur pays, mais que l'on désirait qu'ils restassent en paix. Il n'y eut point de réponse; mais on n'en entendit pas parler [1].

Lors de notre passage à Ramle'h, où j'ai vu les plus magnifiques oliviers servir à alimenter les feux des bivouacs, il pouvait y avoir de deux à trois cents chrétiens dans un état pitoyable de servitude, de misère et d'abjection. En causant avec eux, je ne pouvais me lasser d'admirer combien l'espoir des récompenses à venir soulage les maux présens; mais j'appris de plusieurs d'entre eux qu'ils ne vivaient pas bien ensemble,

[1] Walter-Scott dit, en parlant de Bonaparte, qu'il croit que ce petit officier d'arrillerie avait rêvé de devenir roi de Jérusalem. Ce que je viens de dire prouve qu'il n'y pensait pas. Que signifie cette supposition gratuite de l'Écossais? Son *petit officier* d'artillerie a fait un bien plus beau rêve!

Les sentimens de haine, de jalousie, ne sont pas plus étrangers à cette ignorante et misérable peuplade, qu'aux habitans instruits des cités riches et populeuses : les mêmes passions se retrouvent partout où il y a des hommes réunis.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Jaffa. — Prédiction réalisée. — Siége de Jaffa. — Beauharnais et Croisier. — Pillage. — Quatre mille prisonniers. — Fureur du général. — Disette de vivres. — Plaintes des Français. — Conseils de guerre. — Nécessité terrible. — Massacre. — Vanité de la gloire. — La peste. — Lannes surpris par des montagnards. — Reproches du général en chef. — Arrivée à Saint-Jean-d'Acre. — Barbarie de Djezzar. — Sydney-Smith. — Attaques inutiles. — Habileté des tireurs ennemis. — Caffarelli blessé. — Dernière lecture et mort de Caffarelli. — Blessure de Duroc. — Un scorpion. — Baignades téméraires. — Mouvemens en Égypte. — Perte de l'*Italie*. — Pressentiment.

En arrivant devant Jaffa, où il y avait déjà des troupes, une des premières personnes que je rencontrai fut l'adjudant-général Grésieux, avec lequel j'avais eu de fréquens rapports; en lui disant bonjour, je lui tendis la main. *Que faites vous, bon Dieu!* me dit-il, en me repoussant par un geste assez brusque, *vous pouvez avoir la peste; on ne*

se touche pas ici. Je contai ce fait au général en chef; qui me dit : *S'il a peur de la peste, il en mourra.* Nous apprîmes peu de temps après, à Saint-Jean-d'Acre, qu'attaqué de cette maladie, il y avait promptement succombé : il avait été nommé, le 13 mars, commandant des provinces de Gaza'h et de Ramle'h.

Le 4 mars, on mit le siége devant Jaffa : cette bicoque, que l'on appelle pompeusement, pour arrondir sa phrase, l'antique Joppé, ne résista pas jusqu'au 6 mars, où elle fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le massacre fut horrible; le général Bonaparte envoya ses aides-de-camp, Beauharnais et Croisier, pour apaiser, autant qu'il leur serait possible, la fureur du soldat, examiner ce qui se passait, et venir lui en rendre compte. Ils apprirent qu'une forte partie de la garnison s'était retirée dans de vastes bâtimens, espèce de caravansérais formés d'une grande cour entourée de constructions. Ils y entrèrent, portant au bras leur écharpe d'aide-de-camp. Les Arnautes et Albanais, dont se composaient presque en totalité ces réfugiés échappés au massacre, crièrent des fenêtres qu'ils voulaient bien se rendre si on voulait leur assurer la vie sauve, et les soustraire au massacre auquel la ville était condamnée; sinon

ils menaçaient de faire feu sur les aides-de-camp, et ils déclarèrent qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité. Les deux officiers crurent devoir et pouvoir accéder à leur demande, et les faire prisonniers, malgré l'arrêt de mort prononcé contre toute la garnison de la ville prise d'assaut. Ils les amenèrent au camp en deux troupes, dont on estima l'une à environ deux mille cinq cent hommes, l'autre à quinze cents.

Je me promenais avec le général Bonaparte devant sa tente, lorsqu'il vit arriver au camp cette masse d'hommes; et, avant même d'avoir revu ses aides-de-camp, il me dit avec un profond sentiment de douleur : *Que veulent-ils que j'en fasse? ai-je des vivres pour les nourrir? des bâtimens pour les transporter en Égypte ou en France? Que diable m'ont-ils fait là?* A leur arrivée, et après leurs explications que le général en chef demanda et reçut avec humeur, Eugène et Croisier essuyèrent les plus fortes réprimandes sur leur conduite. Mais le mal était fait; quatre mille hommes étaient là. Il fallait prononcer sur leur sort. Les deux aides-de-camp observèrent qu'ils étaient seuls au milieu de nombreux ennemis, et qu'il leur avait recommandé d'apaiser le carnage.

« Oui, sans doute, répliqua avec force le gé-

« néral en chef, pour les femmes, les enfans, les « vieillards, les habitans paisibles, mais non pas « pour des soldats armés; il fallait mourir et ne « pas m'amener ces malheureux. Que voulez-vous « que j'en fasse? » Ces paroles furent prononcées du ton le plus sévère.

On fit assoir ces prisonniers pêle-mêle en avant des tentes. Une corde leur attachait les mains derrière le dos. Une sombre fureur était peinte sur leurs figures. On leur donna un peu de biscuit et de pain prélevés sur les provisions déjà très exiguës de l'armée.

Dès le premier jour on tint conseil dans la tente du général en chef sur le parti qu'il y avait à prendre. On délibéra long-temps sans rien arrêter.

Le jour suivant, arrivèrent sur le soir les rapports journaliers des généraux de division. il n'était question que de l'insuffisance des rations, des plaintes des soldats, de leurs murmures et de leur mécontentement de voir leur pain donné à des ennemis soustraits à leur légitime vengeance, puisque un arrêt de mort, conforme aux lois de la guerre, avait frappé Jaffa. Tous ces rapports étaient alarmans, surtout ceux du général Bon, qui gardait peu de mesure. On allait jusqu'à faire

craindre une révolte, que l'on justifiait par la gravité des circonstances.

Le conseil se réunit de nouveau; on y appela tous les généraux de division, on y discuta pendant des heures entières sur les mesures subséquentes, avec le désir le plus sincère d'en pouvoir admettre et exécuter une qui sauvât ces malheureux.

Faut-il les renvoyer en Egypte? Le peut-on?

Mais il faudra leur donner une nombreuse escorte, et notre petite armée au milieu d'un pays ennemi en sera trop affaiblie. Comment d'ailleurs nourrir eux et l'escorte jusqu'au Caire, n'ayant point de vivres à leur donner en partant, et sur une route ennemie que nous venons d'épuiser, qui n'offre plus de ressources, et que peut-être nous devrons reprendre à notre retour?

Faut-il les embarquer?

Où sont les navires? où en trouver? tous nos instrumens d'optique braqués sur la mer n'y découvraient jamais une seule voile hospitalière. Bonaparte, je l'affirme, eût regardé cet événement comme une vraie faveur *de la fortune*. C'était, j'aime à le dire, cette unique pensée et cet unique espoir qui lui firent braver pendant trois jours les murmures de son armée. Mais ce fut toujorus

en vain que l'on espéra un secours étranger ; il ne vint pas.

Leur rendra-t-on une entière liberté?

Mais ces hommes iront tout de suite à St-Jean-d'Acre renforcer le pacha, ou bien ils se jetteront dans les montagnes de Naplouse, nous feront beaucoup de mal sur nos derrières et sur notre flanc droit, et nous donneront la mort pour prix de la vie que nous leur aurons laissée. Cela est inconcevable. Qu'est-ce qu'un chien de chrétien pour un Turc? cela sera encore pour eux un acte religieux et méritoire aux yeux du Prophète.

Mais si on les incorporait, désarmés, dans nos troupes, entre les soldats?

Ici se représentait dans toute sa force la question de vivres. Venait ensuite le danger de pareils camarades sur une route ennemie. Qu'arriverait-il dans le cas d'un combat avant Saint-Jean-d'Acre? savait-on bien ce qui se passerait sur la route? et puis, qu'en faire au pied des remparts de cette ville, si l'on pouvait les y conduire? les mêmes embarrras de vivres, de sûreté, s'accroîtraient encore.

Le troisième jour arriva sans qu'aucun moyen si désiré de salut pût être accueilli favorablement pour ces malheureux. Les murmures

augmentaient dans le camp, le mal allait en croissant, le remède paraissait impossible, le danger était réel et imminent. L'ordre de les fusiller fut donné et exécuté le 10 mars. On n'a point, comme on l'a dit, séparé les Égyptiens des autres prisonniers : il n'y en avait pas.

Plusieurs de ces malheureux composant la petite colonne, qui furent expédiés sur le bord de la mer, à quelque distance de l'autre colonne, parvinrent à gagner à la nage quelques rescifs assez éloignés pour que la fusillade ne pût les atteindre. Les soldats posaient leurs armes sur le sable, et employaient, pour les faire revenir, les signes égyptiens de réconciliation en usage dans le pays. Ils revenaient, mais à mesure qu'ils avançaient ils trouvaient la mort et périssaient dans les flots.

Je me bornerai à ces détails sur cette horrible nécessité dont je fus témoin oculaire. D'autres qui l'ont vue comme moi m'en épargnent heureusement le sanglant récit. Cette scène atroce me fait encore frémir lorsque j'y pense, comme le jour où je la vis, et j'aimerais mieux qu'il me fût possible de l'oublier que d'être forcé de la décrire. Tout ce que l'on peut se figurer d'affreux dans ce jour de sang serait encore au-dessous de la réalité.

J'ai dit la vérité, la vérité tout entière. J'ai assisté à tous les débats, à toutes les conférences, à toutes les délibérations. L'on pense bien que je n'avais pas voix délibérative, mais je dois déclarer que le résultat des discussions, la position de l'armée, la pénurie de vivres, son peu de forces numériques, au milieu d'un pays où chaque individu était un ennemi, eussent entraîné mon vote affirmatif si j'en eusse eu à émettre. Il fallait être là, pour bien apprécier cette horrible nécessité.

La guerre offre des chances malheureusement trop ordinaires, dans lesquelles une loi immuable de tous les temps, et commune à tous les peuples a voulu que les intérêts privés fussent immolés à un grand intérêt général, et que l'humanité même fut oubliée. C'est à la postérité à juger si cette terrible position est celle dans laquelle Bonaparte s'est trouvé. Pour moi, j'en ai la conviction intime; c'est surtout d'après l'avis du comité, dont l'opinion a fini par être unanime, qu'il s'est décidé. Je dois encore à la vérité de dire qu'il ne se rendit qu'à la dernière extrémité, et qu'il fut un de ceux peut-être qui virent le massacre avec le plus de douleur.

Ce fut après ce siége de Jaffa que la peste com-

mença à se manifester avec un peu plus d'intensité[1]. Nous perdîmes, par la contagion, sept à huit cents hommes, dans la campagne de Syrie.

Ce ne fut point à cette prise de Jaffa, comme le disent des historiens et des biographes, qu'eut lieu, dans l'hôpital, la scène bien imaginée pour donner lieu à un beau tableau; ce fut deux mois plus tard, au retour de Saint-Jean-d'Acre. J'en parlerai quand le moment sera venu.

Dans la marche sur Saint-Jean-d'Acre, qui commença le 14 mars, l'armée n'eut pas de ces grands triomphes ni de ces nombreux obstacles dont il est tant question dans certains ouvrages. Tout se borna à une échauffourée du général Lannes, qui, malgré les ordres contraires de Bonaparte, s'entêta à poursuivre une troupe de montagnards, dans les gorges de Naplouse. En se retirant, il trouva ces montagnards embusqués en

[1] L'écrivain écossais dit que le ciel envoya ce fléau pour venger le massacre de Jaffa. C'est une double niaiserie. D'abord *il était beaucoup plus simple que le ciel empêchât le massacre*, et puis la division Kléber avait pris à Damiette les germes de cette maladie : ils se développèrent, se communiquèrent en route; mais cette peste était entrée avec nous en Syrie.

grand nombre dans des rochers dont ils connaissaient bien les détours, et d'où ils tirèrent à bout portant sur sa troupe, sans qu'elle pût se défendre. Pendant le temps que cette folle et inutile expédition dura, et la vivacité de la fusillade, Bonaparte témoigna beaucoup d'impatience : et il faut avouer que sa mauvaise humeur était bien naturelle. Les Naplousains s'arrêtèrent au débouché des montagnes. Bonaparte adressa au général Lannes les plus vifs reproches pour s'être aventuré sans utilité, et avoir fait sacrifier *sans but, bon nombre de braves gens*. Lannes s'excusa sur ce que les paysans l'avaient bravé; et qu'il avait voulu *châtier cette canaille. — Nous ne sommes pas en position de faire de pareilles bravades*, répliqua Napoléon.

La perte ne fut pas très-considérable. J'ai vu, le soir même, les rapports qui la portaient à soixante-sept hommes tués et plus de cent quarante blessés : plusieurs l'étaient grièvement. Le bivouac fut fort triste; la pluie tombait par torrens. Zéta, où nous couchâmes le 15 mars, n'offrait aucune ressource pour les blessés. La perte bien inutile que nous venions de faire semblait à plusieurs d'un mauvais augure pour la suite de notre expédition. Il faut convenir que le long, sanglant et infructueux

siége de Saint-Jean-d'Acre, et la pénible retraite jusqu'au Caire, n'ont que trop confirmé ce triste pressentiment.

Nous étions, le 18 mars, devant Saint-Jean-d'Acre. En arrivant, nous apprîmes que Djezzar venait de faire couper la tête à l'envoyé Mailly-de-Château-Renaud, et l'avait fait jeter à la mer dans un sac. Ce cruel pacha fit un grand nombre d'exécutions semblables. Les flots ramenaient fréquemment des cadavres sur le rivage, et nous les rencontrions en nous baignant.

Les détails du siége d'Acre sont assez connus. Quoique entourée d'un mur flanqué de bonnes tours, d'un fossé large et assez profond, défendue par des ouvrages d'art, cette petite forteresse ne paraissait pas devoir résister long-temps à la valeur française et à l'habileté des corps du génie et de l'artillerie. Mais la facilité et la promptitude de la prise de Jaffa aveuglèrent un peu sur la similitude apparente des deux places et sur la différence des situations respectives. A Jaffa, nous avions une artillerie suffisante : nous n'en avions pas à Saint-Jean-d'Acre : nous n'avions affaire à Jaffa qu'à la garnison livrée à elle-même ; à Saint-Jean-d'Acre nous avions affaire à une garnison entretenue par des renforts en hommes et en

vivres, soutenue par la marine anglaise, et aidée par la science européenne.

Sydney Smith est sans contredit celui qui nous a fait le plus de mal; on a beaucoup parlé de ses relations avec le général en chef. Les reproches que celui-ci lui adressait, de chercher à débaucher l'armée et de faire aux officiers et aux soldats des offres séduisantes, étaient d'autant plus singuliers, alors même qu'ils auraient été fondés, que ces moyens sont fréquemment mis en usage par tous ceux qui font la guerre. Quant à l'embarquement des prisonniers français, sur un bâtiment où était la peste, l'invraisemblance seule, mais surtout les faits notoires, repoussent cette odieuse accusation. J'ai, dans le temps, bien observé Sydney Smith, et j'ai remarqué chez lui un esprit chevaleresque qui l'entraînait quelquefois à d'insignifiantes bizarreries. Mais j'affirme que sa conduite envers les Français fut celle d'un loyal ennemi. J'ai vu plusieurs lettres dans lesquelles on lui témoignait *que l'on était très sensible aux bons traitemens qu'éprouvaient les Français lorsqu'ils tombaient entre ses mains.* Que l'on examine la conduite de Sydney, avant la capitulation d'El-A'rych, et après sa rupture, et que l'on juge de son caractère et de sa moralité.

Toutes les dispositions, tous les ouvrages, toutes les attaques furent faits avec cette légèreté et cette insouciance qu'inspire une trop grande confiance. Kléber se promenant avec moi dans les lignes du camp, me témoigna souvent sa surprise et son mécontentement. La *tranchée*, disait-il, *ne m'ira pas jusqu'au genou.* Il fallait nécessairement de l'artillerie de siége : on commença avec de l'artillerie de campagne. Cela encouragea les assiégés qui s'aperçurent de la faiblesse de nos moyens. L'artillerie de siége, uniquement composée de trois pièces de 24, et de six de 18, n'arriva, avec les plus grandes difficultés, que dans les derniers jours d'avril, et déjà trois assauts avaient eu lieu avec une perte sensible; dès le 4 mai, l'on commença à manquer de poudre. Cette cruelle disette força de ralentir le feu. Les boulets manquaient aussi, et un ordre du jour fixa le prix que l'on donnerait, selon le calibre, pour chaque boulet que l'on ramasserait, venant de la place et des vaisseaux de ligne, le Tigre et le Thésée, qui étaient en station sur les deux côtés de la rade; ces deux vaisseaux gênaient la communication du camp avec la tranchée, mais ils faisaient plus de bruit que de mal. Un boulet tua un officier la veille de la levée du siége,

L'ennemi avait, derrière ses murailles, des tireurs, la plupart de l'Albanie, d'une grande habileté. Ils plaçaient des pierres les unes sur les autres au-dessus du mur, passaient leurs armes à feu dans les ouvertures de ces pierres, et, tout-à-fait à couvert, tiraient avec une désespérante justesse.

Le 9 avril, le général Caffarelli, si connu par son courage et ses talens, parcourait la tranchée, le poing appuyé sur sa hanche pour faire équilibre à la gêne que lui causait sa jambe de bois. Le coude seul du général Caffarelli dépassait la tranchée. On le prévint que les balles ennemies, tirées de près ne manquaient pas le plus petit objet; il ne fit aucun cas de cette observation, et peu d'instans après, l'articulation de son coude fut fracassée; l'amputation du bras fut jugée indispensable. Le général y survécut dix-huit jours. Bonaparte allait régulièrement deux fois par jour dans sa tente. Par son ordre, d'accord avec mon amitié pour Caffarelli, je ne le quittais presque pas. Un peu avant ses derniers momens, il me dit: mon cher Bourrienne, lisez-moi, je vous prie, la préface de Voltaire à l'Esprit des Lois. Lorsque je rentrai dans la tente du général en chef, il me demanda: *Comment va Caffarelli?* — Il est près de

sa fin; il m'a demandé de lui lire la préface de Voltaire à l'Esprit des Lois. Le sommeil l'a pris. —*Bah! il a voulu entendre cette préface! c'est drôle.* — Bonaparte alla le voir; mais il dormait. J'y retournai et je reçus son dernier soupir, qu'il rendit la même nuit avec la plus grande tranquillité. Sa mort excita les regrets des militaires et des savans qui se trouvaient avec nous. Regrets légitimes, bien dus à l'homme distingué qui réunissait des connaissances fort étendues à un grand courage et à une belle ame!

Dans l'assaut du 10 mai, Bonaparte se rendit de bon matin à la tranchée. Croisier dont j'ai parlé, lors de notre arrivée à Damanhour et de la prise de Jaffa avait, en vain, cherché la mort depuis le commencement du siége. La vie lui était devenue plus insupportable encore depuis l'affaire malheureuse de Jaffa. Il accompagna, comme à l'ordinaire, son général à la tranchée. Convaincu que la fin du siége, que l'on croyait prochaine, allait retarder indéfiniment la mort qu'il cherchait, il monta sur une batterie. Dans cette position, sa taille élevée provoquait sans utilité tous les coups de l'ennemi. *Croisier, descendez, je vous l'ordonne, vous n'avez rien à faire là*, lui cria Bonaparte d'une voix forte et impé-

rieuse. Croisier resta sans répondre; un instant après, une balle lui traversa la jambe droite. L'amputation ne parut pas indispensable. Le jour du départ on le plaça sur un brancard; seize hommes le portaient alternativement, en se relayant par huit. Je reçus son dernier adieu entre Gaza'h et El-A'rich, où il mourut du tétanos. Son modeste tombeau ne sera pas souvent troublé.

Le siége de St-Jean-d'Acre dura soixante jours. Il y eut huit assauts et douze sorties. A l'assaut du 8 mai, plus de deux cents hommes pénétrèrent dans la ville. On criait déjà victoire; mais la brèche, prise à revers par les Turcs, ne fut plus abordée qu'avec un peu d'incertitude, et les deux cents hommes entrés dans la ville ne furent pas appuyés. Les rues étaient barricadées; les cris, les hurlemens des femmes qui les parcouraient et excitaient les habitans en jetant, selon l'habitude du pays, la poussière en l'air, tout contribua à rendre inutile cette courte occupation de la ville par une poignée d'hommes qui ne se voyant pas soutenus, rétrogradèrent vers la brèche. Mais plusieurs de ceux qui ne purent la gagner périrent dans la ville. A cet assaut, Duroc, qui était dans la tranchée, fut blessé à la cuisse droite par un éclat d'obus lancé contre

les fortifications. Ce coup ne lui enleva heureusement la chair que jusqu'à l'os qui resta intact. Il avait une tente commune avec plusieurs autres aides-de-camp. Pour qu'il fût mieux, je lui donnai la mienne. Je ne le quittai presque pas. En entrant un jour dans sa tente vers midi, je le trouvai dormant d'un profond sommeil. L'excessive chaleur l'avait forcé de se débarrasser de tout vêtement, et une partie de sa plaie était à découvert. J'aperçus un scorpion assez petit qui était monté par le pied du lit de camp et qui gagnait la blessure; j'eus le bonheur de le jeter par terre. Le mouvement un peu brusque de ma main réveilla le blessé.

Nous nous baignions souvent dans la mer; il y avait des jours où les Anglais, probablement excités par les boissons, lâchaient des bordées sur nos têtes flottantes. Je ne sache pas qu'il en soit jamais résulté aucun accident. Convaincus de leur impossibilité à nous atteindre, nous n'y faisions presque aucune attention. Cela même nous divertissait.

Si l'on eût mis moins de précipitation dans l'attaque, et que l'on eût entrepris le siége d'Acre selon les règles de la guerre, il n'eut pas duré trois jours; et un assaut comme celui du 8 mai eût

suffi. Si, dans la position où nous étions le jour où nous vîmes les remparts d'Acre, l'on eût jugé avec moins de légèreté la force de la place, si l'on eût aussi tenu compte de l'active participation des Anglais et de la Porte ottomane, de notre manque absolu de pièces de calibre, de notre pénurie de poudres, de la difficulté de se procurer des vivres, etc., certes l'on n'eût pas entrepris ce siége, et c'eût été beaucoup plus sage.

Vers la fin du siége, le général en chef reçut des nouvelles qui lui annonçaient quelques soulèvemens peu considérables dans l'Egypte septentrionale : un ange les avait suscités; il avait daigné prendre un nom et se faire appeler El-Môhdy. Cette religieuse folie n'avait pas duré long-temps. Tout fut bientôt apaisé. Cela se borna, de la part de ce fanatique qui s'enveloppait de mystères, à jeter sur nos derrières quelques vagabonds, dont les illusions furent dissipées à coups de fusil.

Je m'étonnais qu'il n'y eut pas de nouvelles de la Haute-Egypte. « *Desaix y est,* me dit Bonaparte, *je suis tranquille.* » Mais peu de jours après il reçut des nouvelles de ce général qui battait et poursuivait sans cesse l'infatigable Mourad et ses adhérens. Ces dépêches de Desaix apprirent à Bo-

naparte qu'une très belle et très grande *djerme* (bateau du Nil) , qu'il avait surnommée l'*Italie*, avait échoué sur la rive occidentale du Nil, au village de Benouth, après un combat opiniâtre, qui l'avait contrainte de se retirer. Cette djerme portait une grande partie de la musique de la 61ᵉ demi-brigade, quelques hommes armés, des blessés et quelques provisions. Le commandant Morandi, après avoir, par un feu soutenu, tué une grande quantité de fellah's et d'Arabes, n'ayant plus d'espoir et ne voulant pas se rendre à ces barbares, mit le feu aux poudres. Il expira dans les flots. Tous ceux qui échappèrent aux flammes furent massacrés par les Arabes d'Yambo qui passent pour les plus féroces du pays. Les lettres particulières qui accompagnaient cette dépêche, disaient que ces barbares avaient poussé la cruauté jusqu'à attacher les prisonniers à des arbres et à les faire périr dans d'affreux tourmens, au son de la musique qu'étaient forcés de faire entendre leurs malheureux camarades; tous périrent de la même manière jusqu'au dernier. Cette triste nouvelle, avec ses horribles détails, et le nom de la djerme, frappèrent vivement le général qui me dit avec un accent prophétique : *Mon cher, l'Italie est perdue pour*

la France; c'en est fait, mes pressentimens ne me trompent jamais! Je lui fis observer qu'il ne pouvait y avoir réellement aucun rapport entre l'Italie et une barque détruite à huit cents lieues de là, et à laquelle il avait donné le nom de ce pays. Rien ne put le faire revenir de ce qui l'avait frappé d'abord; le pressentiment devait se réaliser sous peu.

CHAPITRE XVI.

Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre. — Nominations dans le bulletin. — Le général me défend d'aller au feu. — Illusions de Bonaparte sur la prise d'Acre. — Projets gigantesques. — Un nouvel empire en idée. — Notes prises après une conversation remarquable. — Les Druses. — Erreurs d'un grand nombre d'écrivains. — Origine de ces erreurs. — Vérité rétablie. — Fin de la désastreuse expédition sur Acre. — Le mont Carmel. — Murat et Mourad-Bey. — Les blessés et les pestiférés. — Souffrance et égoïsme. — Ordre d'aller à pied. — Vivacité du général avec l'écuyer Vigogne. — Crainte inspirée par les pestiférés. — Sables mouvans. — Perte de canons. — Passage à Césarée. Retour à Jaffa. — Coup de fusil tiré sur Bonaparte. — Bonaparte à l'hôpital des pestiférés. — Erreurs relevées. — Potion. — La vérité sur les événemens de Jaffa. — Inexactitude des rapports. — Examen d'un jugement de Bonaparte à Sainte-Hélène.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre fut levé le 20 mai. Il avait coûté près de trois mille hommes tués, morts de la peste ou de leurs blessures. Il y eut un grand nombre de blessés mortellement. On a

porté la perte des Français, dans les bulletins *toujours véridiques*, comme chacun sait, à cinq cents hommes tués et mille blessés, et la perte de l'ennemi à plus de quinze mille hommes. Les bulletins seront des pièces curieuses pour l'histoire, mais ce ne sera certes pas sous le rapport de la vérité. Bonaparte attachait la plus grande importance à ces pièces, presque toujours rédigées par lui-même, ou corrigées par lui lorsqu'elles venaient d'une source étrangère, et que la rédaction ne lui plaisait pas. Il faut avouer que rien alors ne flattait plus l'amour-propre que d'être désigné dans un bulletin. Bonaparte le savait, et il regardait comme une grande récompense d'y être nommé, et comme un grand désappointement de n'y pas figurer. Le général Berthier, auquel j'avais souvent témoigné e vif désir de voir de près les travaux du siége, m'y emmena; et il en parla, malgré la promesse de se taire, au général en chef qui m'avait défendu d'y aller. *Qu'alliez-vous faire là*, me dit Bonaparte avec assez de sévérité; *ce n'est pas là votre place*. Je lui fis observer que Berthier m'avait dit qu'il n'y aurait pas d'assaut ce jour-là, et qu'il ne croyait pas qu'il y eût de sortie, parce que la garnison en avait fait une la veille. *Qu'importe, il pouvait*

y en avoir une. Ce sont ceux qui n'ont que faire là qui en sont toujours les premières victimes. Chacun son métier. Blessé ou tué, je ne vous aurais pas même nommé dans le bulletin. On se serait moqué de vous, et on aurait bien fait.

Bonaparte n'ayant point jusqu'alors éprouvé de revers, et ayant toujours marché de triomphes en triomphes, croyait fermement à la prise de Saint-Jean-d'Acre. Dans ses lettres aux généraux, en Égypte, il la fixait au vingt-cinq avril. Il comptait que le grand assaut, pour se loger dans la tour, ne pourrait avoir lieu que ce jour-là; on le donna vingt-quatre heures plus tôt. Il écrivait à Desaix, le 19 avril : *Je compte être maître d'Acre dans six jours.* Il mandait à Junot, le 2 mai : *Nos pièces de* 18 *et de* 24 *sont arrivées ; nous espérons sous peu de jours entrer dans Acre. Le feu de leur artillerie est entièrement éteint.* On a imprimé, sous la date du 30 floréal, des lettres par lesquelles il annonce à Dugua et à Poussielgue, qu'il sera dans Acre le 6 floréal, qu'on peut compter là-dessus. Il y a évidemment erreur. « Les plus petites circonstances entraînent les plus grands événemens, a dit, d'après le Mémorial, Napoléon à Sainte-Hélène; si Saint-Jean-d'Acre fut tombé, *je changeais la face du monde.* » Et puis : « *Le sort*

de l'Orient est dans cette bicoque. » Cette idée n'est pas une de ces idées qu'il n'a eues qu'à Sainte-Hélène, ces mêmes paroles, il les a souvent prononcées à Saint-Jean-d'Acre. Des projets gigantesques l'ont tourmenté sur le rivage de Ptolémaïs, comme le tourmentait probablement à Sainte-Hélène le regret de ne les avoir point exécutés. On a des traces de ce projet dans ce qu'il écrivait à Kléber et au directoire; mais on va voir la compensation qu'il trouvait, si cette entreprise contre Saint-Jean-d'Acre échouait.

Voici la conversation qu'il eut avec moi, après le malheureux assaut du 8 mai, où son ami le général Lannes fut blessé. Nous nous promenions tous deux presque tous les soirs à peu de distance des bords de la mer. Le lendemain de cet infructueux assaut, Bonaparte, affligé de voir le sang de tant de braves inutilement répandu : *Oui, Bourrienne,* me dit-il, *je vois que cette misérable bicoque m'a coûté bien du monde, et pris bien du temps. Mais les choses sont trop avancées pour ne pas tenter encore un dernier effort. Si je réussis, comme je le crois, je trouverai dans la ville les trésors du pacha, et des armes pour trois cent mille hommes. Je soulève et j'arme toute la Syrie, qu'a tant indignée la férocité de Djezzar, dont vous avez*

vu que la population demandait à chaque assaut la chûte à Dieu. Je marche sur Damas et Alep. Je grossis mon armée, en avançant dans le pays, de tous les mécontens; j'annonce au peuple l'abolition de la servitude et des gouvernemens tyranniques des pachas. J'arrive à Constantinople avec des masses armées. Je renverse l'empire turc. Je fonde dans l'Orient un nouvel et grand empire qui fixera ma place dans la postérité, et peut-être retournerai-je à Paris par Andrinople ou par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche. Après quelques observations que m'inspirait un si vaste projet, il reprit : *Eh! ne voyez-vous pas que les Druses n'attendent que la prise d'Acre pour se soulever? Ne m'a-t-on pas déjà offert les clefs de Damas? J'ai ajourné jusqu'à la prise de ces murailles, parce qu'à présent je ne pourrais pas tirer parti de cette grande ville. Par l'opération que je médite, j'empêche toute espèce de secours aux beys d'Égypte, et j'assure cette conquête. Je ferai nommer Desaix général en chef. Si je ne réussis pas dans le dernier assaut que je veux tenter, je pars sur-le-champ; le temps me presse. Je ne serai point au Caire avant la mi-juin. Les vents sont alors favorables pour aller du Nord en Égypte. Constantinople enverra des troupes à Alexandrie et à Rosette; il faut que j'y sois. Quant*

à l'armée qui viendra plus tard par terre, je ne la crains pas cette année. Je ferai tout détruire jusqu'à l'entrée du désert. Je rendrai impossible le passage d'une armée d'ici à deux ans. Elle ne vit pas au milieu des ruines.

Dès que je fus rentré dans ma tente, je jetai sur le papier cette conversation dont j'avais encore la tête et le cœur tout pleins. Je serais presque tenté de dire qu'il n'y a pas un mot de différence. Je dois ajouter qu'il est constant que, pendant tout le siége, notre camp fut rempli d'habitans du pays qui invoquaient le ciel pour le succès de nos armes, et qui ne manquaient jamais à chaque assaut de lui adresser leurs ferventes prières. Beaucoup d'entre eux s'agenouillaient, la face tournée vers la ville. Il est vrai aussi que la ville de Damas fit offrir ses clefs à Bonaparte. Tout cela le flattait pour l'exécution de son plan favori.

Comme dans la situation des choses que je connaissais bien, et surtout depuis le dernier assaut, je ne croyais plus à la possibilité de la prise de Saint-Jean-d'Acre, je ne lui témoignai que de l'étonnement sur ce qu'il y avait de gigantesque dans une telle entreprise. La dernière partie de son entretien, qui portait, non plus sur des illusions, mais sur des réalités dépendantes entièrement

de lui, excita en moi un sentiment bien pénible. Je ne pouvais me faire à l'idée de la dévastation générale, du ravage et de l'incendie prémédités d'un pays de cinquante lieues d'étendue, tristes suites des nécessités de la guerre.

Les Druses, sur lesquels Bonaparte comptait beaucoup, et que l'on regarde comme des demi-chrétiens, adorateurs de la croix et descendans des croisés, ne sont ni l'un ni l'autre. Cette erreur a encore été avancée dans un ouvrage nouveau, où on les appelle *peuplades chrétiennes*. Je suis tout-à-fait d'accord avec ce qu'a dit un écrivain judicieux dont les récits sur l'Orient ne nous ont jamais trompés, tandis que M. Savary n'a fait qu'un roman. Nous apprîmes au Caire que celui-ci avait rédigé fort tranquillement dans sa chambre son voyage d'après les renseignemens les plus contradictoires et les plus absurdes, et quand il dit j'ai vu telle chose, j'ai parlé à tel cheick; il n'a rien vu, il n'a parlé à personne.

Les Druses, qui habitent la partie de la Syrie située entre la rivière de Rab et la vallée de Beyac jusqu'à Sour, sont une secte de *musulmans* qui s'est formée au commencement du onzième siècle. Elle a pour principe qu'il est inutile de pratiquer le jeûne, la prière, la circoncision,

le pélérinage, et d'observer les fêtes; que les prohibitions de vin et de porc sont absurdes; que les mariages des frères et des sœurs, des pères et des enfans sont licites. Dans les premières années du dix-septième siècle, l'émir des Druses, Fâhr-el-Din, vulgairement appelé Fakardin, vint à Florence, à la cour de Médicis, solliciter l'appui, qu'on lui promettait depuis long-temps, pour résister aux Turcs. On chercha alors ce qu'étaient les Druses et leur religion, religion si équivoque que l'on ne savait s'ils étaient chrétiens ou musulmans. On se rappela alors les croisades, et l'on se figura qu'un peuple réfugié dans les montagnes, et ennemi des Turcs, devait être une race de croisés. Fâhr-el-Din accrédita ce préjugé qui lui était favorable. Il eut même l'adresse de réclamer des alliances avec la maison de Lorraine. Des savans dans l'art de trouver des origines, frappés de la ressemblance des noms, voulurent que Druses et Dreux ne fussent qu'une seule et même chose, et ils bâtirent, sur ce fondement, le système d'une prétendue colonie française, qui, sous la conduite d'un comte de Dreux, se serait établie dans le Liban. Cette fable ne put se soutenir, parce que l'on remarqua que Benjamin de Tolède a cité le nom de Druses avant le temps des

croisades. De plus, les Druses parlent un arabe pur, sans mélange de langue européenne. La véritable étymologie de ce mot vient du fondateur de la secte, Mohammed-ben-Ismaël, surnommé El-dorzi. Les Druses ne pratiquent ni circoncision, ni prières, ni jeûnes. Ils boivent du vin, mangent du porc et se marient de frère à sœur; mais on ne voit plus chez eux d'alliances publiques entre les enfans et les pères.

Les troupes quittèrent Saint-Jean-d'Acre le 20 mai. On partit la nuit pour éviter une sortie des assiégés, et pour soustraire l'armée, qui avait trois lieues de plage à parcourir, au feu des chaloupes et des bâtimens anglais qui se trouvaient dans la rade du mont Carmel. L'évacuation des blessés et des malades avait commencé les 18 et 19 mai.

Bonaparte fit alors une proclamation qui, d'un bout à l'autre, *blessait la vérité*. Elle est dans beaucoup d'ouvrages. La saison des débarquemens y est mise assez habilement en avant. Tout le reste est une exagération mensongère. Tout en avouant l'exagération, on a toujours dit qu'elle ne contenait que du *vrai*. Peut-on pousser l'adulation plus loin? Quoi! il serait vrai que l'armée qui devait assiéger Alexandrie, a *fini*

son destin à Acre? Mais qui ne sait que c'est deux mois plus tard qu'elle a fini son destin à Abouqu'ir. Quoi! nous avons nourri la guerre trois mois au cœur de la Syrie? La guerre nous a, en revanche, bien mal nourris. Nous avons *rasé* les fortifications d'Acre! Mais pourquoi n'y sommes-nous pas entrés? Il faut le répéter, toutes ces proclamations, que Napoléon regardait comme un moyen d'éblouir le public, toujours un peu crédule, étaient des amplifications souvent ridicules, incompréhensibles même sur les lieux, et qui faisaient rire les hommes de bon sens.

Toute la correspondance de Bonaparte se ressentait du besoin de déguiser ses revers et d'en imposer au public et même à ses généraux. Il écrivait, par exemple, au général Dugua, commandant au Caire, du 15 février, *je vous amènerai beaucoup de prisonniers et de drapeaux!* On aurait dit que pendant son séjour en Orient il avait résolu de payer ainsi un tribut au pays des fables.

Ainsi se termina cette désastreuse expédition. J'ai lu quelque part que c'est pendant cette *immortelle* campagne que deux braves *Murat* et *Mourad* se sont souvent trouvés en présence; il n'y a qu'une petite difficulté,

c'est que Mourad-Bey n'a pas mis le pied en Syrie.

On longea la Méditerranée et l'on dépassa le Carmel. Quelques blessés étaient portés sur des brancards, le reste sur des chevaux, des mulets et des chameaux. A peu de distance du mont Carmel, nous apprîmes que trois pestiférés laissés au couvent qui servait d'hôpital, et abandonnés avec trop de confiance à la générosité des Turcs, avaient été cruellement mis à mort.

Une soif dévorante, le manque total d'eau, une chaleur excessive, une marche fatigante dans des dunes brûlantes, démoralisèrent les hommes, et firent succéder à tous les sentimens généreux, le plus cruel égoïsme, la plus affligeante indifférence. J'ai vu jeter, de dessus les brancards, des officiers amputés, dont le transport était ordonné et qui avaient même remis de l'argent pour récompense de la fatigue. J'ai vu abandonner, dans les orges, des amputés, des blessés, des pestiférés, ou soupçonnés seulement de l'être. La marche était éclairée par des torches allumées pour incendier les petites villes, les bourgades, les villages, les hameaux, les riches moissons dont la terre était couverte. Le pays était tout en

feu. Ceux qui avaient l'ordre de présider à ces désastres, semblaient, en répandant partout la désolation, vouloir venger leurs revers et trouver un soulagement à leurs souffrances. Nous n'étions entourés que de mourans, de pillards et d'incendiaires; des mourans jetés sur les bords du chemin, disaient d'une voix faible: *Je ne suis pas pestiféré, je ne suis que blessé*, et pour convaincre les passans, on en voyait rouvrir leur blessure ou s'en faire une nouvelle. Personne n'y croyait : on disait, *son affaire est faite*, et l'on passait, et l'on se tâtait, et l'on était content. Le soleil, dans tout son éclat, sous ce beau ciel, était obscurci par la fumée de nos continuels incendies. Nous avions la mer à notre droite; à notre gauche, et derrière nous, le désert que nous faisions; devant nous, les privations et les souffrances qui nous attendaient : telle était notre position véritable.

Nous arrivâmes à Tentoura, le 20 mai : il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, qui produisait un découragement général. Nous n'avions, pour nous reposer, que des sables arides et brûlans; à notre droite, une mer ennemie et déserte. Nos pertes en blessés et en malades étaient déjà considérables, depuis que nous avions quitté Acre. L'avenir n'avait rien de

riant. Cet état véritablement affligeant, dans lequel se trouvaient les débris du corps d'armée que l'on a appelé *triomphant*, fit sur le général en chef une impression qu'il était impossible qu'il ne produisît pas. A peine arrivé à Tentoura, il fit dresser sa tente; il m'appela et me dicta avec une préoccupation, suite inévitable de notre position, un ordre pour que tout le monde allât à pied, et que l'on donnât tous les chevaux, mulets et chameaux, aux blessés, aux malades et aux pestiférés qui avaient été emmenés, et qui manifestaient encore quelques signes de vie. *Portez cela à Berthier*. L'ordre fut expédié sur-le-champ. A peine fus-je de retour dans la tente, que Vigogne père, écuyer du général en chef, y entra et portant la main à son chapeau : *Général, quel cheval vous réservez-vous?* Dans le premier mouvement de colère qu'excita cette question, le général en chef appliqua un violent coup de cravache sur la figure de l'écuyer, et puis il ajouta d'une voix terrible : *Que tout le monde aille à pied, f....e! moi le premier; ne connaissez-vous pas l'ordre? Sortez.*

Ce fut alors à qui ne donnerait pas son cheval pour les malades que l'on croyait attaqués de la peste. On s'informait avec soin du genre de la maladie; quant aux blessés et aux amputés,

l'on ne faisait pas la moindre difficulté. J'avais un très bon cheval pour moi, une mule et deux chameaux; je donnai le tout avec le plus grand plaisir; mais j'avoue que je recommandai à mon domestique de faire tout son possible pour ne pas avoir un pestiféré sur mon cheval. Il me fut rendu au bout de très peu de temps. La même chose arriva à beaucoup d'autres. On en devine bien la raison.

Tentoura et ses sables mouvans virent détruire, avec leurs affûts, nos derniers canons de calibre que l'on ne pouvait plus emmener, faute de chevaux, dont le petit nombre, d'ailleurs, servait à de plus impérieux besoins. Les soldats parurent oublier un moment leurs souffrances, en accompagnant de leurs regrets ce bronze si souvent l'instrument et le témoin de leurs triomphes, ce bronze qui avait fait trembler l'Europe.

On coucha à Césarée le 22 mai, et nous marchâmes toute la nuit suivante. Vers la pointe du jour, un homme caché dans un buisson, sur la gauche de la route (nous avions la mer à deux pas de nous sur notre droite), tira presqu'à bout portant un coup de fusil sur le général en chef, qui était endormi sur son cheval. J'étais près de lui. Le bois fut fouillé, le Naplousain pris sans

peine, et l'ordre donné de le fusiller sur la place. Quatre guides le poussèrent vers la mer que nous touchions, en le pressant, leurs carabines sur le dos. Arrivés au rivage ils firent feu. Les quatre carabines manquèrent, ce que l'on attribua à la grande humidité de la nuit. Le Syrien se jeta à l'eau et gagna, à la nage, avec une grande rapidité et une singulière agilité, un rescif assez éloigné pour que toute la troupe qui passa tirât sur lui sans l'atteindre. Bonaparte me dit, en poursuivant son chemin, d'attendre Kléber, dont la division formait l'arrière-garde, de lui dire ce qui venait de lui arriver, et de lui recommander de ne pas manquer *ce drôle*. Il finit, je crois, par succomber.

Nous revîmes Jaffa le 24 mai; on y séjourna les 25, 26, 27, et 28. Cette ville, témoin naguère d'une horrible nécessité, va voir encore cette nécessité commander la mort. Ici, j'ai un devoir rigoureux à remplir; je le remplirai; je dirai ce que je sais, ce que j'ai vu.

J'ai lu dans un ouvrage :

« Bonaparte, arrivé à Jaffa, ordonne trois évacuations de pestiférés : l'une par mer, sur Damiette, et, *par terre;* la seconde sur Gaza'h et la troisième, sur El-A'rych. »

Dans ce peu de lignes, autant d'inexactitudes que de mots.

Comment aurait-on pu évacuer par mer? Il n'y avait pas une barque. Et puis, où prendre les vivres, les médecins, la garde pour les conduire?

Par terre! ce sont les débris de l'armée qui ont évacué avec eux, *ce qui était évacuable*. D'ailleurs, le *seul* chemin pour aller au Caire est par Gaza'h et El-A'rych. Pourquoi donc aurait-on fait deux convois, l'un sur Gaza'h, l'autre sur El-A'rych?

Quelques tentes furent dressées sur une petite éminence près des jardins qui entourent Jaffa à l'orient. L'ordre fut donné sur-le-champ de miner les fortifications et de les faire sauter, et le 27 mai, à un signal convenu, nous vîmes tout à coup la ville à découvert. Une heure après, le général en chef s'y rendit de sa tente avec Berthier, quelques médecins et chirurgiens, son état-major ordinaire; je l'accompagnai: une triste et longue délibération avait eu lieu sur le sort qui attendait les pestiférés incurables, et aux limites de la vie. Après les discussions les plus consciencieuses, on se décida à avancer de quelques instans, par une potion, une mort inévitable quelques mo-

mens plus tard, mais plus douloureuse et plus cruelle.

Bonaparte parcourut rapidement les remparts renversés de cette petite ville, et se rendit à l'hôpital : il y avait des amputés, des blessés, beaucoup de soldats affligés d'ophtalmie qui poussaient de lamentables cris, et des pestiférés. Les lits de ceux-ci étaient à droite en entrant dans la première salle : je marchais à côté du général. J'affirme ne l'avoir pas vu toucher un pestiféré. Et, pourquoi en aurait-il touché? ils étaient au dernier période de la maladie. Aucun ne disait mot. Bonaparte savait bien qu'il n'était pas à l'abri de la contagion. Fera-t-on encore intervenir la fortune : elle l'avait en vérité trop peu favorisé dans les derniers mois pour qu'il se confiât à ses faveurs. Je le demande, se serait-il exposé à une mort certaine, pour laisser son armée au milieu d'un désert que nous venions de créer par nos ravages, dans une bicoque démolie, sans secours et sans espérance d'en recevoir? Lui, si nécessaire, si indispensable, on ne peut le nier, à son armée; lui, sur la tête duquel reposait dans ce moment *sans aucun doute* la vie de tous ceux qui avaient survécu au dernier désastre, qui venaient de lui prouver par leur dévouement, leurs souffrances et leurs privations,

leur inébranlable courage, qui faisaient tout ce qu'il pouvait humainement exiger d'eux, et qui n'avaient de confiance qu'en lui.

Bonaparte traversa rapidement les salles, frappant légèrement le revers jaune de sa botte avec la cravache qu'il tenait à la main. Il répétait en marchant à grands pas ces paroles : *Les fortifications sont détruites. La fortune m'a été contraire à Saint-Jean-d'Acre. Il faut que je retourne en Égypte pour la préserver des ennemis qui vont arriver. Dans peu d'heures les Turcs seront ici ; que tous ceux qui se sentent la force de se lever viennent avec nous ; ils seront transportés sur des brancards et des chevaux.* Il y avait à peine une soixantaine de pestiférés. Tout ce que l'on a dit au-delà de ce nombre est exagéré. Leur silence absolu, leur complet abattement, une atonie générale, annonçaient leur fin prochaine. Les emmener dans l'état où ils étaient, c'était évidemment inoculer la peste dans les restes de l'armée. J'ai, il est vrai, appris depuis que je suis revenu en Europe, que quelques personnes touchaient impunément les pestiférés, voire même que d'autres s'inoculaient la peste pour guérir ceux qui en étaient atteints! C'était une bien grande protection du ciel d'en être préservé; aussi, pour dissimuler un peu

l'absurdité d'un pareil conte, on ajoute que l'on savait *éluder* le danger, et que ceux qui ont voulu le faire sans précautions en sont morts. Toute la question en effet est là. Ou ces êtres privilégiés prenaient des précautions sévères, et alors leur héroïsme est une farce des boulevards; ou ils les touchaient sans précautions, et s'inoculaient la peste en affrontant sûrement la mort, et alors c'est un conte.

On confia les pestiférés, a-t-on écrit, au pharmacien en chef Roger qui, mort en Egypte, a emporté le secret dans la tombe, trois ans après le départ de l'armée française. Mais que l'on veuille bien réfléchir, que laisser Roger seul à Jaffa, c'était évidemment vouer à une mort certaine, prompte et cruelle un homme utile et bien portant. Car on ne pouvait lui laisser aucune garde, les Turcs étaient toujours sur nos pas, et Bonaparte disait avec raison en traversant les salles de l'hôpital, que dans une heure les Turcs seraient à Jaffa. Était-ce avec cette conviction qu'il aurait laissé le pharmacien en chef dans cette ville?

Quand un historien n'a pas vu un fait, qu'il y a désaccord, on doit pencher pour ce qui est le plus vraisemblable dans les assertions contradictoires, et s'aider des antécédens.

On veut sans cesse des conquêtes, de la gloire, des faits brillans; qu'on fasse donc aussi la part des malheurs. On préfère les grands mots de gloire, de triomphe à ceux de paix et de bonheur; que l'on n'oublie donc pas que la paix et le bonheur leur doivent être souvent sacrifiés. Lorsque l'on croit pouvoir reprocher une action cruelle à un chef qui est précipité par les revers, et par de désastreuses circonstances à de funestes extrémités, il faut, avant de prononcer, se *bien* identifier avec la position donnée et connue, et se demander, la main sur la conscience, si l'on n'aurait pas agi de même. Il faut alors plaindre celui qui est forcé de commettre ce qui paraît toujours cruel; mais il faut l'absoudre. Car la victoire, il faut le dire franchement, ne s'acquiert et ne peut s'acquérir que par ces horreurs ou d'autres qui leur ressemblent.

L'on est obligé de recourir à des suppositions, pour soutenir le système contraire à celui que j'avance.

On a dit, par exemple, que l'on embarqua les pestiférés sur des vaisseaux de guerre; mais il n'y en avait pas. Et où ont-ils débarqué? qui les a reçus? qu'en a-t-on fait? personne n'en parle.

D'autres qui, ne doutant pas que ces pestiférés

ne soient morts à Jaffa, disent que l'arrière-garde commandée par Kléber, retarda, par ordre de Bonaparte son départ de trois jours, et ne se mit en marche que lorsque la mort eut apporté un terme aux souffrances de ces infortunés, dont *aucun sacrifice* n'abrégea la durée. Eh bien, cela est tout-à-fait inexact. On ne laissa point d'arrière-garde : on ne le pouvait pas. On feint toujours d'oublier que les remparts étaient détruits, que la ville était ouverte comme un village et sans aucune espèce de défense; c'eût été livrer cette faible arrière-garde à une destruction certaine. Les dates mêmes sont contraires à ces suppositions. Il est certain, et on peut le voir dans la relation officielle, que nous arrivâmes à Jaffa le 24 mai, que nous y séjournâmes les 25, 26 et 27. Nous en partîmes le 28. Donc l'arrière-garde qui, selon les auteurs partit le 29, ne resta pas, même dans leur hypothèse, trois jours après l'armée pour voir mourir les malades. Mais elle partit en effet le 29 mai, un jour après nous. Voici les propres expressions du major-général, écrites sous les yeux et par ordre du général en chef dans sa relation officielle.

« L'armée arrive le 5 prairial à Jaffa (24 mai),
« on y séjourne les 6, 7 et 8 (25, 26 et 27 mai).

« Ce temps est employé à punir les villages qui « se sont mal conduits. On fait sauter les fortifica- « tions de Jaffa. *On jette à la mer toute l'artillerie* « en fer de la place. *Les blessés* sont évacués par « mer et par terre ; il n'y avait qu'un petit nom- « bre de bâtimens, et, pour donner le temps d'a- « chever l'évacuation par terre, l'on est obligé de « différer jusqu'au neuf (28 mai) le départ de « l'armée.

« La division Kléber forme l'arrière-garde, et « ne quitte Jaffa que le 10 (29 mai). »

On remarquera que dans ce rapport il n'est pas dit un mot des *pestiférés*, pas un mot de la visite à l'hôpital, et de l'attouchement inoffensif des pestiférés. On n'en parla dans aucun rapport officiel. Pourquoi ce silence? Bonaparte n'était pas un homme à taire un fait qui lui eût servi, avec raison, d'un beau texte pour parler de sa fortune. Si l'on a évacué les pestiférés, pourquoi ne pas le dire? pourquoi se taire sur un événement aussi important? Mais il fallait avouer encore que c'étaient les suites de cette malheureuse expédition qui forçaient à cette mesure. Il fallait donner des détails qui répugnaient. On a mieux aimé se taire.

Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup de versions

sur ce fait que l'on aurait pu franchement avouer, en prouvant en même temps son indispensable et cruelle nécessité. Mais, moi aussi, je viens de dire ce que je crois avoir été vrai *alors*, ce que je crois vrai *aujourd'hui*. Je ne puis pas dire que j'ai *vu* donner la potion; je mentirais. Je ne puis donc nommer personne, sans hasarder une chose inexacte. Mais je sais bien positivement que la décision a été prise, et a *dû* être prise après délibération; que l'ordre en a été donné, et que les pestiférés sont morts; ce que je garantis pour servir à découvrir la vérité[1]. Quoi! ce dont s'entretenait dès le lendemain du départ de Jaffa tout le quartier-général, comme d'une chose positive; ce dont nous nous parlions comme d'un épouvantable malheur; ce qui était répandu dans l'armée par la voix publique; ce qui était regardé comme un fait dont on se demandait seulement

[1] Mais à quoi aboutira cette vérité? A prouver l'impérieuse nécessité de l'action, et l'on sera réduit à se dire qu'il y avait plus d'humanité que de barbarie et de cruauté à administrer ce soporifique.

Mais nier la chose, c'est nier l'évidence. La vérité n'est pas, quoi qu'on dise, dans le consentement du grand nombre. Tous les peuples ont cru à l'astrologie, aux influences de la lune; jamais, le petit nombre des gens sensés.

les détails, sans même penser à le mettre en doute (et j'en appelle à tous les hommes de bonne foi qui étaient présens), serait devenu une atroce invention pour nuire à la réputation d'un héros qui, si l'on n'avait que ce reproche à lui faire, irait bien pur à la postérité!

Les opinions *changent avec le temps*, et j'affirme que, sans le pouvoir immense que Bonaparte a conquis quelques mois après cet événement, ce ne serait aujourd'hui qu'un fait historique sur la nécessité duquel seulement on raisonnerait bien ou mal.

Il serait très possible que ceux qui ont contribué dans le temps à cet acte de dévouement avec la plus grande conviction de sa nécessité, aient réclamé depuis avec le plus de force contre ce dont on a plus tard fait un crime. Qui sait s'ils ne se vanteront pas ensuite, comme d'un acte de pitié et d'humanité, de ce qu'ils appellent aujourd'hui un acte de cruauté.

Mais écoutons Napoléon lui-même. Il a raconté, selon les écrits de Sainte-Hélène, *qu'il ordonna d'examiner ce qu'il y aurait de mieux à faire. Le rapport fut que sept à huit hommes* (le nombre ne fait rien à l'affaire) *étaient si dangereusement malades, qu'ils ne pouvaient vivre au-delà de vingt-*

quatre heures; qu'en outre, atteints de la peste comme ils l'étaient, ils répandraient cette maladie parmi tous les soldats qui communiqueraient avec eux. Plusieurs demandèrent instamment la mort. On pensa que ce serait un acte de charité de devancer leur mort de quelques heures; puis arrive la fable des cinq cents hommes d'arrière-garde qui les voient mourir. Il ajoute : *Je ne fais pas de doute que cette histoire d'empoisonnement n'ait été faite par Den...., qui était un bavard: on l'aura mal entendu et mal répété ensuite.* Enfin il termine par ces mots : *Je ne pense pas que c'eût été commettre un crime, que de donner de l'opium aux pestiférés. Au contraire, c'eût été obéir à la voix de la raison. Quel est l'homme qui n'aurait pas préféré une mort prompte, à l'horreur de vivre exposé aux tortures les plus affreuses de la part de ces barbares. Si mon fils, et cependant je crois l'aimer autant qu'on peut aimer son enfant, était dans une situation pareille à celle de ces malheureux, mon avis serait qu'on en agît de même; et si je m'y trouvais moi-même, j'exigerais qu'on en agît ainsi envers moi.*

Eh bien, ce raisonnement qu'il fit à Sainte-Hélène n'est que la répétition de celui que chacun faisait vingt ans auparavent à Jaffa, et qu'il fit lui-même.

La petite armée arriva au Caire le 14 juin, après vingt-cinq jours de la marche la plus pénible et les plus grandes privations. La chaleur dans la traversée du désert, entre El-A'rych et Belbeys, fut de plus de 33 degrés. La boule du thermomètre dans le sable faisait monter le mercure à 45°; le décevant mirage était plus fatigant encore que dans les plaines du Bohahyre'h. Malgré notre expérience, une soif dévorante et la plus complète illusion nous excitaient à pousser nos chevaux harassés vers ces lacs trompeurs, qui, quelques momens après, n'étaient pour nous que des sables arides et salés. Deux jours de suite mon manteau fut couvert de sel, que l'évaporation de l'eau qui le tenait en dissolution y avait laissé déposer. Les eaux saumâtres de ces déserts, que burent avec avidité les chevaux, en firent périr un grand nombre qui tombaient à un quart de lieue de distance de la source.

Le mauvais succès de la campagne de Syrie donna lieu à des plaintes peu mesurées et à des réflexions qu'inspirait notre position. « Pourquoi, disait-on, « avoir été au-devant d'une armée qui n'existait « pas encore? Pourquoi, si elle devait un jour « venir attaquer l'Égypte, lui épargner les diffi- « cultés et les inconvéniens de la traversée du dé-

« sert ; et pourquoi aller assiéger cette armée
« dans ses places, au lieu de l'attendre dans les
« plaines de l'Egypte? Ne savait-on pas que la
« mer, qui devait jouer un si grand rôle dans
« cette expédition, était l'alliée de nos ennemis? »
Ce raisonnnement que faisait le bon sens général serait sans réplique, si le but réel de cette expédition eût été seulement, comme l'annonçaient les proclamations et les lettres officielles, l'anéantissement ou l'affaiblissement du bourreau de la Syrie. Mais on a vu qu'elle cachait un de ces projets gigantesque qu'enfantait sans cesse l'ardente imagination de Bonaparte et son infatigable passion d'agir.

Bonaparte se fit précéder dans la capitale de l'Egypte par un de ces *bulletins* mensongers qui n'attrapaient que les sots. *J'emmènerai avec moi,* dit-il, *beaucoup de prisonniers et de drapeaux. J'ai rasé le palais de Djezzar, les remparts d'Acre. Il ne reste plus pierre sur pierre ; tous les habitans ont évacué la ville par mer. Djezzar est grièvement blessé.*

Je l'avoue, j'éprouvais un sentiment pénible en écrivant sous sa dictée ces paroles officielles, dont chacune était une imposture. Excité par tout ce dont je venais d'être témoin, il était difficile de ne

pas hasarder quelque observation, mais sa réponse était toujours: *Mon cher, vous êtes un nigaud, vous n'y entendez rien*, et il le disait en signant son bulletin qui allait remplir le monde et inspirer les historiens et les poètes.

Après les deux événemens de Jaffa, la perte de tant de braves devant Acre, tant de malheurs que l'on ne peut pas nier, quelque enthousiaste que l'on soit, il est pénible de lire dans une foule d'ouvrages que l'*armée de Syrie à fait au Caire une entrée triomphante;* ceux qui le disent n'y étaient pas. Il est bien aisé, au milieu des douceurs de la vie, de peindre en beau les choses que l'on ne voit pas.

On a attribué aux insurrections qui éclatèrent pendant notre malheureuse expédition en Syrie, notre retour au Caire, rien n'est plus inexact. On ne peut pas donner sérieusement le nom d'insurrection aux échauffourées de l'*ange* El-Mõhdy dans le Bohahire'h, et aux troubles peu importans de la Scharky'eh. Le revers éprouvé devant Saint-Jean-d'Acre, la crainte, ou plutôt la sage prévoyance d'un débarquement ennemi en juillet, suffisaient bien pour déterminer notre retour en Égypte, et ce retour n'eut pas d'autre cause. Que

pouvions-nous faire encore en Syrie? Perdre des hommes et du temps; et certes le général en chef n'avait ni trop d'hommes ni trop de temps à sa disposition.

CHAPITRE XVII.

César et Xénophon. — Bonaparte historien. — Notes autographes de Bonaparte sur l'Egypte. — Le Nil. — Le désert. — Les mamelucks. — Les Arabes. — Ressources de l'Egypte. — Crue du Nil. — Inondations. — Canaux. — Probabilités sur le cours du Nil. — Insouciance des gouverneurs de l'Egypte. — Mes notes explicatives. — — Dérivations du Nil. — Oasis. — Palmiers. — Distance relative de points importans. — Population. — Provinces. — Ulémas. — Chef des Ulémas. — Mosquées. — Pauvres et voyageurs. — Villages et paysans. — Revenus réels. — Revenus possibles. — Contributions levées par les Français. — Retour au Caire. — Chaleurs. — Nouveaux effets du mirage. — Murmures. — Bulletins exagérés. — Réponse du général à une de mes observations. — Faux bruits démentis.

De tous les livres d'histoire que nous a légués l'antiquité, ceux que l'on recherche à plus juste titre sont ces livres rares et précieux échappés aux loisirs des hommes supérieurs, doués en même temps du génie qui conçoit et exécute de grandes choses, et du génie qui les sait raconter. Tels

sont au premier rang l'histoire de la *Retraite des dix mille* de Xénophon, et les *Commentaires* de César. Bonaparte, dont le nom peut sans flatterie être ici placé après le nom de ces deux grands hommes, excellait dans l'art de rendre sa pensée. Cette opinion, partagée par tous ceux qui ont pu l'entendre assez long-temps et assez souvent pour assister au développement de ses grandes idées, le sera, j'en suis certain, par toutes les personnes qui ont lu tout ce que j'ai déjà donné de lui et qui liront le chapitre que je commence en ce moment. J'en puis parler ainsi, car c'est l'œuvre de Bonaparte et non la mienne; seulement je me suis permis de joindre quelques notes à ses vues brèves et élevées, comme le complément, peut-être utile, de ses profondes observations.

Ce fut pendant le temps qui s'écoula depuis notre retour au Caire, jusqu'au moment où nous partîmes pour les Pyramides, que Bonaparte rédigea les Notes sur l'Égypte que l'on va lire. Je conserve à ce travail le titre modeste de Notes, parce que c'est celui qu'il lui donna. Ces notes, il ne me les dicta pas; il les écrivit lui-même et les écrivit avec beaucoup de soin. Je n'ai toutefois, qu'une partie du manuscrit autographe, et je ne sais ce que l'autre partie est devenue; mais

la copie que j'en fis au Caire sur l'original est corrigée en plusieurs endroit de la main du général, et je puis assurer qu'il n'y a pas un mot qui ne soit de lui.

NOTES.

I. L'Egypte n'est proprement que la vallée du Nil, depuis Assouan jusqu'à la mer [1].

II. Il n'y a d'habitable et de cultivé que le pays où l'inondation arrive et où elle dépose un limon que le Nil charrie des montagnes de l'Abyssinie. L'analyse de ce limon a donné du carbone [2].

[1] Abd-El-Rachid-el-Bakouy, géographe arabe, qui a achevé son ouvrage l'an 815 de l'égire, 1412 de l'ère vulgaire, comptait la longueur de l'Egypte depuis El-A'rych jusqu'à Acouan, et sa largeur depuis Eylah jusqu'à Bargàh.

[2] M. Regnault, élève de M. Berthollet, attaché à l'expédition d'Egypte, a analysé avec le plus grand soin l'eau du Nil prise à la pointe de l'île de Raoudaâh. Il a trouvé que 4,89 hectogrammes ne contiennent que 5,4 centigrammes de matière étrangère. La même quantité d'eau de la Seine, dont la bonté est renommée à Paris, tient en substances étrangères 26,5 centigrammes environ. Cette expérience de M. Regnault a eu lieu sur 1,32 hectogrammes d'eau du Nil, La grande pureté de cette eau la rend bien précieuse, non-seulement pour la préparation des alimens, mais encore pour les arts chimiques.

III. Le désert ne produit que quelques broussailles qui aident à la subsistance des chameaux. Aucun homme ne peut vivre du désert.

IV. Rien ne ressemble à la mer comme le désert, et à une côte comme la limite de la vallée du Nil. Les habitans des villes qui y sont situées sont exposés à des incursions fréquentes des Arabes.

V. Les mameluks possédaient en fief les villages. Etant bien armés, bien montés, ils repoussaient les Arabes dont ils étaient la terreur. Cependant ils étaient trop peu nombreux pour garder cette immense lisière.

où elle peut remplacer l'eau de pluie, dont le pays est privé, et l'eau distillée, que rend très chère la rareté des combustibles.

ANALYSE.

122 hectogrammes d'eau du Nil ont donné pour résidu 21,74 décigrammes. Ce résidu est composé de

Muriate de soude	4,77 décig.
Sulfate de magnésie	0,53
Carbonate de magnésie	7,43
Carbonate de chaux	5,30
Carbonate de fer	0,53
Silice	1,06
Alumine	1,59
Substances extractives	0,53
	21,74

VI. C'est pourquoi chaque frontière, chaque chemin est garanti par des tribus d'Arabes de la province, qui, armés et à cheval, sont obligés de repousser les aggressions des Arabes étrangers; en conséquence de quoi ils ont des villages, des terres et des droits.

VII. Ainsi lorsque le gouvernement est ferme, les Arabes domiciliés le craignent, restent en paix, et alors l'Egypte est presque à l'abri de toute incursion étrangère.

VIII. Mais lorsque le gouvernement est faible, les Arabes se révoltent; alors ils quittent leurs terres pour errer dans le désert et se réunir aux Arabes étrangers, pour piller le pays où ils font des incursions dans les provinces voisines.

IX. Les Arabes étrangers ne vivent pas dans le désert, puisque le désert ne nourrit personne; ils habitent en Afrique, en Asie ou en Arabie. Ils apprennent qu'il y a anarchie; ils quittent leur pays, traversent douze ou quinze jours de désert, s'établissent aux points qui se trouvent sur les frontières du désert, et partent de là pour désoler l'intérieur de l'Égypte [1].

[1] Les arabes, en général, mais ceux surtout qui vivent dans le

X. Le désert est sablonneux. Les puits y sont rares, peu abondans et la plupart salés, saumâtres ou sulfureux. Cependant il y a peu de routes où l'on ne trouve toutes les trente heures un puits.

XI. On se sert de chameaux, d'outres pour porter l'eau dont on a besoin. Un chameau peut porter de l'eau pour cent Français pendant un jour.

XII. Nous avons dit que l'Égypte n'était que la vallée du Nil; que le sol de cette vallée était primitivement le même que celui qui l'environne; mais que l'inondation du Nil et le limon qu'il donne avaient rendu la vallée qu'il parcourt une des portions de la terre la plus fertile et la plus habitable.

XIII. Le Nil croît en messidor, et l'inondation commence en fructidor. Alors toute la terre est

désert, connaissent à peine le nom du Prophète et du Coran. Ils disent que la religion du prophète n'a pas été faite pour eux; car comment faire des ablutions, puisque nous n'avons point d'eau? Comment faire des aumônes, puisque nous ne sommes pas riches? Pourquoi jeûner le Rhâmaadan, puisque nous jeûnons toute l'année? Et pourquoi aller à la Mecque, si la divinité est partout?

inondée : les communications sont difficiles. Les villages sont situés à une hauteur de 16 à 18 pieds. Un petit chemin sert quelquefois de communication; plus souvent il n'y a qu'un sentier [1].

XIV. Le Nil est plus ou moins grand, selon qu'il a plus ou moins plu en Abyssinie; mais l'inondation dépend encore des canaux d'arrosement [2].

[1] Le Nil croît à la mi-juin pendant 85 jours. En 1796, il monta à 19 piques et 22 karats; en 1797, il monta à 20 piques et 16 karats; en 1798, il était, au 77e jour, à 21 piques 6 karats. Il avait encore 8 jours à croître : il y avait 20 ans qu'il n'était venu à ce degré. La récolte des grains se fait à la fin de mars, et finit avec avril.

La hauteur du Méquyas de l'île de Raondah, qui sert depuis 900 ans à mesurer la crue du Nil, est de 10 coudées dans le fût, ou 8 mètres 4431, ou 26 pieds 8 pouces. Il résulte que la valeur de la coudée est de 0,5412 millimètres, on 20 pouces au pied de France.

Chaque coudée est divisée en 6 palmes, qui se divisent en 4 parties ou doigts égalant 0,0226 de mètre ou 10 lignes du pied de France.

Le Nil monte, dans les bonnes années, de 14 coudées 17 doigts.

La durée de la crue a été, en l'an VIII, du 4 juillet 1800 au 4 octobre, c'est-à-dire de 92 jours.

[2] Il faut que le Nil atteigne une hauteur de plus de 25 pieds pour être au niveau des terres de la Haute-Égypte, tandis qu'il la couvre avec moins de 15 pieds dans la Basse. La crue du Nil est très bonne à 25 pieds, bonne à 23, médiocre à 21, mauvaise à 20.

XV. Le Nil n'a aujourd'hui que deux branches: celle de Rosette et celle de Damiette. Si l'on fermait ces deux branches de manière qu'il coulât le moins d'eau possible dans la mer, l'inondation serait plus grande et plus étendue, et le pays habitable plus considérable.

XVI. Si les canaux étaient bien nétoyés, bien étudiés, plus nombreux, on pourrait parvenir à conserver l'eau la plus grande partie de l'année dans les terres, et par là augmenter d'autant la vallée et le pays cultivable. C'est ainsi que les oasis de la Scharkye'h et une partie du désert depuis Peluse étaient arrosés. Tout le Bohahyre'h, le Maryoutt et les provinces d'Alexandrie étaient cultivés et habités.

XVII. Avec un système bien entendu, ce qui peut être le fruit d'un bon gouvernement, l'Égypte peut acquérir d'accroissement huit à neuf cents lieues carrées [1].

[1] Il est résulté pour moi, d'un travail fait en Égypte avec le plus grand soin, que ce pays, qui n'a aujourd'hui que mille lieues carrées environ de cultivées, en avait autrefois plus de deux mille. La population, qui ne va pas aujourd'hui à deux millions d'habitans, dépas-

XVIII. Il est probable que le Nil a passé par le Fleuve sans Eau, qui, du Fayoum, passe au milieu des lacs Natron et se jette dans la mer au-delà de la tour des Arabes. Il paraît que Méris a

sait, dans les temps anciens, huit millions. C'est le sable qui a envahi le terrain. On ne peut mieux le comparer qu'à un chancre : il ronge comme lui. La négligence des canaux d'irrigation a empiré le mal. Quant à la population, elle devait suivre la diminution de la culture, mais la grande misère est une cause encore plus puissante de dépopulation. L'aspect seul des enfans du Caire ne peut pas laisser de doute sur la continuelle décroissance de la population. C'est une véritable pitié de voir l'air misérable de ces enfans. Ces petites créatures ne m'ont jamais offert nulle part un extérieur aussi affligeant : ils ont l'air de lutter sans cesse contre la mort; ils ont l'œil creux, le teint hâlé, la figure bouffie, le ventre gonflé, les extrémités maigres et le teint jaune. Combien de fois n'ai-je pas gémi de voir ces petits malheureux, entassés les uns sur les autres, accroupis le long des murs ou dans les ambrasures des portes cochères, dans une poussière sale et puante, nus, les yeux, la bouche, le nez et les oreilles couverts de milliers de mouches qui se nourrissent d'eux, et que, dans leur atonie, ils ne pensent pas même à chasser. Aussi la mortalité des enfans est-elle incroyable au Caire. Je crains qu'elle ne soit la même dans le reste de l'Égypte : cette mortalité éteindrait infailliblement la population entière, sans l'extrême fécondité des femmes, qui rétablit un peu l'équilibre entre la vie et la mort. Frappé de la déplorable situation de ces enfans, je me suis procuré les états de mortalité pendant dix jours de la saison la plus favorable à la santé. En voici le résultat : Hommes, 31; femmes, 35; enfans, 161. En tout 227.

bouché cette branche du Nil et a donné lieu à ce célèbre lac dont Hérodote même ne connaît pas le travail [1].

XIX. Le gouvernement a plus d'influence sur

[1] Le Fleuve sans Eau, Bahhar-Belâméh, est appelé par les gens du pays Bahhar-El-Farigh, *fleuve vide*.

Il y a, dans la vallée des lacs Natron, six lacs sur une ligne courant du sud-est au nord-ouest, comme la vallée. Leur largeur est de six cents à huit cents mètres, d'un bord du bassin à l'autre. Ils sont séparés par des sables arides. Les deux premiers, vers le sud, portent le nom de Birkel-El-Deouârâ, ou lacs des Convens; les quatre autres ont des noms qui ne présentent aucune signification particulière. Cette vallé des lacs Natron est contiguë à une autre dite du Fleuve sans Eau, qui s'étend parallèlement à la première, mais qui est un peu plus large et plus évasée. Ces deux vallées ne sont séparées que par une crète. Le bassin de la vallée du Fleuve sans Eau a près de 300 lieues de dévelopement d'un bord à l'autre. Il faut 40 minutes pour descendre par une pente assez régulière, au-dessus des sables, dans le fond du bassin. En remontant ces vallées parallèles, on arrive dans le Fayoum; en les redescendant, on arrive à la mer, en laissant à droite la province de Mayrout, qui est à quatre lieues ouest d'Alexandrie, vers la mer. La direction de ces vallées fait présumer avec assez de fondement que leur point d'attache est à l'endroit où est indiqué le lac Mœris, et que leur débouché correspond dans la mer au golfe des Arabes.

La grandeur de la vallée du Fleuve sans Eau, sa direction, et ce que les historiens rapportent du lac Mœris, portent à croire que ce réservoir n'était autre chose que la tête de cette vallée, qui avait été diguée

la prospérité publique que partout ailleurs. Car l'anarchie et la tyrannie n'influent pas sur la marche des saisons et sur la pluie. La terre peut être également fertile en Égypte. Une digue qui n'est pas coupée, un canal qui n'est pas nétoyé, rendent déserte tout une province; car les semailles et toutes les productions de la terre se

naturellement par les sables, ou artificiellement par la main des hommes, en sorte que le lac Mœris aurait été *formé*, et non point *creusé*. Toutes les matières, au moins la majeure partie, qui se trouvent dans la vallée du Fleuve sans Eau, appartiennent aux montagnes primitives de la Haute-Égypte. Elles n'ont donc pu être amenées que par les eaux du Nil. Il y a donc eu anciennement une communication entre Bahhâr-Belâméh et le Nil, et par conséquent entre les deux vallées. En réfléchissant sur la topographie du pays, il est facile de se convaincre qu'un réservoir creusé *au-dessous* du niveau du sol de l'Égypte rendrait les eaux qu'il recevrait et contiendrait inutiles à ce sol. Pour que ces eaux fussent utiles à la partie inférieure de l'Égypte, il faudrait, au contraire, que le bassin du lac, au lieu d'être *creusé*, fut *formé* par des digues supérieures au terrain naturel, afin d'avoir, après l'inondation, un volume d'eau supérieur au sol de l'Égypte. Il est donc plus que douteux que le lac Mœris ait existé, surtout avec le but qu'on lui attribue, et qui évidemment ne pouvait être atteint. Jusqu'à une reconnaissance exécutée sur les lieux, ce lac sera toujours un problème.

règlent, en Égypte, sur l'époque et la quantité de l'inondation.

XX. Le gouvernement de l'Egypte étant tombé dans des mains plus insouciantes depuis une cinquantaine d'années, le pays dépérissait, toutes les années, dans beaucoup d'endroits [1]. Le désert a gagné sur la vallée et il est venu former des monticules de sable sur le bord même du Nil [2]. Encore vingt ans du même gouvernement que celui d'Ibrahim et de Mourad-Bey, et l'Egypte perdait le tiers de ses terres cultivables. Il serait peut-être facile de prouver que cinquante ans d'un gouvernement, pareil à celui de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, pourrait tripler l'étendue cultivable et la population. Les hommes ne manquent jamais au sol; car ils abondent de tous les côtés de l'Afrique et de l'Arabie.

[1] Ceci fut écrit en 1799. Les choses paraissent, depuis ce temps, marcher vers l'amélioration.

[2] J'ai remarqué que la violence des vents du sud-ouest et de l'ouest font traverser la branche de Rosette aux sables qui envahissent annuellement la riche et belle province du Menouffyéh.

XXI. Le Nil, depuis Açouan jusqu'à trois lieues au nord du Caire, coule dans une seule branche. De ce point que l'on appelle *Ventre de la Vache*, il forme les branches de Rosette et de Damiette [1].

XXII. Les eaux de la branche de Damiette ont une tendance marquée à couler dans celle de Rosette. Ce doit être un principe de notre administration en Egypte, de favoriser cette tendance qui favorise Alexandrie et toutes les communications directes avec l'Europe.

XXIII. Si l'on coupait la digue de Farâ-ou-Nyèh, la province du Bôhahyre'h gagnerait deux cents villages, et cela, avec le canal qui part du Fayoum, approcherait l'inondation et la culture des murs d'Alexandrie. Cette opération ferait le plus grand tort aux provinces de la Scharkye'h, Damiette et Manssourâh ; ce qui doit faire retarder jusqu'au moment favorable pour l'exécution. Mais elle doit être faite un jour.

[1] La plus grande largeur de la vallée du Nil, depuis l'entrée de ce fleuve en Égypte jusqu'au Caire, n'est pas de quatre lieues; la plus petite largeur est au moins d'une lieue.

XXIV. Le canal qui de Ramahanye'h porte les eaux du Nil à Alexandrie, doit être creusé et rendu tel, qu'on y puisse naviguer toute l'année. Alors les bâtimens de cent tonneaux pourront aller pendant six mois de l'année d'Alexandrie au Caire et à Açouan, sans passer aucun boghaz.

XXV. Un travail que l'on entreprendra un jour, sera d'établir des digues qui barrent la branche de Damiette et de Rosette, au *Ventre de la Vache*, Ce qui, moyennant des batardeaux, permèttra de laisser passer successivement toutes les eaux du Nil dans l'est et l'ouest, dès-lors de doubler l'inondation.

XXVI. Dans l'inondation du Nil, les eaux arrivent jusqu'à seize lieues de Souëz; les vestiges du canal sont parfaitement conservés, et il n'y a aucune espèce de doute qu'un jour les bateaux ne puissent transporter les marchandises de Souëz à Alexandrie.

XXVII. Nous avons dit que l'Egypte était à proprement parler la vallée du Nil. Cependant, une grande partie des déserts qui l'environnent, fait aussi partie de l'Egypte, et dans ces déserts il est des oasis, comme dans la mer il est des îles.

Du côté de l'Ouest, les déserts qui font partie de l'Egypte s'étendent jusqu'à dix ou douze jours de marche de l'eau du Nil. Les points principaux sont les trois oasis Syrahs et les lacs Natron. Le premier oasis est éloigné de trois journées de Syouth. On ne trouve point d'eau en route. Il y a, dans cet oasis, des palmiers, plusieurs puits d'eau saumâtre, quelques terres cultivables, et presque constamment des fièvres malignes [1].

XXVIII. Pour se rendre du Caire à Tedigat, qui est le premier pays cultivé, il y a trente journées de marche dans le désert. On est jusqu'à cinq jours sans trouver d'eau.

XXIX. Les lacs Natron sont situés à douze heures de marche dans le désert de Tarranne'h. On y trouve d'excellentes eaux, plusieurs lacs Natron et quatre couvens de cophtes. Les couvens sont des forteresses; nous y avons placé garnison grecque et plusieurs pièces de canon [2].

[1] Le grand oasis de Jupiter-Ammon est sur la rive occidentale du Nil, branche de Rosette. C'est par erreur que l'on a fait dire à Bonaparte que cet oasis était situé sur la rive droite de cette branche.

[2] Il y a, de Taraanéh sur la rive occidentale du Nil, à peu près

XXX. Du côté de l'est, les déserts qui appartiennent à l'Egypte, s'étendent jusqu'à une journée d'El-A'rych et au-delà de Tort et du mont Sinaï. Quattyyc'h est une espèce d'oasis; il y a cinq ou six cents palmiers, de l'eau pour six mille hommes et mille chevaux; il est éloigné de cinq lieues de Salèhyyèh. On trouve deux fois un peu d'eau en chemin. Nous avons établi un fort de palmiers dans cet oasis important.

XXXI. De Qattyye'h à El-A'rych il y a vingt lieues. El-A'rych est un oasis. Il y avait un très

quinze lieues de deux mille toises jusqu'à Kasp (fort ruiné bâti en natron), et à peu près quatorze de Beni-Salaméh, sur la rive gauche du Nil, au-dessous de Tarranéh, jusqu'au couvent de Saint-Macaire, dans les lacs Natron, au sud-est de Kasp. La vallée du Nil et celle des lacs sont séparées par un vaste plateau de pierre calcaire d'environ quatorze lieues de largeur.

Il y a quatre couvens dans la vallée des lacs Natron. Ces lacs contiennent une grande quantité de muriate, de carbonate et de sulfate de soude.

Ces quatre convens sont : 1° le couvent El-Barâmoun; 2° le couvent des Syriens; 3° le couvent d'Ambabiçoï; 4° le couvent de Saint-Macaire. Il y avait en tout, lors de notre séjour en Égypte, cinquante-neuf moines. C'était alors le patriarche du Caire qui entretenait de sujets ces quatre monastères. Il y a deux puits d'eau douce à Saint-Macaire, et un à Ambabiçoï.

beau village, que nous avons démoli, et cinq ou six mille palmiers que nous avons coupés. La quantité d'eau, la quantité de matériaux, l'importance de sa position, nous y ont fait établir une place forte, déjà dans un état de défense respectable. D'El-A'rych à Gaza'h il y a seize lieues; on y trouve plusieurs fois de l'eau. On passe au village de Kan-you-Ness [1].

XXXII. Tor et le mont Sinaï sont éloignés de dix jours de marche du Caire. Les Arabes de Tor cultivent des fruits et font du charbon. Ils emportent du Caire, des blés. Il y a, dans tout cet oasis, de la très bonne eau et abondante.

XXXIII. La population de tous les fellah's ou Arabes qui habitent les oasis, tant du désert de l'est que du désert de l'ouest, et non compris les quatorze provinces, ne se montent pas à trente mille âmes.

XXXIV. La vallée du Nil se divise en Haute-Égypte, Moyenne-Egypte et Basse-Egypte. La Haute-Egypte contient les provinces de Dgirgèh,

[1] Village de Syrie.

Manfèlout et Myniéh. La Moyenne comprend le Fayoum, le Beni-youcèf et le Caire. La Basse comprend le Bohahyrèh, Alexandrie, Rosette, le Garbyyèh, le Menoufiyyèh, Manssouràh, Damiette, le Kalyoùbièh et le Scharkyye'h.

XXXV. La côte s'étend depuis le cap Durazzo jusqu'à une journée d'El-A'rych. Le premier poste où nous ayons eu un établissement est le Marabout, situé à deux lieues ouest d'Alexandrie. Les ports d'Alexandrie sont défendus par une grande quantité de batteries et de forts qui la mettent, tant par terre que par mer, à l'abri de toute attaque; le fort Cretin est un modèle de fortification. Aboukir, situé à cinq lieues est d'Alexandrie, a une bonne rade. Le lac Maàd'yèh, où jadis débouchait la branche du Nil appelée Canopique, arrive jusqu'à une lieue d'Alexandrie et jusqu'à deux lieues de Rosette, et du côté du sud jusqu'à une lieue de Birket. La bouche de Rosette a un boghaz très difficile à franchir. De Rosette à Bourlos il y a cinq lieues. Le lac de Bourlos a une centaine de djermes et communique à Mehél-el-Kebir par un canal. L'embouchure du lac forme un très bon port, ayant dix à douze pieds de fond. La bouche de Damiette est défen-

due par le fort Lesbé. Le lac Menzahlèh, qui s'étend jusqu'à l'ancienne Peluse, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues, commence à une demi-lieue de Damiette [1]. Il y a deux bouches, celle de Dybèh et d'Omm-Farège. Il y a une grande quantité de bateaux sur ce lac [2]. Le canal de Moëz se plonge dans ce lac une lieue au-dessous de *San* [3]. Tinèh,

[1] Le lac Menzahléh, qui commence un peu à l'ouest de cette ville, a neuf myriamètres de longueur et quatre et demi dans la plus grande largeur.

[2] La bouche de Dyhèh était autrefois la bouche mendésienne, et celle d'Omm-Faredje la bouche tanitique.

[3] *San*, autrefois Tannis, est à deux lieues de l'embouchure du canal de Moëz, dans le lac Menzahléh. San est aussi nommé Samnâh. Le canal de Moëz se jette dans le lac Menzahléh, au sud-ouest des îles Matharyeh.

On lit, dans un mémoire *officiel* à Bonaparte sur le lac Menzahléh, une reconnaissance faite en 1798 par le général Andréossy.

« Tonnâh, ruine près du canal d'Achmoun, qui se jette dans le « lac Menzaléh. Tennys, ville romaine, bâtie sur les débris d'une « ville égyptienne florissante du temps d'Auguste. Les ruines de Pe- « luse sont à sept lieues de Tennys et douze lieues de Tounâh.

« Tounâh était moins considérable que Tennys. Un heureux ha- « sard nous a offert, dans la première, à la surface du terrain, un « camée antique sur agate, de trente-six millimètres sur vingt-neuf, « représentant une tête d'homme. Le profil a beaucoup de caractère.

ou l'ancienne Peluse, est à quatre lieues de Qattyye'h. Nous avons déjà parlé de Quattyye'h à El-A'rych. La côte est partout basse et mauvaise; partout, au moins à une lieue, il y a des monceaux de sable et souvent à deux ou trois lieues.

« Un œil perçant, un air froid, une lèvre dédaigneuse, et « d'autres indices, font penser qu'on a voulu faire la tête de cet Au- « guste qui sut résister aux charmes de Cléopâtre, et surmonter tous « les obstacles qui le séparaient du pouvoir. »

Andréossy ajoutait en marge : « Le camée est aujourd'hui entre les mains de la citoyenne Bonaparte, et lui a été apporté par le général Bonaparte. »

Tout le monde a bien positivement su, dans le temps, que ce camée remarquable avait été trouvé par M. Andréossy, et ce rapport ne laisse, certes, aucun doute à cet égard. Eh bien! non; c'est Bonaparte qui l'a trouvé. Il a dit à Saint-Hélène : *Passant sur les ruines de Peluse, précisément là, en remuant quelques pierres à ses pieds, un hasard bien singulier lui présenta un superbe antique connu parmi les savans: c'était un camée d'Auguste, seulement ébauché. Napoléon le donna au général Andréossy, qui recherchait beaucoup les camées. Mais M. Denon, alors absent, ayant vu plus tard ce camée, fut frappé de la ressemblance avec Napoléon, qui alors reprit le camée pour lui-même. Depuis il a passé à Joséphine, et M. Denon ne sait plus ce qu'il est devenu.*

Chacun pensera ce qu'il voudra de cette fable, et de la tournure que lui a donnée Napoléon. La ressemblance qu'un homme connu par son inclination à la flatterie a trouvée avec Auguste, que lui-

XXXVI. La population de l'Égypte est de deux millions cinq cent mille habitans. Les Arabes domiciliés et établis avec la protection du gouvernement dans les différentes provinces forment un total de douze mille cavaliers et de quarante mille hommes d'infanterie. Il y a environ quatre-

Napoléon trouve à ses pieds, en remuant quelques cailloux, est pour beaucoup dans ce petit récit qui ne contient pas un mot de vrai.

D'abord on voit dans le rapport officiel que c'est sur les ruines de Tounâh, et non sur celles de Peluse, que le camée a été trouvé. Ni M. Andréossy, qui a évidemment trouvé ce camée, ni ceux qui l'accompagnaient, n'ont vu de ressemblance avec Napoléon. En second lieu, c'était dans la dernière quinzaine d'octobre que le général Andréossy faisait sa reconnaissance du lac Menzahléh. Bonaparte était au Caire, et même assez occupé, puisque c'était l'époque de la révolte. Mais c'est lui qui va démentir d'avance, au Caire, ce qu'il inventait pour ses historiens de Sainte-Hélène.

Au Caire, le 27 octobre 1798, il écrit au général Reynier sur la révolte du Caire, et termine ainsi :

« Le général Andréossy est reparti de Peluse le 19 octobre. Il y a « trouvé de très belles colonnes, et *quelques* camées. »

Voici ce que dit Andréossy de ces *très belles* colonnes :

« Le voyageur étonné n'aperçoit d'ailleurs, là où existaient une « ville et une population immense, que quelques colonnes couchées « dans la poussière et de misérables décombres. »

Je le demande, doit-on, d'après le fait que je viens d'exposer, d'après ce que j'ai déjà cité, ajouter une foi entière à l'abandon et aux causeries de Sainte-Hélène.

vingt mille cophtes, quinze mille chrétiens damascains et six mille Juifs.

XXXVII. La Porte avait abandonné le gouvernement de l'Egypte à ving-quatre beys qui avaient chacun une maison militaire plus ou moins nombreuse. Cette maison militaire consistait en esclaves de la Géorgie et de la Circassie, qu'ils achetaient de trois mille à quatre mille cinq cents francs, et qu'ils élevaient en militaires. Il pouvait y avoir, contre notre armée, huit mille mameluks à cheval, bien montés, bien exercés, bien armés et très braves, faisant propriété des beys régnans. L'on pouvait compter le double, descendant des autres mameluks, établis dans les villages ou vivant au Caire.

XXXVIII. Le pacha n'avait aucune autorité. Il changeait tous les ans ainsi que le kadi-askier que la Porte envoyait. Il y avait même dans le reste de l'empire sept corps auxiliaires. Les chefs s'appelaient les sept grands odgiag-lys. Ces corps sont tellement diminués par la guerre, qu'il n'en reste plus aujourd'hui d'existans que mille vieux et infirmes, sans maîtres, et même attachés aux Français.

XXXIX. Les chérifs sont les descendans de la

tribu des successeurs de Mahomet, ou, pour mieux dire, les descendans des premiers conquérans. Ils portent le turban vert.

Les ulémas sont des gens de loi et d'église, qui ne ressemblent d'aucune manière à nos juges ni à nos prêtres.

Le chef des ulémas du Caire s'appelle grand scheikh. Il a la même vénération dans le peuple, que les cardinaux d'autrefois en Europe. Ils disent la prière chacun dans une mosquée, ce qui leur vaut quelque revenu et beaucoup de crédit.

La grande mosquée du Caire, appelée El-Azhar, est grande, belle, et a un grand nombre de docteurs et d'autres attachés à son service. Il y en a vingt-quatre principaux.

(Ici les notes de Bonaparte cessent d'être numérotées.)

Il y a beaucoup de cafés au Caire, où le peuple passe la plus grande partie de la journée à fumer.

Les pauvres, les voyageurs, logent dans les mosquées, la nuit et dans la chaleur.

Il y a une grande quantité de bains publics où les femmes vont se baigner et se racontent les nouvelles de la ville.

Les mosquées sont dotées comme l'étaient nos églises.

Les villages de l'Égypte sont des fiefs qui appartiennent à qui le prince les donne. En conséquence de quoi, il y a un cens que le paysan est obligé de payer au seigneur.

Les paysans sont propriétaires réels, puisqu'ils sont respectés, et qu'au milieu de toutes les révolutions et de tous les bouleversemens, l'on ne viole jamais.

Cela fait qu'il y a deux espèces d'hommes en Égypte, les propriétaires de fonds ou paysans, et les feudataires ou seigneurs.

Les deux tiers des villages appartiennent aux mameluks, pour les frais d'administration. Le miri, proprement dit, qui est une imposition assez modique, était censé destiné à la Porte.

Les revenus de la république consistent en cinq articles.

1. Douanes.

2. Divers droits affermés.

3. Miri, droit de Kaschefs et autres.

4. Le cens ou droit seigneurial, sur les deux tiers de l'Égypte, dont le haut domaine lui appartient; les douanes de Souëz, Q'uosseyr, Bou-

lacq, Alexandrie, Damiette et Rosette rendaient quatre à cinq millons.

5. Le miri, les droits de Kaschefs et les cens seigneuriaux se montent à quinze millions.

Les avanies, à deux millions. Un des plus grands revenus des mamelucks, c'étaient les avanies.

L'Egypte peut donc rendre, tout évalué, vingt-quatre millions à la république. En temps de paix, elle peut en rendre jusqu'à trente. D'ici à vingt-cinq ans, l'Egypte peut rendre cinquante millions. Je ne comprends pas dans cette évaluation l'espérance qu'il y a à avoir du commerce des Indes. Mais, pendant la guerre, la suspension de tout commerce rend le pays pauvre, et tout s'en ressent.

Depuis notre arrivée, en messidor, jusqu'en messidor, c'est-à-dire, pendant douze mois, l'on avait retiré de l'Egypte :

francs 500,000 des contributions d'Alexandrie.
150,000 de Rosette.
150,000 de Damiette.
500,000 les Cophtes du Caire.
500,000 les Damascains.
1,000,000 les marchands de café turcs.
500,000 divers marchands.

500,000 les femmes des mameluks.
300,000 la monnaie.
8,500,000 impositions territoriales, ou de métiers, ou de douanes.

Ce qui fait douze millions cent mille francs.

Il était encore dû par les villages des sommes assez considérables que les affaires militaires empêchèrent de retirer.

CHAPITRE XVIII.

Sydney-Smith. — Lettre de Bonaparte à Marmont. — Injustice de Bonaparte envers l'amiral anglais. — Lettre de Marmont. — Bonheur domestique. — Murat et Mourad-Bey aux lacs Natron. — Importance attachée par le général en chef à la destruction de Mourad-Bey. — Départ de Bonaparte pour les Pyramides. — Fables démenties. — La vérité déguisée. — Désir de voir la Haute-Egypte. — Ordres. — Rapidité d'exécution. — Pourparlers avec les Anglais. — Une gazette. — Détermination subite. — Secret recommandé. — Armement de deux frégates. — Dissimulation. — Annonce d'un voyage au Delta. — Rapprochemens. — Discrétion du général Lanusse. — Nous irons en France. — Joie concentrée. — Rendez-vous à Kléber. — Personne au rendez-vous.

Le tort qu'avait eu Sydney-Smith d'empêcher la prise de Saint-Jean-d'Acre et la conquête de la Syrie; celui d'avoir répondu par de bons procédés à de très mauvais, avait jeté dans l'esprit de Bonaparte des préventions que rien ne pouvait effacer, et dont on a vu l'injustice. Il croyait

qu'en dénigrant son adversaire, il déguiserait ses revers. Il écrivit le 2 juin 1799 à Marmont : « Smith est un jeune fou, qui veut faire sa for-« tune et se mettre souvent en évidence. La meil-« leure manière de le punir est de ne jamais lui « répondre; il faut le traiter comme un capitaine « de brûlot. C'est au reste un homme capable de « toutes les folies, et auquel il ne faut jamais prê-« ter un projet profond et raisonné. Ainsi, par « exemple, il serait capable de faire un projet « de descente avec huit cents hommes. Il se vante « d'être entré deguisé à Alexandrie. Je ne sais si « le fait est vrai, mais il est possible qu'il profite « d'un parlementaire pour entrer dans la ville dé-« guisé en matelot. »

Ce contre-amiral valait bien mieux que le portrait qu'en fait son ennemi. De la bravoure, une imagination vive, un cœur généreux ; ce n'est pas là de la folie.

Je trouvai au Caire plusieurs lettres, parmi lesquelles il y en avait une de Marmont, datée d'Alexandrie; il me disait :

« Je vous envoie, mon cher ami, une lettre à votre adresse qui s'est trouvée dans une de ma femme. Je désire vivement qu'elle soit pour vous

d'un vif intérêt, et que vous appreniez de bonnes nouvelles de votre femme et de vos enfans.

« J'ai eu des lettres de ma pauvre Hortense; elle gémit, elle m'attend avec impatience. Fasse le ciel, mon ami, que je puisse bientôt honorablement la revoir. Si dans deux mois nous sommes étrangers aux combats, et que le général Bonaparte sente encore l'amitié qu'il eut pour moi, je puis espérer de me rapprocher d'elle. ce n'est point une passion légère et frivole, ce n'est point un sentiment de légèreté qui me fait désirer de retourner en France, c'est un calcul sage qui me fait craindre des malheurs qui seraient irréparables. Le bonheur domestique, la paix du ménage, la confiance intérieure, mon cher Bourrienne, sont les seules choses qui soient dignes d'envie. Je possède encore ces biens, mais je risque de les perdre; et le général Bonaparte, sous les auspices duquel mon mariage s'est fait, doit le rendre heureux.

« Adieu, mon cher ami. Mille choses pour moi à Duroc, à tous nos camarades. Je vous embrasse comme je vous aime. »

A. Marmont.

A peine arrivé au Caire, Bonaparte fut informé

que le brave et infatigable Mourad-Bey descendait par le Fayoum, pour se réunir à quelques rassemblemens préparés depuis quelque temps dans le Bohahyre'h. Selon toute probabilité, ce mouvement de Mourad-Bey était la suite des nouvelles qu'il avait reçues relativement aux dispositions de Constantinople, et au débarquement qui effectivement eut lieu un peu plus tard dans la rade d'Abouqu'yr. Mourad avait choisi les lacs Natron pour le lieu du rendez-vous. Murat est envoyé à ces lacs. Sa présence, annoncée au bey, le détermine à s'en éloigner, et à remonter, par le désert, jusqu'à la hauteur de Gyzéh et des grandes pyramides, mais je n'ai appris que depuis notre retour en France qu'il était monté au haut de la grande pyramide, pour passer son temps à contempler le Caire!

Napoléon a dit, à Sainte-Hélène, que Murat eût pris Mourad-Bey si celui-ci fût resté vingt-quatre heures plus tard aux lacs Natron; c'est, au contraire, parce que ce bey apprit que Murat y était qu'il rebroussa chemin. Les espions arabes servaient nos ennemis beaucoup mieux que nous; nous n'avions pas d'amis en Egypte.

Mourad-Bey, informé par les Arabes qui lui servaient d'estafettes, que le général Desaix en-

voyait du sud de l'Égypte une colonne contre lui, que le général en chef allait aussi le poursuivre sur la frontière de Gyzéh, et que les lacs Natron et le Bohahyre'h étaient occupés par des forces supérieures aux siennes, se retira dans le Fayoum. On ne prit que quelques Arabes.

Bonaparte tenait beaucoup à la destruction de Mourad, qu'il regardait comme le plus brave, le plus actif et le plus dangereux de ses ennemis en Égypte. C'est parce que tous les renseignemens annonçaient que ce bey, soutenu par les Arabes, se tenait sur la lisière du désert de la province de Gyzéh, que Bonaparte se rendit aux Pyramides, pour, de là, diriger différens corps contre cet habile et dangereux partisan. Il le regardait comme si redoutable qu'il écrivait à Murat, qu'il désirait que le sort lui eût réservé de mettre le sceau à la conquête de l'Égypte par la destruction de cet ennemi.

Bonaparte partit le 14 juillet du Caire pour les Pyramides. Il devait rester trois ou quatre jours sur les ruines de cet antique nécropolis de Memphis[1]. On verra tout-à-l'heure la cause de son

[1] On se promène autour des grandes pyramides au milieu d'une foule de monumens semblables, plus ou moins élevés, selon la fortune de ceux qui les consacraient aux morts.

prompt départ. Cette course aux Pyramides, nécessitée par la guerre, a donné lieu à un petit roman bien arrangé. On a voulu qu'il eût assigné rendez-vous au muphti, aux ulémas, et qu'il se soit écrié en entrant dans la grande pyramide : *Gloire à Allah ! Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Or, Bonaparte n'est pas entré dans la grande pyramide, il n'en a pas même eu la volonté, ni la pensée. Certes Je l'y aurais suivi. Je ne l'ai pas quitté une seconde dans ce désert. Il fit entrer quelques personnes dans l'une des grandes pyramides Il se tenait devant, et en sortant on lui rendait compte de ce que l'on voyait dans l'intérieur, c'est-à-dire qu'on lui annonçait que l'on n'avait rien vu. Toute cette conversation avec le muphti, les ulémas, est une mauvaise plaisanterie; il n'y en avait pas plus que de pape et d'archevêques : l'ignorance seule a pu supposer quelque chose de commun entre les pyramides et le culte des musulmans. Elles ont vu naître ce culte; elles le verront finir. D'ailleurs ce n'était pas en pélerinage que le général en chef allait aux Pyramides; c'était pour des opérations militaires auxquelles pouvait s'associer un peu de curiosité.

Cet entretien de Bonaparte dans l'une des py-

ramides avec plusieurs imans et muphtis, est de pure invention. On le fixe au 1er août. Nous avons passé deux mois d'août en Égypte. En 1798 Bonaparte revenait de la poursuite d'Ibrahim-Bey; en 1799, il partit, le 10 de ce même mois, d'Abouqu'yr pour le Caire. Il y a mieux : Bonaparte écrivait à Kléber le 15 juillet.

« J'ai, toute la journée, couru dans le désert, « au-delà des Pyramides, pour donner la chasse à « Mourad-Bey, et je serai le 17 à Teranne'h. »

Si, comme on l'a répété jusqu'à satiété, le ridicule entretien qu'on lui prête dans la pyramide avait eu lieu, il en parlerait certainement dans cette lettre. Les siècles et les religions y auraient joué un rôle. Cette lettre prouve aussi que la curiosité n'était qu'un motif secondaire dans cette excursion commandée par la présence de Mourad-Bey.

Le 15 juillet au soir, nous nous promenions dans la direction du nord, lorsque nous aperçumes, sur la route d'Alexandrie, un Arabe qui arrivait en toute hâte. Il remit au général en chef une dépêche du général Marmont, qui commandait dans cette place à la grande satisfaction de Bonaparte, qui n'eut qu'à s'en louer, surtout pendant les ravages que la peste y causa. Les Turcs avaient

débarqué le 11 juillet à Abouqu'yr, sous l'escorte et la protection de la marine anglaise. Cette nouvelle du débarquement de quinze à seize mille hommes ne surprit pas trop Bonaparte qui s'y attendait depuis long-temps. Il n'en fut pas de même des généraux qu'il aimait le plus, et qu'il avait, on devine pourquoi, rassurés sur ces craintes. Il écrivait à Marmont, qui était le plus exposé, et qui devait se tenir le plus sur ses gardes : *L'armée qui devait se présenter devant Alexandrie, et qui était partie de Constantinople le 1er du rhamadan, a été détruite sous Acre. Si cependant, cet extravagant commandant anglais* (Smith) *en faisait embarquer le reste pour le présenter à Abouqu'yr, je ne crois pas que cela puisse faire plus de deux mille hommes.* » Il écrivait au général Dugua, qui commandait au Caire : « *Le commandant anglais qui a sommé Damiette est un extravagant. L'armée combinée dont on parle a été détruite devant Acre, où elle est arrivée quinze jours avant notre départ.* » Et, au moment où il arrivait au Caire, il disait dans une lettre à Desaix : « *Nous voici arrivés à la saison où les débarquemens deviennent possibles. Je ne vais pas perdre une heure pour me mettre en mesure. Les probabilités sont, cependant, que pour cette année il n'y en aura pas.* »

Pouvait-il tenir un autre langage, ayant proclamé, immédiatement après la levée du siége d'Acre, qu'il venait d'y *détruire* ces quinze mille hommes qui, deux mois plus tard, devaient débarquer à Abouqu'yr?

C'était, sans doute, pour confirmer cette idée qu'il cherchait à inculquer à tout le monde, qu'avant sa petite excursion aux Pyramides il annonçait la résolution d'aller visiter la Haute-Égypte. Il avait le plus grand désir d'aller inscrire son nom sur la Syénite, à côté des noms des plus anciens conquérans de ce pays, qui a toujours été à celui qui a voulu le prendre. Il paraissait tenir beaucoup à ce projet, et faisait sans cesse, avant son départ pour le désert Lybien, toutes les petites dispositions intérieures pour ce long et intéressant voyage. Il exprimait, chaque jour, le regret qu'il aurait de quitter l'Égypte sans avoir vu ses magnifiques ruines. J'étais, pour mon compte, enchanté de cette résolution; mais un je ne sais quoi me disait que je ne verrais pas Thèbes aux cent palais.

A peine eut-il lu la lettre de Marmont, que Bonaparte rentra dans sa tente et me dicta, jusqu'à trois heures du matin, ses ordres pour le départ des troupes et pour la marche à suivre pendant

son absence, par celles qui resteraient dans l'intérieur du pays. Je vis, dans ce moment, se développer ce caractère ardent qui s'irritait des obstacles; cette célérité qui prévenait tout. Il était tout action et n'hésitait jamais. Le seize juillet, à quatre heures du matin, il était à cheval, et l'armée en pleine marche. Je dois rendre justice à cette imperturbable présence d'esprit, à cette promptitude dans la décision, à cette rapidité dans l'exécution, qui, à cette époque de sa vie, ne l'abandonnaient jamais dans les grandes occasions.

Nous arrivâmes, le 16 au soir, à Ouardan, au nord de Gyzéh; le 19, à Rahahmanie'h, et le 23, à Alexandrie, où tout se prépara pour cette mémorable bataille qui ne répara pas les pertes immeuses et les suites funestes de la bataille navale du même nom; mais qui rappellera toujours aux Français un de leurs plus beaux faits d'armes.

Après la bataille qui fut livrée le 25 juillet, Bonaparte envoya un parlementaire à bord du vaisseau amiral anglais. Nos rapports furent pleins d'urbanité, et tels que l'on devait s'y attendre entre deux nations civilisées. L'amiral anglais remit au parlementaire quelques *douceurs*, en échange de ce que nous avions envoyé, et la Gazette Française de Francfort du 10 juin 1799. Depuis

dix mois nous étions sans nouvelles de France. Bonaparte parcourut ce journal avec un empressement facile à concevoir. *Eh bien !* me dit-il, *mon pressentiment ne m'a pas trompé; l'Italie est perdue!!! Les misérables! tout le fruit de nos victoires a disparu! Il faut que je parte.*

Il fait appeler Berthier; il lui fait lire les nouvelles, lui dit que les affaires vont mal en France, qu'il veut aller voir ce qui s'y passe; qu'il viendra avec lui; que, pour le moment, il n'y aura que lui, moi, Berthier et Gantheaume, qu'il a mandé, dans le secret; il lui recommande de le bien garder, de ne pas témoigner de joie extraordinaire; de ne rien changer à ses habitudes; de ne rien acheter et de ne rien vendre. Il termine par lui dire qu'il compte sur lui. « *Je suis sûr de moi, je suis sûr de Bourrienne.* » Berthier promit de se taire et il tint parole : il avait assez de l'Égypte; il brûlait du désir de retourner en France, et devait craindre que son indiscrétion ne perdît tout.

Gantheaume arrive : Bonaparte lui donne l'ordre de préparer les deux frégates, la *Muiron* et la *Carrière*, et deux petits bâtimens, la *Revanche* et la *Fortune*, avec des vivres pour quatre à cinq cents hommes, et pour deux mois. Il lui recommande le secret sur le but de l'armement

qu'il lui confie, et d'agir avec assez de prudence pour que la croisière anglaise n'en ait aucune connaissance. Il arrêta, plus tard, avec Gantheaume, la route qu'il fallait suivre. Il pensait à tout.

Bonaparte cacha et dissimula son départ, avec le plus grand soin; mais il en perça toujours quelques bruits vagues. Le général Dugua, commandant du Caire, qu'il venait de quitter pour aller s'embarquer, lui écrivait le 18 août: *J'apprends à l'instant qu'il y a eu une grande rumeur à l'Institut, ce matin, où l'on a dit très haut que vous étiez parti pour aller en France, que vous emmeniez avec vous Monge, Berthollet, Berthier, Lannes et Murat. Cette nouvelle s'est répandue en un instant dans toute la ville, où je ne serais pas étonné qu'elle produisît un très mauvais effet; mais j'espère que vous la détruirez.* Bonaparte s'embarqua cinq jours après la réception de cette lettre, bien entendu sans y répondre.

Il ne disait à l'armée la vérité qu'à demi: « Les « nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la « France. Je laisse le commandement de l'armée « au général Kléber; l'armée aura bientôt de « mes nouvelles. Je ne peux pas en dire davan- « tage. Il m'en coûte de quitter des soldats aux- « quels je suis le plus attaché. Mais ce ne sera

« que *momentanément*, et le général que je leur « laisse à la confiance du gouvernement et la « mienne. »

On vient de voir l'unique cause du départ du général Bonaparte pour l'Europe; c'est un fait fort naturel et qu'ont dénaturé les plus ridicules suppositions, les conjectures les plus bizarres. On a voulu donner à un fait très simple des causes extraordinaires. Il n'est pas vrai, comme on l'a souvent dit, qu'il ait arrêté son départ avant la bataille d'Abouqu'yr; il n'y pensait pas. Il eût été fort content que le débarquement n'eût pas eu lieu, et il eût attendu des nouvelles de France pour prendre son parti. Que l'on n'oublie pas son ardente passion pour la conservation de sa conquête, et l'on jugera s'il ne devait pas préférer le repos de l'Égypte à une bataille dont le succès n'est jamais certain, et qui, même gagnée, coûte toujours beaucoup de monde, perte plus sensible encore, dans une situation où l'on ne peut espérer de renforts.

On a dit que Bonaparte, avant le 25 juillet, était informé des événemens d'Italie par des correspondances secrètes. Il n'en existait pas plus de secrètes que d'officielles. Dix mois déjà passés, nous étions sans nouvelles d'Europe.

Il est aussi contraire à la vérité de dire que Bonaparte était instruit officiellement des affaires de France et de la situation fâcheuse de celles qu'il avait laissées, soit là, soit en Italie. Qu'est-ce qu'un nommé Bourbaki ou Bombachi, qui vient de la part de Joseph, lui apporter des nouvelles importantes? Et puis madame Bonaparte qui vend ce secret mille louis à Fouché? Quel secret? Et cela fondé *sur* des Mémoires *sur* Fouché et non *de* Fouché, qui ne sont qu'une pitoyable compilation des *ouï-dire* de cette époque.

Je le demande, si Bonaparte eût reçu les nouvelles dont on parle avec tant d'assurance, eût-il écrit, le 28 juin, au directoire la lettre dans laquelle il donne la relation des événemens qui se sont succédé depuis plusieurs mois; eût-il demandé des secours de toute espèce, et dit que les dernières nouvelles qu'il a reçues sont de Belleville, consul à Gênes, et ont plus de six mois de date, lettre dans laquelle il ajoute, en parlant du contre-amiral Perrée: *personne n'est plus à même que cet officier de nous faire passer des nouvelles et des secours.*

On doit regarder comme certain, et je l'affirme, que Bonaparte ne se doutait même pas de son départ pour la France, lorsqu'il alla aux Pyrami-

des, ni lorsqu'il reçut la nouvelle du débarquement des Anglo-Turcs. Nous avons dit la vraie raison de sa résolution; tout le reste est de pure invention. Quelle manie de vouloir toujours trouver de l'extraordinaire là où il n'y a rien que de très simple et de très naturel!

Bonaparte avait écrit au directoire, à la fin de décembre 1798: « *Nous sommes sans nouvelles de France; pas un courrier depuis le mois de juin. Cela est sans exemple, dans les colonies mêmes.* » Des écrivains ont imaginé de faire venir ces nouvelles par Tunis, Alger, Maroc! Que sais-je! Mais on ne peut rien opposer à un fait positif. Il y avait, à cette époque, plus de deux ans que j'étais auprès de Bonaparte; je ne sache pas qu'une seule dépêche dans aucune circonstance me soit restée inconnue. Comment toutes celles dont on a parlé m'auraient-elles échappé?

Presque toutes les personnes qui ont parlé de la sorte, pour écarter le reproche de désertion que l'on faisait à Bonaparte, citent une lettre du directoire du 26 mai 1799. Cette lettre peut avoir été écrite, mais elle n'est point parvenue; qu'importe alors qu'elle existe dans des archives?

Que de choses n'a-t-on pas dites sur ce départ

et ses causes? Ce que l'on vient de lire est d'une personne qui ne le quittait jamais, à qui il disait tout, qui écrivait tout sous sa dictée ou par ses ordres. Je le répète, au retour de la Syrie nous étions sans nouvelles de France. Il écrivait, le 2 juillet 1799, au général Desaix, l'homme qu'il aimait, estimait et honorait le plus, qu'il était sans nouvelles d'Europe et qu'il en attendait.

Je n'ai jamais entendu parler de Bombachi ou Bourbaki; ceux qui publient que ce sont les nouvelles que cet homme a apportées à Bonaparte de la part de ses frères, à Saint-Jean-d'Acre, qui sont cause de la levée du siége, ont dit une sottise. S'ils eussent été à ce siége désastreux, ils en auraient vu les vrais motifs. Comment aurait-on pu arriver *seul* au camp d'Acre, soit par mer, soit par terre? Restons dans le vrai; c'est un hasard qui a procuré des nouvelles d'Europe. C'est cette unique circonstance qui a déterminé la résolution de Bonaparte et lui a fait envisager l'Egypte comme un champ de gloire épuisé, qu'il était temps de quitter pour aller jouer un autre rôle en France. En partant de ce pays, Bonaparte avait bien senti que le discrédit commençait à l'atteindre. On a vu qu'il avait voulu s'éloigner et rehausser encore sa gloire pour attirer de plus en plus sur lui les re-

gards et l'attention du monde. Ce qu'il désirait, il venait de l'obtenir en grande partie, parce que, malgré des désastres trop réels, le drapeau français flottait cependant aux cataractes du Nil et sur les ruines de Memphis, et ces grands noms unis à ceux des Pyramides et d'Abouqu'yr n'en frappaient pas moins les imaginations. Voyant que la gloire des armes ne soutenait plus la débile puissance directoriale, il se hâta d'aller voir s'il ne pouvait pas la partager ou s'en saisir.

On a supposé des lettres du directoire, des intelligences secrètes; Bonaparte n'avait pas besoin de tout cela! il pouvait faire ce qu'il voulait, rien ne le gênait: telles avaient été ses conventions en partant. Il n'obéissait qu'à sa volonté, et, sans la perte de la flotte, il serait peut-être parti plus tôt. *Vouloir* et *faire*, était un pour lui. Cette latitude était une suite de ses conventions *verbales* avec le directoire, dont il n'aurait pas voulu qu'aucune instruction ni aucun arrêté pût entraver ses démarches.

Bonaparte, parti d'Alexandrie le 5 août, arriva le 10 au Caire. Il fit d'abord renouveler le bruit d'un voyage dans la Haute-Egypte. Cela paraissait d'autant plus vraisemblable qu'il en avait

réellement conçu le projet avant d'aller aux Pyramides, et que ce projet était connu de l'armée et des habitans du Caire. Tout à coup il annonce qu'il veut voir Menouf et parcourir le Delta. Il remontera le Nil plus tard; il va d'abord le descendre. Il écrivit, le 18 août, au divan du Caire: « Je pars demain pour me rendre à Menouf, d'où « je ferai différentes tournées dans le Delta, afin « de voir par moi-même les injustices qui pour« raient être commises, et de prendre connais« sance et des hommes et du pays. Je désire que « vous me donniez le plus souvent possible de vos « nouvelles, et que vous m'informiez de la situa« tion des choses. »

Jusque-là le secret fut assez bien gardé. Le général Lanusse commandant à Menouf, où nous arrivâmes le 20 août, l'avait toutefois deviné: Vous allez en France, me dit-il; ma réponse négative le confirma dans son opinion, ce qui me ferait presque croire que le général en chef avait été le premier indiscret. Le brave général Lanusse enviait notre sort, mais sans plaintes. Il témoigna le vif désir que notre traversée fût heureuse, et ne dit rien à personne.

Nous arrivâmes, le 21 août, au puits de Birket.

Les Arabes en avaient rendu l'eau impotable. Le général en chef voulant absolument se désaltérer, exprima dans un verre le jus de plusieurs citrons. Il ne put avaler cette boisson détestable qu'en se pinçant fortement les narines et avec un grand dégoût.

Le 22 août, nous étions près d'Alexandrie; alors le général déclara à tous ceux qu'il avait amenés du Caire qu'ils allaient en France. La joie éclata sur toutes les figures.

Le général Kléber, auquel Bonaparte destinait le commandement de l'armée, fut invité à venir de Damiette à Rosette, où il lui disait de se rendre, pour *conférer avec lui sur des affaires extrêmement importantes*. Bonaparte lui donnait un rendez-vous où il savait qu'il ne serait pas; il voulait éviter ses reproches et la dure franchise de Kléber. Il lui écrivit alors tout ce qu'il voulait lui dire, et donna pour motif de ne s'être pas trouvé au rendez-vous, que la crainte de voir la croisière anglaise reparaître d'un moment à l'autre, l'avait forcé d'accélérer son voyage de trois jours. Mais Bonaparte savait très bien, en lui écrivant, qu'il serait en mer avant qu'il eût reçu sa lettre. Klé-

ber s'est plaint amèrement de cette conduite astucieuse dans sa correspondance. On verra dans la suite combien fut bizarre la destinée réservée à la correspondance de Kléber.

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES

SUR

LA DESTRUCTION DE LA FLOTTE ET LA CONDUITE DE L'AMIRAL BRUEYS.

Bonaparte est entré à Alexandrie le 2 juillet. Trente jours après, la flotte n'était plus : qu'a-t-il fait pendant ce mois? quels ordres a-t-il donnés? qu'a fait Brueys contre ses ordres? et que serait-il arrivé s'il eût écouté Bonaparte?

Examinons la lettre au directoire; on verra qu'elle diffère beaucoup de ses ordres et de sa correspondance avec l'amiral. Le 1er août, jour si fatal, trouva cet amiral dans la position où l'avait placé l'arrêté du 3 juillet. C'est une grande injustice de rejeter tous les torts sur Brueys, qui, à mon avis, n'en avait aucun, et qui n'a été victime que des circonstances.

« Le 18 messidor (6 juillet), dit Bonaparte, j'é-

« crivis à l'amiral d'entrer dans les vingt-quatre « heures dans le port d'Alexandrie, et, si son es- « cadre ne pouvait pas y entrer, de décharger « promptement toute l'artillerie et tous les effets « de l'armée, et de se rendre à Corfou.

« L'amiral ne *crut pas devoir* achever le débar- « quement, dans la position où il était [1].

« Il alla mouiller à Abouqu'yr qui offrait un « bon mouillage.

« Je suis parti d'Alexandrie dans la ferme « croyance que sous trois jours l'escadre serait « entrée dans le port d'Alexandrie, ou aurait ap- « pareillé pour Corfou. »

Voilà ce que Bonaparte écrivait au directoire le 6 juillet, et le 9, l'ordonnateur en chef écrivait à l'amiral Brueys de la rade d'Abouqu'yr :

« L'opinion générale était, qu'aussitôt le débarquement opéré, nous aurions dû partir pour Corfou, où nous aurions été ralliés par nos vaisseaux de Malte, de Toulon et d'Ancône, pour être prêts à tout. Le général en chef en a décidé autrement. Le bonheur qui accompagne ses opérations suivra aussi celle-ci. Au reste, nous som-

[1] Il ne le pouvait pas; voir ci-après l'extrait du rapport de Berthier.

mes sous le vent du fanatisme, et son souffle ébranle un peu mes principes. »

Certes, si les choses se fussent passées ainsi que le dit le général en chef, étant parti d'Alexandrie le 7 juillet, il pourrait dire avec justice: « J'ai donné le 6 un ordre positif; je suis parti le 7. « Est-ce ma faute si je n'ai pas été obéi? »

Mais c'est le 3 juillet, quatre jours avant son départ d'Alexandrie, que Bonaparte ordonna, par un arrêté en huit articles, ce qu'il voulait que Brueys exécutât : il n'y eut point d'ordre direct.

L'article premier de cet arrêté portait: « L'ami- « ral Brueys fera entrer dans la journée de demain, « 4 juillet, son escadre dans le port d'Alexandrie, « *si* le temps le permet, et *s'il* y a le fond néces- « saire. — Article 2. S'il n'y a pas dans le port « le fond nécessaire pour mouiller, il prendra des « mesures pour que, dans la journée de demain, « il ait débarqué l'artillerie et les autres effets de « terre. » L'article 7 porte: « L'amiral fera dans la « journée de demain connaître, par un rapport au « général en chef, *si* l'escadre *peut* entrer dans le « port d'Alexandrie, ou si elle peut se défendre, « embossée dans la rade d'Abouqu'yr, contre une « escadre ennemie supérieure; et dans le cas où

« ni l'un ni l'autre ne pourrait s'exécuter, il devra « partir pour Corfou, l'artillerie débarquée. — Ar« ticle 8. Si l'ennemi paraissait avec des forces très « supérieures, dans le cas où l'amiral ne pourrait « entrer ni à Alexandrie ni au *Bequier* (Abouqu'yr), « la flotte se retirerait également à Corfou. »

Voilà le seul ordre qu'ait reçu Brueys; l'escadre n'était plus, lorsque la lettre du 27 juillet arriva à Alexandrie. On se demande, est-ce là un ordre absolu, et sa date est-elle du 6 juillet? Mais, en admettant même cette assertion comme vraie, l'ordre n'était pas *exécutable*. C'est ce que l'on va voir.

Le général Berthier, dans sa *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, qui a tout le caractère officiel, et qui l'est en effet, étant écrite par ordre et sous la dictée du général Bonaparte, s'exprime ainsi:

« Les vaisseaux de guerre ne *pouvaient* entrer « dans le port, et restaient dans la rade à *une* « *grande distance*, ce qui rendait le débarquement « de l'artillerie également long et *pénible*. Bona« parte *convient* avec l'amiral Brueys que la flotte « *ira* mouiller à Abouqu'yr, où la rade est bonne « et le débarquement facile, et d'où l'on peut égale« ment communiquer avec Rosette et Alexandrie. »

Que le lecteur impartial, et qui cherche de bonne foi la vérité, veuille bien comparer la tournure et les expressions de ce que je viens de citer de la lettre au directoire, avec l'ordre donné le 3 juillet, et la relation officielle de Berthier. Il faut bien le dire, Bonaparte *n'a pas écrit* le 6 juillet à l'amiral Brueys ce qu'il prétend lui avoir écrit. Mais, comme il partit le 7 d'Alexandrie, il a voulu faire entendre, qu'ayant donné ses ordres le 6, il ne devait plus répondre de rien. Dès-lors sera-ce sa faute si on ne lui a pas obéi? Et n'a-t-il pas dû croire que, pendant qu'il traverserait le désert, la flotte traverserait paisiblement la Méditerranée? Or, il est bien positif qu'il savait le 7 juillet, au moment de partir pour l'intérieur de l'Égypte, que la *flotte* ne *pouvait* pas entrer dans le port vieux, et qu'elle était *mouillée* d'après son assentiment à Abouqu'yr.

Mais rendons la chose plus claire : l'amiral Brueys écrit le 2 juillet à Bonaparte une très-longue lettre, dans laquelle il déclare que tout annonce que l'entrée des deux ports d'Alexandrie est impraticable pour nos vaisseaux de guerre; que la position où il est dans la rade d'Alexandrie n'est pas *tenable*, et qu'il ne peut pas y attendre l'ennemi qui, avec des forces égales, détruirait toute

l'armée en la prenant en détail, s'il avait la maladresse de l'attendre dans ce mouillage, qui était à trois lieues en mer en avant d'Alexandrie. Il proposa le mouillage d'Abouqu'yr, et ajouta qu'il pourrait alors lui envoyer, soit par le moyen des djermes ou des avisots, l'artillerie et les autres objets qu'il avait à bord des vaisseaux. Son chagrin serait au comble, si ce défaut de mouillage devait être une raison de se séparer de lui.

L'on conçoit l'expression de ce sentiment de Brueys. Supposons, ce qui était dans l'ordre des choses possibles, une bataille de Manssour'ah; que devenait l'armée? La flotte était-elle alors de trop? et lui-même ne devait-il pas s'en servir pour l'exécution des vastes projets qu'il avait conçus, et qu'il avait communiqués en masse au directoire.

L'amiral Brueys écrit le 6 juillet à Bonaparte (encore à Alexandrie, et qui dit avoir écrit le même jour au directoire ce que l'on a vu) qu'il va appareiller pour se rendre au mouillage d'Abouqu'yr; que le contre-amiral Villeneuve et le chef de division Casa-Bianca regardent le passage pour les vaisseaux de ligne comme *impraticable*, ou du moins bien dangereux. Il a le plus grand désir de seconder ses opérations. Il termine sa lettre par ces mots :

« La partie des vivres est ce qu'il y a de *plus* « *pressant* pour l'escadre ; on m'a rendu compte « que sur plusieurs vaisseaux il ne restait plus « que quatorze jours de biscuit. Il faut en outre « du bois à brûler, qui est fort rare. »

Voici la réponse de l'amiral, du 7 juillet, à la lettre du 6 du général en chef. — « Vive la répu- « blique ! Il me paraît que *tout va à merveille. Je* « *vous remercie* de la précaution que vous avez « prise d'envoyer au Bekier des officiers du génie « et d'artillerie. Je me concerterai avec eux *après* « *avoir mouillé*....

« Je vais faire chavirer tout le vaisseau, pour « tâcher de trouver les caisses que vous me de- « mandez, et si elles n'y sont pas, j'ordonnerai « des perquisitions sur tous les vaisseaux de l'es- « cadre.

« Quand on trouverait le moyen de faire entrer « l'escadre dans le port d'Alexandrie, je serais « bloqué par un seul vaisseau, et je deviendrais « spectateur oisif de votre gloire, sans pouvoir y « prendre la moindre part. »

La lecture de ces pièces ne prouve-t-elle pas de la manière la plus évidente que Bonaparte est parti le 7 d'Alexandrie, très bien informé.

1° Que tout annonçait l'impossibilité d'entrer dans le port d'Alexandrie;

2° Qu'il savait que Brueys était à Abouqu'yr, puisqu'il lui envoie par précaution des officiers du génie et d'artillerie pour assurer son mouillage;

3° Que Bonaparte savait que l'escadre n'avait ni vivres ni bois;

4° Enfin, que le regret qu'aurait eu Brueys de rester spectateur oisif de sa gloire, et de ne pouvoir y prendre part, annonce quelque précaution pour un avenir incertain.

Qui pourra concilier cette correspondance de Brueys avec la prétendue lettre du 6 juillet à cet amiral, dont Bonaparte parle au directoire. Cette lettre n'a été écrite que le 20 août suivant.

Qu'est-il arrivé depuis?... Reprenons sa lettre au directoire.

« Depuis le 18 messidor (4 juillet) jusqu'au 6 « thermidor (24 juillet), je n'ai reçu aucune « nouvelle ni de Rosette, ni d'Alexandrie, ni de « l'escadre. Une nuée d'Arabes, accourus de tous « les points du désert, étaient constamment à cinq « cents toises du camp. Je reçus plusieurs lettres « de l'amiral, où je vis avec étonnement qu'il se « trouvait toujours à Abouqu'yr. Je lui écrivis sur-

« le-champ, pour lui faire sentir qu'il ne devait « pas perdre un instant pour entrer à Alexandrie « ou se rendre à Corfou. »

Je crois, sans peine, que le général en chef n'a pas reçu de lettres depuis son départ d'Alexandrie jusqu'au 24 juillet, jour de son entrée au Caire. Je sais très positivement que jusqu'au 14, jour où je l'ai quitté pour m'embarquer sur le chebek *le Cerf*, il n'avait de nouvelles d'Alexandrie que jusqu'au 9. Mais il avait reçu la lettre de Brueys du 7. Il est constant que ces nombreux Arabes que j'ai vus dans le Bohahyre'h enlevaient les courriers sans escorte, et rendaient la correspondance impossible.

Bonaparte parle de plusieurs lettres de l'amiral qu'il reçut au Caire, jusqu'à celle du 20 juillet et dont il va être question.

Il ne faut pas perdre de vue que le général et l'amiral ne reçurent point leurs lettres respectives assez à temps pour qu'elles pussent avoir la moindre influence sur la conduite de l'amiral. Les deux faits à considérer avec impartialité, sont l'arrêté du 3 juillet et la situation déplorable de la flotte.

Il est vrai que Bruys a écrit, les 13 et 14 juillet, quatre lettres au général en chef. Mais il est

à remarquer que dans aucune il ne parle de Corfou.

Dans la première, il lui disait, après quelques détails : « Les garnisons de nos vaisseaux sont très « faibles et composées de soldats valétudinaires, « jeunes et insubordonnés. Il semble que l'on ait « fait un choix dans votre armée pour nous don« ner ce qu'il y avait de plus mauvais. »

Il envoie la copie d'un ordre du jour concernant les manœuvres calculées sur ce que, dans la position où se trouve l'armée navale, on pourra être dans le cas de combattre à l'ancre.

Cette lettre, dont Bonaparte ne dit rien, prouve l'imprudence qu'il y aurait eu à lancer au milieu de la Méditerranée une flotte ainsi composée et qui manquait de vivres.

Le 14 juillet, Brueys envoie des lettres venues de Toulon, et il termine ainsi : « J'attends du riz « avec impatience, pour épargner le *peu* de bis« cuit qui me reste. » Il dit qu'il ne reçoit point d'ordres.

Brueys ne s'excuse dans aucune de ses lettres, de ne pas être parti pour Corfou.

Quant à ce que Bonaparte dit lui avoir écrit de partir sur-le-champ pour cette île, on présume bien que cette lettre, expédiée du Caire,

le 25 juillet, n'a pu arriver avant le 1er août.

Le général en chef poursuit ainsi dans sa lettre au directoire :

« *L'amiral m'instruisit par une lettre* du 2 thermidor (20 juillet), que plusieurs vaisseaux anglais étaient venus le reconnaître, et qu'il se fortifiait pour attendre l'ennemi, embossé à Abouqu'yr. Cette étrange résolution me remplit des plus vives alarmes. Mais déjà il n'était plus temps, car sa lettre ne m'arriva que le 12 thermidor (30 juillet). Je lui expédiai mon aide-de-camp Julien, avec ordre de ne pas partir d'Abouqu'yr qu'il n'ait vu l'escadre à la voile. Parti le 30 juillet, il n'aurait jamais pu arriver à temps. Cet aide-de-camp a été tué en chemin par un parti arabe, qui a arrêté sa barque sur le Nil et l'a égorgé avec son escorte [1]. »

On va lire la véritable lettre de l'amiral, du 2 thermidor (20 juillet).

A bord de l'*Amiral*, 2 thermidor.

« La frégate l'*Arthémise*, qui avait été escorter le grand-maître sur les îles *Mésida*, est de retour depuis hier. Son journal n'*offre rien d'in-*

[1] Il était parti le 1er août 1799. Il fut tué le 2.

« *téressant*. Je n'y ai vu que la déposition d'un « bâtiment impérial qui dit avoir rencontré le 2 « messidor (20 juin), étant dans l'est du phare de « Messine, une escadre anglaise composée de « treize vaisseaux, une frégate et un brick; c'est « la même qui a passé le 10 suivant (28 juin) de- « vant Alexandrie. J'attends de vos nouvelles « avec bien de l'impatience. Je vois que sous peu « de jours il n'y aura plus de biscuit. J'ai re- « tranché le tiers de la ration de vin. Le contre- « amiral Decrès a été à Rosette pour hâter l'envoi « des comestibles que vous me destinez. J'ai reçu « hier deux mortiers que j'avais demandés pour « placer sur l'écueil où ma ligne est appuyée. « Demain ils seront placés. *Rien de nouveau dans* « *l'escadre qui soit digne de vous être transmis*. »

Et le général en chef dit que Brueys lui a écrit que plusieurs vaisseaux anglais sont venus le reconnaître, tandis *qu'il n'y a rien de nouveau dans l'escadre qui soit digne de lui être transmis*.

A cette lettre était joint un rapport de l'amiral sur la reconnaissance de deux bâtimens de guerre venant de la partie de l'ouest. Après un long exposé de leurs manœuvres, l'amiral termine ainsi: *Il est une heure après midi, rien ne paraît*. Il est

probable que ces deux bâtimens étaient les éclaireurs de l'escadre anglaise.

Ce n'est certes pas, comme le prétend Bonaparte, la tardive arrivée de cette lettre qui a causé la perte de la flotte.

Mais voici bien mieux.

Bonaparte arrive au Caire, le 25 juillet, et il écrit le 27 à l'amiral :

« Je suis instruit d'Alexandrie qu'enfin vous « avez trouvé une passe telle que l'on pouvait la « désirer, et qu'à l'heure qu'il est vous êtes dans « le port avec votre escadre.

« Vous ne devez avoir aucune inquiétude sur « les vivres nécessaires à votre armée.

« Dès que j'aurai reçu une lettre de vous qui « me fasse connaître ce que vous avez fait et la « position où vous êtes, *je vous donnerai des or-* « *dres* sur ce que nous aurons encore à faire.

« Faites bien garder *Coraïm*, c'est un coquin « qui nous a trompés. S'il ne nous donne pas les « cent mille écus que je lui ai demandés, je lui « fais couper la tête[1]. »

[1] Sidy-Mohamed El-Koraïm, de la famille du prophète; il avait été envoyé par Kléber, d'Alexandrie à bord de l'*Orient*, pour aller de là au Caire. On a vu son histoire et sa fin tragique dans ce volume.

On voit par cette lettre de Bonaparte, 1o qu'il avait été mal informé : il n'y avait pas de passe, et ce n'est pas Brueys qui lui donna ce faux renseignement; 2o qu'il savait bien que l'escadre manquait de vivres; 3o qu'il attendait des nouvelles de Brueys pour lui donner des ordres sur ce qu'il aurait encore à faire; 4o que sa recommandation de bien garder le chérif d'Alexandrie, pour lui arracher cent mille écus, prouve évidemment qu'il savait que l'amiral n'était pas à Corfou ou sur la route. Et dans cette lettre du 27 juillet, il n'est pas question de l'ordre d'aller à Corfou.

Bonaparte écrit le 30 juillet : « Je vous ai écrit « le 27, et je vous envoie tous les ordres que j'ai « donnés pour l'approvisionnement de l'escadre. « J'imagine qu'à l'heure qu'il est, les cinquante « bateaux de vivres sont arrivés. Je vais encore « faire partir une trentaine de bâtimens de blé, « pour votre escadre.

« Toute la conduite des Anglais porte à croire « qu'ils sont inférieurs en nombre et qu'ils se « contentent de bloquer Malte. Quoi qu'il en soit, « il faut bien vite entrer dans le port d'Alexandrie « ou vous approvisionner promptement de riz, » de blé que je vous envoie, et vous transporter

« dans le port de Corfou; car il est indispensable « que jusqu'à ce que tout ceci se décide, vous « vous trouviez dans une position à portée d'en « imposer à la Porte. »

En lisant cette lettre, on ne comprend pas les *vives alarmes* dont Bonaparte parle au directoire, puisqu'il regarde les Anglais comme inférieurs en nombre et occupés à bloquer Malte. On y voit aussi qu'il veut que Brueys soit approvisionné pour se rendre à Corfou.

La lettre du 27 juillet et celle que l'on vient de lire ne sont parvenues qu'après le 1er août. Je n'en ai parlé que pour faire voir quels étaient les desseins du général en chef, et qu'il connaissait parfaitement bien la position de l'escadre.

On voit dans la lettre du 30 juillet :

1° Qu'il était toujours dans la fausse croyance que l'on avait trouvé une bonne passe; 2° qu'il était bien convaincu que l'escadre était sans vivres, puisqu'il lui envoie cent bâtimens (c'étaient des djermes du pays); 3° qu'il n'était guère inquiet des Anglais, puisque c'est lui qui annonce à Brueys qu'ils se contentent de bloquer Malte; 4° qu'ils savait bien que jamais Brueys n'avait pu aller à Corfou, puisqu'il n'avait pas de vivres, et

qu'il lui dit de s'approvisionner avec ce qu'il lui envoie pour qu'il puisse s'y rendre.

Ce voyage à Corfou exposait la flotte pour un bien faible motif. Il n'était pas facile de faire croire au grand-seigneur, même avec treize vaisseaux mal équipés, que c'était pour lui que nous nous étions emparés de l'Egypte, qu'on y levait des impôts, qu'on mettait des contributions sur les corporations, que l'on faisait fusiller ceux qui ne payaient pas celles que l'on imposait arbitrairement. C'était une étrange idée que de se persuader que le grand-seigneur croirait que tout cela se faisait pour lui plaire et pour son bien.

Revenons à la lettre au directoire. « Le 26 juil-« let, l'amiral m'écrivit que les Anglais s'étaient « éloignés, ce qu'il attribue au défaut de vivres. »

Cela *est vrai ;* mais Brueys ajoute dans la même lettre. « Nous ne recevons point de nouvelles, et « nous sommes toujours flottans entre la crainte « et l'espérance. Je n'ai encore aucun objet de « remplacement, et je me trouve hors d'état *de « rien entreprendre* sans avoir reçu quelques ap-« provisionnemens.

« Les deux mortiers ont été placés sur l'écueil, « et quatre pièces de 6 en défendent l'approche ; « il faudrait enlever le tout *lorsque vous me don-*

« *nerez l'ordre de partir.* Du reste, cette rade est « entièrement ouverte, et n'est pas susceptible de « protéger les vaisseaux contre un ennemi supé- « rieur. »

Puis, parlant d'un aviso qu'il avait envoyé à la découverte, et qui avait cassé son mât à moitié chemin, sans toucher à terre, il ajoute : « Sans « subsistances, ni moyens de remplacement en « grémens, on reste paralysé, et cette inaction « rend malade. »

Bonaparte dit au directoire:

« Le 29 juillet, l'amiral m'écrivit qu'il venait « d'apprendre la victoire des Pyramides, et qu'on « avait trouvé une passe pour entrer dans le « port d'Alexandrie. Je reçus cette lettre le 5 « août. »

Voici la lettre de Brueys du 29 juillet: « Nous « avons appris hier votre victoire sur les mame- « lucks, et l'entrée triomphale de nos troupes au « Caire, etc.

« L'armée navale célèbre aujourd'hui, par des « jeux nautiques, une fête en réjouissance des « nouveaux succès de la république. » Puis, suivent six paragraphes très insignifians sur les mouvemens de quelques bâtimens français dans la Méditerranée. La lettre finit ainsi:

« Le chérif d'Alexandrie, détenu à mon bord, « a le plus grand désir d'aller vous rejoindre. J'at- « tends vos ordres. »

Il n'y a pas, dans toute la lettre du 29 juillet, *un seul mot* sur les passes d'Alexandrie. Bonaparte a confondu avec ce que lui écrivait Brueys dans une autre lettre du 26.

« Les officiers que j'avais chargés de sonder le « port vieux, m'annoncent que *leur travail est* « *fini*, et qu'ils vont *m'envoyer le plan*. Dès que je « le recevrai, je m'empresserai de vous le faire « parvenir, afin que vous décidiez sur les vais- « seaux que vous voulez y faire entrer. » Brueys n'a jamais cru un instant que des vaisseaux de la grandeur de ceux de son escadre pussent entrer dans le port d'Alexandrie.

On a vu que Brueys, dans cette même lettre du 29 juillet, dans laquelle Bonaparte suppose des choses qui ne sont pas, ce qui lui est trop souvent arrivé, parle de Coraïm, le chérif d'Alexandrie; il céda à ses désirs d'aller se justifier en personne auprès du général en chef, et le fit mettre à terre le 31 juillet. Il fut conduit au Caire sous une forte escorte. Vingt-quatre heures plus tard, il sautait avec l'Orient.

Le général en chef écrivait à Brueys le jour

même de la destruction de sa flotte, 1er août : « J'ai acquis de nouvelles preuves de la trahison « de Coraïm; vous voudrez bien le mettre aux « fers, et prendre toutes les précautions pour « qu'il ne nous échappe pas. »

Et le 3 août, après plusieurs choses totalement étrangères à l'escadre, il termine ainsi : « Vous « trouverez ci-joint un nouvel ordre pour l'ap- « provisionnement de l'escadre. »

Il est évident qu'à cette époque encore, l'escadre n'était pas approvisionnée, et qu'elle ne pouvait pas aller à Corfou.

Bonaparte continue ainsi sa lettre au directoire : « Il me paraît que l'amiral Brueys n'a pas « *voulu* aller à Corfou avant qu'il ait été certain « de ne pouvoir entrer dans le port d'Alexandrie, « et que l'armée, dont il n'avait pas de nouvelles « depuis long-temps, fût dans une position à « *n'avoir plus besoin de retraite*. Si, dans ces fu- « nestes événemens, il a fait des fautes, il les a « expiées par une mort glorieuse. »

Ce passage est véritablement extraordinaire; mais Brueys avait, dès le premier jour, la conviction que l'on ne pouvait pas entrer dans le port vieux d'Alexandrie; c'est parce que Bonaparte fut assailli par des gens qui en savent tou-

jours plus que les autres, qu'il ordonna des sondes. C'est bien lui qui, par son arrêté du 3 juillet, a indiqué l'alternative, ou d'entrer dans le port, si on le pouvait, ou d'aller mouiller à Abouqu'yr.

Brueys, dit la dépêche officielle, n'a pas voulu aller à Corfou.

Pourquoi pas? lui, si dévoué à Bonaparte, immédiatement sous ses ordres; pourquoi aurait-il refusé? il n'avait pas le droit d'interpréter un ordre. Mais on l'a vu jusqu'à l'évidence, il ne le *pouvait* pas, parce qu'il n'avait jamais de vivres qu'au jour le jour.

Mais, on se le demande, Bonaparte quitte Alexandrie le 7 juillet; il se lance avec son armée dans un pays que l'on ne connaît pas, et contre des ennemis dont on ignore la force. Trente mille Français sont livrés à toutes les chances du hasard. Toutes les communications sont interrompues; et on a vu dans sa correspondance que, le 26 juillet, on n'avait à Alexandrie aucune nouvelle de l'armée, et que ce n'est que trois jours avant la bataille d'Abouqu'yr, que l'on apprit son entrée au Caire. Lors même que la position matérielle de l'amiral lui eût permis de hasarder son escadre en pleine mer, était-ce donc une si grande faute que d'attendre des nouvelles de l'armée?

Que l'on n'oublie pas que Brueys n'a reçu aucun ordre depuis l'arrêté du 3 juillet, et que l'on dise s'il y a *désobéissance* de ne pas avoir été à Corfou, d'après cet arrêté.

Mais écoutons le contre-amiral Blanquet-Duchayla, qui commandait le *Franklin*. Il écrit le 12 août au général en chef. Après lui avoir parlé de la fatale nuit et de l'*opinion générale* que l'ennemi n'oserait attaquer, et que s'il le faisait, il serait repoussé, il ajoute :

« Si vous aviez été plus près de nous, mon « général, toutes les incertitudes qui nous assié- « geaient, soit par le *manque de vivres et d'eau*, « soit par l'insuffisance de nos moyens défensifs « et offensifs en hommes exercés à vaincre, eus- « sent cessé.

« Ce qui enchaînait l'amiral, était le respect « religieux qu'il portait à vos intentions, *qui* « *mieux interprétées* sans doute, quoique ne rece- « vant pas de vos nouvelles, devaient le porter à « quitter ces bords.

« Les deux mortiers, établis sur l'écueil, ont « tiré quelques bombes, mais sans succès ».

Puisqu'il était question d'*intention* et d'interprétation, il n'y avait donc pas d'ordre *positif*.

Quoique Bonaparte dise que la flotte avait reçu de Rosette, dans les premiers jours de thermidor, un approvisionnement de riz pour deux mois, il n'en est pas moins vrai que ses lettres, celles de Brueys, celle de Duchayla, prouvent que l'armée navale n'en avait pas assez pour ses besoins journaliers. Il est évident que Brueys ne pouvait *rien* entreprendre sans avoir reçu des approvisionnemens.

NOTES HISTORIQUES

SUR

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

L'auteur a cru devoir placer ici quelques pièces essentielles, ayant cherché, ainsi qu'il l'a dit dans le cours de ses Mémoires, à ne reproduire dans son récit que le moins possible des choses que les autres ont pu dire. Ces pièces sont d'ailleurs d'un grand intérêt, et remplissent les lacunes volontaires de l'auteur : ce sont, d'abord, une lettre du général Boyer à sa famille, deux rapports de Bonaparte au directoire, une lettre de Poussielgue sur le désastre de la flotte française à Alexandrie, et une description du Caire.

A ces pièces, dont plusieurs sont officielles, l'auteur en a joint quelques autres, dont il possède les autographes; ce sont des lettres qui furent écrites pendant la campagne d'Égypte par Marmont, Tallien, Dumas, etc., etc.

Au Grand-Caire, le 10 fructidor.

Mes chers parens,

Notre entrée au Grand-Caire est une occasion pour moi de vous donner de mes nouvelles; et comme mon intention

est de vous mettre entièrement au fait d'une expédition aussi singulière qu'étonnante, je vais récapituler tous nos hauts faits du jour de notre départ de Toulon.

L'armée, composée de 30,000 hommes embarqués partie à Marseille, Toulon, Gênes et Civitta-Vecchia, a mis à la voile le 30 floréal, convoyée par quinze vaisseaux de guerre, dont deux armés en flûte, quatorze frégates, et plusieurs autres petits bâtimens de guerre. Le convoi en tout formait un total de quatre cents voiles; depuis les croisades, l'on n'avait pas vu pareille armée dans la Méditerranée.

Sans calculer les dangers de l'élément sur lequel nous voguions, ni ceux qu'un ennemi redoutable sur l'eau pouvait nous faire craindre, l'armée cingle vers l'île de Malte, où nous arrivons le 22 prairial. Cette conquête, très importante par elle-même, nous coûta peu de monde. Le 24, la place capitula; l'ordre fut anéanti; le grand-maître renvoyé en Allemagne avec de belles promesses : tout enfin succède à nos vœux. Il ne fallait pas perdre de temps, ni s'occuper trop à contempler et raisonner l'avantage que nous tirions de l'occupation de Malte; une escadre anglaise, forte de treize grosses voiles, commandée par Nelson, mouillait dans les eaux de Naples, et épiait nos mouvemens. Bonaparte, instruit de la présence de l'ennemi, donne à peine à son escadre le temps de faire de l'eau; il ordonne qu'on mette à la voile; et, le 30 prairial, l'armée et l'escadre sortent du port de Malte. Nous forçons de voile pour atteindre le second but de notre expédition. Le 7 messidor, nous signalons l'île de Candie; enfin, le 12, notre escadre légère signale Alexandrie.

Le même jour, à midi, l'escadre de l'amiral Nelson

arrivait en face du port de cette ville, et offrait aux Turcs de mouiller dans leur port, pour les défendre contre nous. Cette offre refusée, l'Anglais met à la voile, fait route sur Cypre, tandis que nous, profitant de toutes ses fautes et utilisant son ineptie, nous descendons la nuit du 13 au 14 sur Marabou ou la Tour des Arabes; à la pointe du jour, toute l'armée était à terre. Bonaparte se met à la tête, et marche droit sur Alexandrie à travers un désert de trois lieues, qui n'offrait pas même de l'eau pour ressource dans un climat où la chaleur est insupportable.

Malgré toutes ces difficultés, nous arrivons sous les murs; une garnison d'à peu près 500 janissaires les défendait. Le reste de la population de la ville se jette dans les forts, d'autres se portent sur leurs toits. Ainsi disposés, ils attendent notre attaque: la charge bat; nos soldats se précipitent avec fureur sur les remparts, qu'ils escaladent malgré la défense opiniâtre des attaqués. Plusieurs généraux sont blessés, entre autres Kleber. Nous perdons à peu près 150 hommes, mais la valeur met fin à l'opiniâtreté des Turcs. Ceux-ci, repoussés de tous côtés, se réfugient chez leur Dieu et leur Prophète; ils remplissent leurs mosquées. Hommes, femmes, vieillards, jeunes et enfans, tous sont massacrés. Au bout de quatre heures, nos soldats mettent fin à leur fureur, la tranquillité renait en ville, plusieurs forts capitulent; j'en ai moi-même fait rendre un où 700 Turcs s'étaient retirés. La confiance reprend enfin dans la ville, et le lendemain tout était tranquille.

C'est ici le moment de faire une petite digression pour vous mettre au fait du sujet qui nous amène sur ces terres, et va engager Bonaparte de s'emparer de l'Égypte.

La France, par les divers événemens decette guerre et de sa révolution, perdant ses colonies, ses comptoirs, verrait infailliblement décheoir son commerce, et un peuple aussi industrieux serait enfin obligé de négocier en secondes mains les objets les plus essentiels de son commerce. Plusieurs probabilités font envisager comme impossible au gouvernement, sinon de récupérer nos colonies, du moins d'en tirer l'avantage que nous en avions, surtout après la destruction et les horreurs qui se sont commises, joint au décret d'abolition.

Pour s'indemniser d'une perte qui paraît presque réelle, le gouvernement a jeté les yeux sur l'Égypte et la Syrie, contrées qui, par leur climat, la bonté de leur sol et leur fertilité, peuvent devenir les greniers du commerce de la France, son magasin d'abondance, et, par la suite des temps, l'entrepôt de son commerce des Indes : il est indubitable qu'après nous être emparés et organisés dans ce pays, nous pouvons jeter nos vues plus loin, et par la suite détruire le commerce anglais dans les Indes, l'utiliser à notre profit, nous rendre les souverains du commerce même de l'Afrique et de l'Asie.

Toutes ces considérations ont engagé, selon moi, le gouvernement à tenter une expédition sur l'Egypte.

Cette partie de la puissance ottomane est gouvernée depuis plusieurs siècles par une espèce d'hommes que l'on appelle mamelucks, qui, ayant à leur tête des beys, méconnaissent l'autorité du grand-seigneur, gouvernent despotiquement et tyranniquement un peuple et un pays qui, entre les mains d'une nation policée, deviendront une source de richesses.

C'est donc à ces mamelucks qu'il faut faire la guerre pour occuper l'Egypte: leur nombre est d'à peu près 8,000, tous à cheval; ils ont vingt-quatre beys pour les commander. Il est important que vous connaissiez un peu ce que sont ces soldats, leur manière de faire la guerre, leur armure et leur origine.

Tout mameluck est acheté. Ils sont tous du mont Caucase et de la Géorgie. Il y a beaucoup d'Allemands, Russes, même quelques Français. Leur religion est la mahométane. Exercés dès leur jeunesse à l'art militaire, ils sont d'une adresse extraordinaire à cheval, à tirer la carabine, le pistolet, à lancer des traits, des masses d'armes, enfin à sabrer; l'on en a vu couper d'un coup de sabre une tête de coton mouillé.

Chaque mameluck a deux, trois, même quatre domestiques. Ceux-ci le suivent toujours à pied, même dans les combats. L'armure du mameluck à cheval est de deux grands fusils, que chacun de ses domestiques porte à côté de lui. Il ne les décharge qu'une fois; il saisit ensuite deux paires de pistolets qu'il a autour de son corps, puis huit flèches qu'il porte dans un carquois, et qu'il jette fort adroitement avec sa main, puis se sert de la masse d'armes pour assommer. Enfin deux sabres sont sa dernière ressource. Il saisit la bride entre ses dents; armé d'un sabre dans chaque main, il court sur son ennemi, et taille à droite et à gauche: malheur à qui ne pare pas ses coups. Il en est qui taillent un homme en deux. C'est à cette espèce d'hommes que nous allons faire la guerre. Je vais actuellement entrer dans les détails des combats que nous avons essuyés de leur part.

Après avoir organisé à Alexandrie un pouvoir gouvernant, avoir assuré la communication sur les derrières de notre armée, Bonaparte fait prendre pour cinq jours de vivres à son armée, et se prépare à traverser un désert de vingt lieues pour arriver à l'embouchure du Nil, et remonter ce fleuve si célèbre jusqu'au Grand-Caire, qui est le premier but de son opération. Le 18 messidor l'armée se met en marche, remonte à petites journées ce fleuve, rencontrant quelques partis de mamelucks qui fuient successivement à notre approche. Enfin, le 24, le général Bonaparte apprend que les beys ont marché sur lui avec leurs forces réunies; qu'il doit être attaqué le lendemain. Il organise sa marche de bataille et prend des précautions.

Bonaparte m'envoie avec trois chaloupes canonnières à la découverte. Je pousse avec cette petite flotille trois lieues en avant de l'armée. Je descends successivement dans tous les villages situés sur les deux rives du Nil, pour avoir des renseignemens sur les mamelucks. Dans les uns je suis accueilli à coups de fusil, d'autres viennent au-devant de moi, me reçoivent bien, m'offrent des vivres. Dans un d'eux, il m'arriva un événement drôle et singulier. Le cheick du pays ayant réuni toute sa population pour venir au-devant de moi, s'approche, et me demande de quel droit les chrétiens venaient s'emparer d'un pays qui appartenait au grand-seigneur. Je lui répondis que c'était la volonté de Dieu et de son prophète Mahomet qui nous y conduisait. Mais, me répliqua-t-il, le roi de France aura prévenu notre sultan de cette démarche. Après l'avoir rassuré affirmativement sur cette demande, il me demanda

comment se portait notre roi. Je lui répondis : Fort bien. Puis il me jura sur son turban et sur sa barbe, que j'étai parmi des amis. Je profitai de la bonne volonté de ces gens/ je recueillis tous les renseignemens possibles sur les mamelucks; puis continuant mon chemin, je remontai le Nil, et mouillai la nuit en face de Chebreiki, village situé au bord du Nil, où étaient réunis les mamelucks, et où eut lieu la première affaire.

J'envoyai la nuit mon rapport au général en chef, et lui communiquai tout ce que j'avais pu recueillir sur les mamelucks.

Le lendemain, à la pointe du jour, je monte sur le mât de ma canonnière, et découvre six chaloupes turques qui marchaient sur moi; au même moment m'arrivait une demi-galère de renfort. Je m'embosse contre ces bâtimens; et à quatre heures et demie commença entre les deux petites flotilles une canonnade qui dura cinq heures de temps; malgré la supériorité de l'ennemi, je tins bon. Cependant il s'avança sur moi, et je perdis pendant un instant la demi-galère et une canonnière; mais il ne s'agissait pas de se rendre, il fallait vaincre. Pendant ces momens d'incertitude, notre armée avançait, et je fus dégagé. Une canonnière turque sauta en l'air.

Ainsi se passait notre combat de flotilles, lorsque les mamelucks s'avançant sur notre armée, rôdèrent autour d'elle sans pouvoir l'entamer, sans pouvoir même faire la moindre attaque sur elle. Il est à présumer, qu'étonnés de l'ordre qu'ils virent que présentaient nos colonnes, ils remirent à un autre jour le sort de leur empire et de leur fortune. Cette journée aboutit à peu de chose; les mamelucks ne perdirent

guère que vingt ou trente hommes : mais nous en tirâmes un grand avantage, celui d'avoir inspiré une idée extraordinaire de notre tact que à un ennemi qui n'en connait aucune, et qui ne sait guerroyer que par la supériorité des armes, l'adresse, l'agilité, sans ordre, sans tenue, ne sachant pas même marcher par pelotons, allant par hordes, donnant sur son ennemi par bourrasque et échauffourée.

Les mamelucks se retirèrent, nous laissant avancer successivement sur le Grand-Caire, où se donna l'affaire décisive. Ce fut enfin le 3, à la pointe du jour, que l'armée se trouva à trois lieues du Caire, et à cinq des fameuses et célèbres pyramides d'Égypte. C'était dans cet intervalle que les mamelucks, commandés par le fameux Mourad-Bey, le plus puissant des beys, nous attendaient. Jusqu'à trois heures après midi, la journée se passa en escarmouches : enfin l'heure arriva; notre armée, la droite appuyée aux pyramides, la gauche au Nil, près le village d'Embabé, s'aperçut que l'ennemi faisait un mouvement. C'était en effet deux cents mamelucks, qui se dirigeaient vers la droite, commandée par les généraux Desaix et Reynier. Jamais je n'ai vu soldats charger avec tant de fureur; abandonnés tous à la rapidité de leurs coursiers, ils fondent comme un torrent sur les divisions, se mettent entre les deux; nos soldats, fermes et inébranlables, les attendent à dix pas, puis leur font un feu roulant accompagné de quelques décharges d'artillerie. Dans un clin d'œil, plus de cent cinquante mamelucks étaient à terre; le reste cherche son salut dans la fuite : ils reviennent néanmoins encore à la charge, sont accueillis de la même manière. Rebutés enfin par notre valeur, ils se rabattent sur notre aile gauche pour y tenter une seconde fortune.

Le succès de notre droite encourage Bonaparte ; les mamelucks avaient fortifié à la hâte le village d'Embabé, qui est sur la rive gauche du Nil, et y avaient placé trente canons avec leurs valets et quelques janissaires pour en défendre les approches. Le général ordonne la charge sur ces retranchemens ; deux divisions s'y rendent, malgré une canonnade terrible. Au moment où nos soldats s'y précipitaient au pas de charge, six cents mamelucks sortent des ouvrages, investissent nos pelotons, tentent de sabrer ; mais au lieu de succès, ils ne trouvent que la mort ; trois cents de tués restent à l'instant sur le champ de bataille : les autres voulant s'échapper, se précipitent dans le Nil, et y périssent tous. Désespérés alors, ils fuient de tous côtés, mettent le feu à leur flotte, en font sauter tous les bâtimens, nous abandonnent leur camp, et plus de quatre cents chameaux chargés de bagages.

Ainsi finit cette journée, au désavantage d'un ennemi qui croyait nous hacher, et prétendait qu'il est plus facile de couper les têtes de mille Français que de couper une citrouille et un melon (expressions asiatiques). L'armée poussa le soir même jusqu'à Gizé, demeure de Mourad-Bey, le premier des mamelucks. Le lendemain, nous passâmes le Nil sur des bâteaux plats, et la ville du Caire se rendit sans résistance.

Ici finit le récit de nos opérations militaires ; j'entrerai actuellement dans les maux que nous avons soufferts pendant nos marches : je vous ferai un petit historique du pays que nous avons parcouru et des habitans.

Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom****** étonnans qui y sont restés enfouis et

ignorés au milieu d'un peuple qui à peine connait qu'ils existent. Figurez-vous un être impassible, prenant tous les événemens comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que d'être sur son cul, devant sa porte, sur un banc, ou devant la maison d'un grand, passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille, de ses enfans, des mères qui errent la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passans à leur vendre leurs enfans; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble au bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bourbeux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent ce qu'ils y trouvent; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect de quatre murailles. Voilà les maisons d'Alexandrie. Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreurs, sont les fondemens de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monumens les plus précieux de l'art.

Sortis de cette ville pour remonter le Nil, vous rencontrez et passez à travers un désert nu comme la main, où toutes les quatre à cinq lieues, vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asile contre les chaleurs insupportables qui y règnent; le soldat portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine : au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, il se décharge, il jette ses vivres, ne songeant qu'au présent, sans penser au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau; la faim, pas de pain. C'est ainsi

qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, l'on a vu des soldats mourir de soif, d'inanition, de chaleur; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle, d'autres, se jeter, armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

Chaque jour de nos marches nous offrait un pareil spectacle; et, chose inouïe, et que personne ne croira facilement, c'est que l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissait de citrouilles, de melons, de poules et de quelques légumes qu'il trouvait dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Souvent même, le général a jeûné pendant dix-huit et vingt-quatre heures, parce que le soldat, arrivant le premier dans les villages, livrait tout au pillage, et que souvent il fallait se contenter de son rebut, ou de ce que son intempérance abandonnait.

Il est inutile de vous parler de notre boisson. Nous vivons ici tous sous la loi de Mahomet : elle défend le vin; mais, par contre, elle nous fournit abondamment l'eau du Nil.

Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches; l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette; l'entre-deux de ces eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile, qu'arrose le Nil : aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé, qui n'a guère qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins : passez au-delà, vous entrez dans les déserts,

les uns aboutissent à la Lybie, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge. De Rosette au Caire, le pays est très habité; on y cultive beaucoup de riz, du blé, des lentilles, blé de Turquie : les villages sont les uns sur les autres; leur construction est exécrable, ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds et les mains, et entassée, des trous pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfans chez nous, les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Égyptiens : les cultivateurs, appelés communément fellha's, sont extrêmement laborieux : ils vivent de très peu de chose, et dans une malpropreté qui fait horreur : j'en ai vu boire le surplus de l'eau que mes chameaux et mes cheveaux laissaient dans l'abreuvoir.

Voilà cette Egypte si renommée par les historiens et les voyageurs; à travers toutes ces horreurs, les maux qu'on endure, les misères, qui sont le partage de l'armée, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colonie dont les profits lui seront incalculables, mais il faut du temps et des hommes. Je me suis aperçu que ce n'est pas avec des soldats que l'on fonde des colonies, les nôtres surtout. Ils sont terribles dans les combats, terribles après la victoire, sans contredit les plus intrépides soldats du monde, mais peu faits pour des expéditions lointaines : ils se laissent rebuter par un propos; inconséquens, lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On a entendu dire, en voyant passer des généraux : « Les « voilà, les bourreaux des Français »; et mille autres de cette nature.

Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie : j'ai

pour moi la constance, ma santé, un courage qui, j'espère, ne m'abandonnera pas, avec cela je pousserai jusqu'au bout.

Parlons aussi du Grand-Caire. Cette ville, la capitale d'un royaume qui n'a pas de fin (ainsi l'appellent les savans du pays), contient 400,000 ames. Sa forme est un grand boyau rempli de maisons entassées les unes sur les autres, sans ordre, sans distribution, sans méthode, une populace semblable à celle d'Alexandrie, sans connaissance, enfin le comble de l'ignorance, où l'on regarde avec admiration celui qui sait lire et écrire; cette ville, dis-je, est néanmoins l'entrepôt et le lieu central d'un commerce considérable; c'est là où aboutissent les caravanes de la Mecque, et celles qui viennent des Indes. (Par ma première, j'aurai occasion de vous parler de ces caravanes.)

J'ai vu hier recevoir le divan que compose le général Bonaparte; il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque: de superbes turbans, des barbes, et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres, que papa tient dans l'armoire; quant à l'esprit, les connaissances, le génie et les talens, je ne vous en dis rien; ce chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesse, et nulle part aussi mauvais et sordide usage temporel.

En voilà assez sur ce chapitre: j'ai voulu vous faire ma description; j'en ai, sans contredit, omis bien des articles, le rapport du général Bonaparte y suppléera.

. . . .

BOYER.

Au quartier-général, à Alexandrie, le 18 messidor an VI de la république française.

Bonaparte, général en chef, au directoire exécutif.

Citoyens directeurs,

L'armée est partie de Malte le 1er messidor, et est arrivée le 13, à la pointe du jour devant Alexandrie. Une escadre anglaise, que l'on dit être très forte, s'y était présentée trois jours avant, et avait remis un paquet pour les Indes.

Le vent était grand frais et la mer très houleuse : cependant j'ai cru devoir débarquer de suite. La journée se passa à faire les préparatifs du débarquement. Le général Menou, à la tête de sa divisinn, débarqua le premier, près de Marabou, à une lieue et demie d'Alexandrie.

Je débarquai avec le général Kléber et une autre partie des troupes, à onze heures du soir : nous nous mîmes sur-le-champ en marche pour nous porter sur Alexandrie. Nous aperçûmes, à la pointe du jour, la colonne de Pompée : un corps de mamelucks et d'Arabes commençait à escarmoucher avec nos avant-postes ; mais nous nous portâmes rapidement, la division du général Bon à la droite, celle du général Kléber au centre, celle du général Menou à la gauche, sur les différens points d'Alexandrie : l'enceinte de la ville des Arabes était garnie de monde.

Le général Kléber partit de la colonne de Pompée pour escalader la muraille, dans le temps que le général Bon forçait la porte de Rosette ; le général Menou bloquait le château triangulaire avec une partie de sa division, se portait avec le reste sur une autre partie de l'enceinte, et

la forçait. Il entra le premier dans la place. Il a reçu sept blessures, dont heureusement aucune n'est dangereuse.

Le général Kléber, au pied de la muraille, désignait l'endroit où il voulait que ses grenadiers montassent; mais il reçut une balle au front, qui le jeta par terre : sa blessure, quoique extrêmement grave, n'est pas mortelle. Les grenadiers de sa division en doublèrent de courage, et entrèrent dans la place.

La quatrième demi-brigade, commandée par le général Marmont, enfonça, à coups de hache, la porte de Rosette, et toute la division du général Bon entra dans l'enceinte des Arabes.

Le citoyen Masse, chef de brigade en second de la trente-deuxième, a été tué, et l'adjudant-général l'Escalle dangereusement blessé.

Maîtres de l'enceinte des Arabes, les ennemis se réfugièrent dans le fort triangulaire, dans le Phare et dans la nouvelle ville. Chaque maison était pour eux une citadelle; mais, avant la fin de la journée, la ville fut calme; les deux châteaux capitulèrent, et nous nous trouvâmes entièrement maîtres de la ville, des forts et des deux portes d'Alexandrie.

Pendant ce temps-là, les Arabes du désert étaient accourus par pelotons de trente et cinquante, inondaient nos derrières, et tombaient sur nos traîneurs. Ils n'ont cessé de nous harceler pendant deux jours : mais hier, je suis parvenu à conclure avec eux un traité, non-seulement d'amitié, mais même d'alliance. Treize des principaux chefs ont été hier chez moi. Je m'assis au milieu d'eux, et nous eûmes une très longue conversation. Après être convenus

de nos articles, nous nous sommes réunis autour d'une table, et nous avons voué au feu de l'enfer celui de moi ou d'eux qui violerait nos conventions, consistant :

Eux, à ne plus harceler nos derrières;

A me donner tous les secours qui dépendraient d'eux;

Et à me fournir le nombre d'hommes que je leur demanderais pour marcher contre les mamelucks;

Moi, de leur restituer, quand je serais maître de l'Égypte, des terres qui leur avaient appartenu jadis.

Les prières se font dans les mosquées comme à l'ordinaire, et ma maison est toujours pleine des imans ou cadis, des cheicks, des principaux du pays, des muphtifs ou chefs de la religion.

Le port vieux d'Alexandrie peut contenir une escadre aussi nombreuse qu'elle soit; mais il y a un point de la passe où il n'y a que cinq brasses d'eau, ce qui fait penser aux marins qu'il n'est pas possible que les vaisseaux de 74 y entrent.

L'escadre sera aujourd'hui à Abouqu'yr, pour achever de débarquer l'artillerie qu'elle a à nous.

Cette circonstance contrarie singulièrement mes projets.

Les vaisseaux de construction vénitienne pourront y entrer, et déjà *le Dubois* et *le Causse* y sont.

La division du général Desaix est arrivée à Démanhur, après avoir traversé quatorze lieues dans un désert aride, où elle a été bien fatiguée. Celle du général Reynier doit y arriver ce soir.

La division du général Dugua est à Rosette; le chef de division Perrée commande notre flotille légère, et va chercher à faire remonter le Nil par une partie de ses bâtimens.

Je vous demande le grade de contre-amiral pour le citoyen Gantaume, chef de l'état-major de l'escadre, officier du plus grand mérite, aussi distingué par son zèle que par son expérience et ses connaissances.

J'ai nommé le citoyen *Leroi* ordonnateur de la marine à Alexandrie.

J'ai fait dans l'armée différens avancemens, dont je vous enverrai l'état dès l'instant que l'armée aura pris un peu d'assiette.

Nous avons eu, à la prise d'Alexandrie, trente à quarante hommes tués, et quatre-vingts à cents de blessés.

Je vous demande le grade de chef d'escadron pour le citoyen *Sulkowski*, qui est un officier du plus grand mérite, et qui a été deux fois culbuté de la brèche.

Signé, BONAPARTE.

Au quartier-général du Caire, le 6 thermidor an VI de la république française.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, au directoire exécutif.

CITOYENS DIRECTEURS,

Le 19 messidor, l'armée partit d'Alexandrie; elle arriva à Démanhur le 20, souffrant beaucoup, à travers le désert, de l'excessive chaleur et du manque d'eau.

COMBAT DE RAHMANIE'H.

Le 22, nous rencontrâmes le Nil à Rahmanie'h, et nous nous rejoignîmes avec la division du général Dugua, qui était venue par Rosette en faisant plusieurs marches forcées.

La division du général Desaix fut attaquée par un corps de sept à huit cents mamelucks, qui, après une cannonade vive et la perte de quelques hommes se retirèrent.

BATAILLE DE CHÉBREISSE.

Cependant j'appris que Mourad-Bey, à la tête de son armée, composée d'une grande quantité de cavalerie, ayant huit ou dix grosses chaloupes canonnières et plusieurs batteries sur le Nil, nous attendait au village de Chébreisse. Le 24 au soir nous nous mîmes en marche pour nous en approcher. Le 25, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence.

Nous n'avions que deux cents hommes de cavalerie éclopés et harassés encore de la traversée. Les mamelucks avaient un magnifique corps de cavalerie, couvert d'or, d'argent, armé des meilleures carabines et pistolets de Londres, des meilleurs sabres de l'Orient, et monté sur les meilleurs chevaux du continent.

L'armée était rangée, chaque division formant un bataillon carré, ayant les bagages au centre, de l'artillerie dans les intervalles des bataillons, les bataillons rangés les deuxième et quatrième derrière les premier et troisième; les cinq divisions de l'armée étaient placées en échelons, se flanquant entre elles, et flanquées par deux villages que nous occupions.

Le citoyen Perée, chef de division de la marine, avec trois chaloupes canonnières, un chebeck et une demi-galère, se porta pour attaquer la flotille ennemie. Le combat fut extrêmement opiniâtre; il se tira de part et d'autre plus de quinze cents coups de canon. Le chef de division

Perée a été blessé au bras d'un coup de canon, et, par ses bonnes dispositions et son intrépidité, est parvenu à reprendre trois chaloupes canonnières et la demi-galère que les mamelucks avaient prises, et à mettre le feu à leur amiral. Les citoyens Monge et Berthollet, qui étaient sur le chebeck, ont montré, dans des momens difficiles, beaucoup de courage. Le général Andréossy, qui commandait les troupes de débarquement, s'est parfaitement conduit.

La cavalerie des mamelucks inonda bientôt toute la plaine, déborda toutes nos ailes, et chercha de tous côtés, sur nos flancs et nos derrières, le point faible pour pénétrer; mais partout elle trouva que la ligne était extrêmement formidable, et lui opposait un double feu de flanc et de front : ils essayèrent plusieurs fois de charger, mais sans s'y déterminer. Quelques braves vinrent escarmoucher; ils furent reçus par des feux de peloton de carabiniers placés en avant des intervalles des bataillons. Enfin, après être restés une partie de la journée à demi-portée du canon, ils opérèrent leur retraite et disparurent.

On peut évaluer leur perte à trois cents hommes tués ou blessés.

Nous avons marché pendant huit jours, privés de tout, et dans un des climats les plus brûlans du monde.

Le 2 thermidor au matin, nous aperçûmes les pyramides.

Le 2 au soir, nous nous trouvâmes à six lieues du Caire, et j'appris que les vingt-trois beys, avec toutes leurs forces, s'étaient retranchés à Embabé, et qu'ils avaient garni leurs retranchemens de plus de soixante pièces de canon.

BATAILLES DES PYRAMIDES.

Le 3, à la pointe du jour, nous rencontrâmes leur avant-garde que nous poussâmes de village en village. A deux heures après midi, nous nous trouvâmes en présence des retranchemens de l'armée ennemie.

J'ordonnai aux divisions Desaix et Reynier de prendre position sur la droite, entre Dgyzé et Embabé, de manière à couper à l'ennemi la communication de la Haute-Egypte, qui était sa retraite naturelle. L'armée était rangée de la même manière qu'à la bataille de Chébreisse.

Dès l'instant que Mourad-Bey s'aperçut du mouvement du général Desaix, il se résolut à le charger. Il envoya un de ses beys les plus braves avec un corps d'élite, qui, avec la rapidité de l'éclair, chargea les deux divisions. On le laissa approcher jusqu'à cinquante pas, et on l'accueillit par une grêle de balles et de mitraille, qui en fit tomber un grand nombre sur le champ de bataille. Ils se jetèrent dans l'intervalle que formaient les deux divisions, où ils furent reçus par un double feu qui acheva leur défaite.

Je saisis l'instant, et j'ordonnai à la division du général Bon, qui était sur le Nil, de se porter à l'attaque des retranchemens, et au général Vial, qui commande la division du général Menou, de se porter entre le corps qui venait de le charger, et les retranchemens, de manière à remplir le triple but :

D'empêcher ce corps d'y rentrer;

De couper la retraite à celui qui l'occupait;

Et enfin, s'il était nécesssaire, d'attaquer ces retranchemens par la gauche.

Dès l'instant que les généraux Vial et Bon furent à portée, ils ordonnèrent aux première et troisième divisions de chaque bataillon de se ranger en colonne d'attaque, tandis que les deuxième et quatrième conservaient leur même position, formant toujours le bataillon carré, qui ne se trouvait plus que sur trois de hauteur, et s'avançaient pour soutenir la colonne d'attaque.

Les colonnes d'attaque du général Bon, commandées par le brave général Rampon, se jetèrent sur les retranchemens avec leur impétuosité ordinaire, malgré le feu d'une grande quantité d'artillerie, lorsque les mamelucks firent une charge. Ils sortirent des retranchemens au grand galop, nos colonnes eurent le temps de faire halte, de faire front de tous côtés, et de les recevoir la baïonnette au bout du fusil et par une grêle de balles. A l'instant même, le champ de bataille en fut jonché. Nos troupes eurent bientôt enlevé les retranchemens. Les mamelucks en fuite se précipitèrent en foule sur leur gauche. Mais le général Vial y était en position. Un bataillon de carabiniers, sous le feu duquel ils étaient obligés de passer à cinq pas, en fit une boucherie effroyable; un très grand nombre se jeta dans le Nil et s'y noya.

Plus de quatre cents chameaux chargés de bagages, cinquante pièces d'artillerie, sont tombés en notre pouvoir : j'évalue la perte des mamelucks à deux mille hommes de cavalerie d'élite; une grande partie des beys a été blessée ou tuée; Mourand-Bey a été blessé à la joue. Notre perte monte à vingt ou trente hommes tués, et cent vingt blessés. Dans la nuit même la ville du Caire a été évacuée; toutes leurs

chaloupes canonnières, corvettes, bricks, et même une frégate, ont été brûlés, et le 4, nos troupes sont entrées au Caire. Pendant la nuit, la populace a brûlé les maisons des beys, et commis plusieurs excès. Le Caire, qui a plus de trois cent mille habitans, a la plus vilaine populace du monde.

Après le grand nombre de combats et de batailles que les troupes que je commande ont livrés contre des forces supérieures, je ne m'aviserais point de louer leur contenance et leur sang-froid dans cette occasion, si véritablement ce genre de guerre tout nouveau n'avait exigé de leur part une patience qui contraste avec l'impétuosité française. S'ils se fussent livrés à leur ardeur, ils n'auraient point eu la victoire, qui ne pouvait s'obtenir que par un grand sang-froid et une grande patience.

La cavalerie des mamelucks a montré une grande bravoure; ils défendaient leur fortune, et il n'y a pas un d'eux sur lequel nos soldats n'aient trouvé trois, quatre et cinq cents louis d'or.

Tout le luxe de ces gens-ci était dans leurs chevaux et dans leur armement; leurs maisons sont pitoyables. Il est difficile de voir une terre plus fertile et un peuple plus misérable, plus ignorant et plus abruti. Ils préfèrent un bouton de nos soldats à un écu de six francs. Dans les villages, ils ne connaissent pas même une paire de ciseaux. Leurs maisons sont d'un peu de boue; ils n'ont pour tout meuble qu'une natte de paille et deux ou trois pots de terre; ils mangent et consomment en général très peu de chose. Ils ne connaissent pas l'usage des moulins, de sorte que nous avons constamment bivouaqué sur des tas immenses de blé, sans

pouvoir avoir de farine. Nous ne nous nourrissons que de légumes et de bestiaux. Le peu de grains qu'ils convertissent en farine, ils le font avec des pierres; et dans quelques gros villages, il y a des moulins que font tourner des bœufs.

Nous avons été continuellement harcelés par des nuées d'Arabes, qui sont les plus grands voleurs et les plus grands scélérats de la terre, assassinant les Turcs comme les Français, tout ce qui leur tombe dans les mains. Le général de brigade Muireur, et plusieurs autres aides-de-camp et officiers de l'état-major, ont été assassinés par ces misérables. Embusqués derrière des digues et dans des fossés, sur leurs excellens petits chevaux, malheur à celui qui s'éloigne à cent pas des colonnes! Le général Muireur, malgré les représentations de la grand'garde, seul, par une fatalité que j'ai souvent remarquée accompagner les hommes qui sont arrivés à leur dernière heure, a voulu se porter sur un monticule à deux cents pas du camp; derrière étaient trois bédouins qui l'ont assassiné. La république fait une perte réelle : c'était un des généraux les plus braves que je connaisse.

Il y a dans ce pays-ci fort peu de numéraire, beaucoup de blé, de riz, de légumes, de bestiaux; la république ne peut avoir une colonie plus à sa portée, et d'un sol plus riche. Le climat est très sain, parce que les nuits sont fraîches; malgré quinze jours de marche, de fatigues de toute espèce, privation absolue du vin et même de tout ce qui peut alléger la fatigue, nous n'avons point de malades; le soldat à trouvé une grande ressource dans

les *pastèques*, espèce de melons d'eau, qui sont en très grande quantité.

L'artillerie s'est spécialement distinguée. Je vous demande le grade de général de division pour le général de brigade *Dommartin*.

J'ai promu au grade de général de brigade le chef de brigade d'*Estaing*, commandant la quatrième demi-brigade. Le général *Zuiouscheck* s'est fort bien conduit dans plusieurs missions importantes que je lui ai confiées.

L'ordonnateur en chef *Sucy* s'était embarqué sur notre flotille du Nil, pour être à portée de nous faire passer des vivres du Delta : voyant que je redoublais de marche, et désirant être à mes côtés le jour de la bataille, il se jeta dans une chaloupe canonnière, et malgré les périls qu'il avait à courir, il se sépara de la flotille : sa chaloupe échoua ; il fut assailli par une grande quantité d'ennemis; il montra le plus grand courage : blessé très dangereusement au bras, il parvint, par son exemple, à ranimer l'équipage, et à tirer la chaloupe du mauvais pas où elle s'était engagée.

Je vous ferai connaître dans le plus grand détail tous ceux qui se sont distingués, et les avancemens que j'ai faits.

Je vous prie d'accorder le grade de contre-amiral au citoyen *Perée* chef de division, un des officiers de la marine les plus distingués par son intrépidité.

Je vous prie de faire passer une gratification de douze cents francs à la femme du citoyen *Larrey*, chirurgien en chef de l'armée; il nous a rendu, au milieu du désert, les plus grands services, par son activité et son zèle : c'est

l'officier que je connaisse le plus fait pour être à la tête des ambulances d'une armée.

Signé, BONAPARTE.

E. Poussielgue, contrôleur des dépenses de l'armée d'Orient et administrateur-général des finances.

Rosette, en Égypte, le 17 thermidor an VI.

Nous venons, ma bonne amie, d'être témoins du plus sanglant et du plus malheureux combat naval qui se soit donné depuis bien des siècles. Nous n'en savons pas encore toutes les circonstances, mais celles que nous connaissons sont affreuse.

L'escadre française, composée de 13 vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts de 120 canons, et 3 de 80, était mouillée et embossée dans la mauvaise baie d'Abouqu'yr ou Canope, la seule qui existe sur la côté d'Egypte. Depuis huit jours il se présentait souvent des vaisseaux et frégates anglais qui venaient connaître la position de notre escadre, en sorte qu'elle s'attendait à tout moment à être attaquée. De Rosette à Abouqu'yr il n'y a, en ligne droite, que quatre lieues et demie; des hauteurs de Rosette nous distinguions parfaitement notre escadre. Le 14 de ce mois, à cinq heures et demie du soir, nous entendîmes des coups de canon : c'était le commencement du combat. Nous montâmes sur les terrasses des plus hautes maisons et sur les petites éminences, et nous distinguâmes parfaitement 10 vaisseaux anglais; les autres ne s'apercevaient pas. La canonnade fut très vive jusqu'à neuf heures un quart du soir, que nous aperçûmes, à la faveur de la nuit, une très grande lumière qui nous annonça

qu'un vaisseau brûlait. Alors le feu du canon redoubla de vitesse. A dix heures, le vaisseau qui brûlait sauta avec un bruit épouvantable, et qui s'entendit à Rosette comme on entendit à Paris l'explosion de Grenelle. A cet accident succéda une nuit profonde et un silence parfait pendant dix minutes. Entre la vue et l'ouïe de l'explosion il se passa pour nous deux minutes. Le feu reprit et dura sans interruption jusqu'à trois heures du matin, il cessa presque entièrement jusqu'à cinq heures, qu'il reprit avec plus de vivacité que jamais. Je me portai sur une tour qui est à une portée de canon de Rosette, et qu'on appelle Aboul-Mandour; de là je vis très distinctement la bataille. A huit heures du matin j'aperçus un vaisseau qui brûlait; au bout d'une demi-heure je vis tout-à-coup sauter en l'air un autre vaisseau qui ne brûlait pas auparavant : son explosion fut comme celle de la veille. Le vaisseau qui brûlait s'éloignait de la côte; le feu diminua insensiblement, et nous présumons qu'on est parvenu à l'éteindre.

Pendant ce temps-là les canonnades redoublaient : un gros vaisseau démâté de ses trois mâts était échoué à la côte; on en voyait d'autres parmi les escadres qui étaient pareillement démâtés entièrement; mais les deux escadres semblaient s'être mêlées, et nous ne pouvions distinguer les Anglais des Français, ni savoir de quel côté était la victoire. Le feu a conservé toute sa vivacité jusqu'à deux heures après midi du 15. A cette heure nous avons vu deux vaisseaux de ligne et deux frégates mettre toutes leurs voiles au vent, et prendre la route de l'est : nous leur reconnûmes à tous quatre le pavillon français. Aucun autre vaisseaux ne bougea, et le feu cessa.

Vers six heures du soir je retournai à la tour d'Aboul-Mandour pour reconnaître la position des escadres : elle était la même qu'à deux heures. Les quatre vaisseaux à la voile étaient devant l'embouchure du Nil. Nous ne savions que conjecturer. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées sans que personne fût venu nous donner des détails, et nous étions dans l'impossibilité de nous en procurer, par terre, à cause des Arabes, qui étaient rassemblés entre Rosette et Abouqu'yr; par mer, à cause de la difficulté de sortir de l'embouchure du Nil au Boghâz.

Tu peux juger de notre impatience, de notre perplexité. Nous tirions un mauvais augure de ce silence. Il fallut encore passer dans cette incertude la nuit du 15 au 16. Enfin, le 16 au matin, un bateau, parti dans la nuit d'Alexandrie, nous donna quelques détails, mais fâcheux : il nous dit que des officiers de l'escadre française, qui s'étaient sauvés à Alexandrie dans une chaloupe, avaient rapporté que, dès le commencement du combat, l'amiral Brueys avait reçu trois blessures graves, une à la tête et deux au corps; qu'il voulut rester à sa place sur le banc de quart, et qu'un quatrième coup de canon l'emporta par le milieu du corps; que le capitaine de pavillon Casabianca avait au même moment été emporté d'un coup de canon ; qu'on s'aperçut alors que le feu était au vaisseau; qu'on n'avait pu parvenir à l'éteindre, et qu'enfin il avait sauté à dix heures du soir. Ils ajoutaient que notre escadre était abîmée et perdue, que quatre vaisseaux s'étaient sauvés, mais que le reste était perdu.

Je retournai à la tour; je retrouvai les choses absolument

dans le même état que la veille; elles étaient telles encore hier et ce matin.

Voici comme le tout se présentait à nos yeux en partant de la tour d'Abouqu'yr, vue à gauche, et suivant à droite de l'horizon.

Le 1er vaisseau n'a point de mât, et porte pavillon anglais.

Le 2e et le 3e sont en bon état; on n'en distingue pas le pavillon.

Le 4e a perdu un mât.

Le 5e en bon état et porte pavillon anglais.

Le 6e a perdu son mât de hune, ce matin on y élevait un fock et une voile carrée.

Le 7e est sans mât de perroquet.

Le 8e est rasé.

Le 9e est rasé, il lui reste son mât de beaupré.

Le 10e démâté de ses trois mâts; ce matin, on attachait une voile au mât de beaupré.

Les 11e, 12e et 13e formaient une espèce de groupe, on ne comptait que sept mâts pour ces trois vaisseaux.

Le 14e n'a que son mât de misaine.

Le 15e a perdu ses perroquets de misaine et d'artimon.

Le 16e est entièrement rasé.

Le 17e a perdu son perroquet d'artimon.

Le 18e n'a que le mât de misaine.

Les 19e, 20e et 21e forment un groupe où l'on ne voit que quatre mâts, et point de perroquets.

Le 22e est entièrement rasé et échoué, il a pavillon anglais; on travaille à le remettre à flot, et à le mâter de petits mâts.

Le 23ᵉ est en bon état, il avait pavillon anglais.

Le 24ᵉ est en bon état.

Voilà tout ce que j'ai pu distinguer; il en résulte que les Anglais, quoiqu'ils aient eu l'avantage, ont été extrêmement maltraités, puisqu'ils n'ont pu poursuivre ceux de nos vaisseaux qui s'en sont allés le 15.

Depuis deux jours tous ces vaisseaux sont dans l'inaction et semblent anéantis.

Ce matin, il nous est venu des nouvelles d'Alexandrie qui confirment nos pertes. Le contre-amiral Decrès a été tué, ainsi que le vice-amiral Blaquet-Duchayla.

Le Tonnant est celui qui s'est battu le dernier. Dupetit-Thouars, qui le commandait, a eu les deux jambes emportées d'un coup de canon. Les vaisseaux sauvés, sont le *Guillaume Tell, le......,* les frégates *la Diane* et *la Justice*. On dit que c'est *l'Artémise* qui a sauté avant-hier matin.

. . . .

POUSSIELGUE.

DESCRIPTION DU CARIE.

Le Caire, capitale de l'Egypte, est situé entre le 49ᵉ ᵈ 26ᵐ 30ˢ de longitude, et le 30ᵉ ᵈ 2ᵐ 30ˢ de longitude, et le 30ᵉ ᵈ 2ᵐ 30ˢ de latitude, sur la rive orientale du Nil, à un myriamètre de l'endroit où ce fleuve commence à se diviser et à former ce qu'on appelle le Delta, et en Arabe, l'*Etrif*. Cette ville a été bâtie malheureusement à un kilomètre du Nil, ce qui la prive d'un grand avantage, car le canal qui l'y joint, n'a d'eau courante que pendant l'inondation.

Le Caire est une des plus grandes villes du monde; il est divisé en trois, le Boulàc, le vieux Caire et le nouveau Caire.

Vis-à-vis du Caire, au couchant du Nil, on voit les restes de l'ancienne Memphis, ce qui a quelquefois donné lieu aux poètes d'appeler le Caire Memphis.

On voit aussi du même côté du Caire, et assez près, les ruines de l'ancienne Babylone.

Le Caire a environ un myriamètre et demi de tour, c'est-à-dire, à peu près le circuit de Paris, pris par la ligne des boulevards; il a huit kilomètres du nord au sud, et près de quatre d'orient en occident.

Le Caire fut bâti à côté de l'ancienne capitale de l'Egypte, que l'on nommait alors *Masr* ou *Forsthach*. Saladin fit ceindre ces deux villes de murailles: Masr s'appelle aujourd'hui le vieux Caire; on a élevé la troisième ville, *Boulâc*, entre le vieux et le nouveau Caire.

La ville du Grand-Caire a été fondée par *Fauhar*, général de Moaz, issu des princes du *Kérouan;* il lui donna le nom d'*Elgâhera*, qui signifie la Victorieuse, et dont nous avons fait le *Caire.* Jauhar y fit élever un palais pour loger le prince. La capitale de l'Egypte était auparavant *Fostat*, qui fut fondée, la vingtième année de l'hégire, par le conquérant *Amrou;* il la bâtit au lieu même où il avait dressé son camp, avant d'aller assiéger Alexandrie. Le nom de *Fostat* signifie *tente* en arabe: on y ajouta celui de *Masr*, que Memphis portait alors, et que les Arabes ont toujours donné à la capitale de l'Egypte.

La situation du Grand-Caire n'est pas aussi avantageuse que celle de Fostat: son éloignement du Nil n'est pas le

seul désagrément qu'on y éprouve; la chaîne stérile du *Mokattam* l'environne du côté de l'orient, et lorsque le vent du nord ne souffle pas, elle réfléchit sur cette ville une chaleur étouffante, on y respire un air embrasé, et il faut attendre la nuit pour y jouir de quelque fraîcheur.

Les rues du Caire sont comme celles d'Alexandrie, sales, étroites, tortueuses et point pavées; aussi la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens y élève-t-elle une poussière incommode. Les maisons, comme dans la plupart des villes turques, sont mal construites; mais contrairement à la coutume de l'Orient, quelques-unes ont deux ou trois étages; la plupart sont bâties en terre et en briques mal cuites, les autres sont de pierres molles, tirées du mont Mokattam; au haut de chacune d'elles est une terrasse, aussi de pierres ou de briques; toutes ressemblent à des prisons, car elles ne reçoivent que peu de jour de l'extérieur : la lumière vient des cours intérieures, où les sycomores réfléchissent une verdure agréable; une ouverture au nord, ou pratiquée au sommet du toit, procure un air rafraîchissant. Il était trop dangereux, sous la tyrannie des mamelucks d'être éclairé : on avait l'attention de donner à sa maison une apparence chétive, afin de ne pas éveiller leur cupidité. Les fenêtres n'ont point de verres ni de châssis mobiles, mais seulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelquefois plus que nos glaces.

Quoique toutes les maisons du Caire soient mal distribuées, néanmoins celles des grands offrent de vastes salles, où l'eau jaillit dans des bassins de marbre : le pavé, formé d'une marquetterie de marbre et de faïence colorée, est couvert de nattes, de matelas, et par-dessus, d'un riche

tapis, sur lequel on s'assied, jambes croisées; autour du mur règne une espèce de sopha, chargé de coussins mobiles; à environ deux mètres de hauteur, est un rayon chargé de porcelaines de la Chine et du Japon; les murs, d'ailleurs nus, sont bigarrés de sentences prises dans le Koran, et d'arabesques en couleur dont on chargeait aussi le portail des habitations des beys.

Les maisons sont ornées de jardins et de bassins irréguliers, dans lesquels entre l'eau du canal quand le Nil vient à déborder. Lors de cette inondation l'eau s'épanche dans les places du Caire, qui forment alors des lacs, dont le plus grand peut avoir cinq cents pas de diamètre; c'est la place Desbekier : elle est au centre de la ville, et bordée des plus belles maisons. Pendant huit mois de l'année, c'est un vaste bassin rempli d'eau; pendant les quatre autres, c'est un jardin très agréable. Lorsque ce bassin est inondé, il est couvert de barques : on y tire des feux d'artifices et on y donne des concerts.

Au nombre des mosquées dont la ville du Caire est remplie, car il y en a près de trois cents, quelques-unes s'élèvent comme des citadelles. Telle est celle du sultan Hassan, grand édifice surmonté d'un vaste dôme, et dont la façade est incrustée de marbres précieux. Presque toutes ces mosquées ont des *minarets* très hauts; ces espèces de clochers, construits avec beaucoup de légèreté, et entourés de galeries, varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits sont en terrasse. C'est de là que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures prescrites par la loi, c'est-à-dire, au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, et environ deux heures après.

Huit cents voix (l'usage des cloches étant odieux aux Turcs) se font entendre au même instant dans tous les quartiers de la ville, et rappellent ainsi à l'homme ses devoirs envers la divinité. Les Juifs ont plusieurs synagogues au Caire.

Le château du Caire, bâti par le grand Saladin, placé sur un rocher escarpé et environné de murs très épais, soutenus de grosses tours, était très fort avant l'invention de la poudre; mais comme il est dominé par la montagne voisine, il ne soutiendrait pas deux heures le feu d'une batterie qui y serait établie. Ce château a plus d'un kilomètre de circonférence; on y monte par deux chemins rapides et taillés dans le roc. C'était de ce fort, qu'avec six mauvaises pièces de canon, tournées vers l'appartement du pacha, les beys le forçaient à se retirer aussitôt qu'ils lui en avaient notifié l'ordre.

L'intérieur du château renferme les palais des sultans d'Egypte, presque ensevelis sous leurs ruines. Des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures dont les couleurs ont bravé l'injure des temps, de superbes colonnes de marbre debout, mais la plupart sans chapiteaux, voilà ce qui reste de leur ancienne magnificence. On y voit cependant encore plusieurs palais, des jardins, de superbes portiques, des bains et des places d'une grande somptuosité; le marbre et les colonnes y sont prodigués. La mosquée, que Saladin fit bâtir, étonne autant par sa grandeur que par la singularité de son architecture.

L'aqueduc qui conduit l'eau au château, a cent-vingt arcades.

Un des monumens les plus curieux que l'on admire dans ce château, est le puits de Joseph, taillé dans le roc; il a

quatre-vingt-treize mètres (deux-cent-quatre-vingt pieds) de profondeur, sur quatorze mètres (quarante deux pieds) de circonférence : ce puits est formé de deux parties, pour en faire le service avec plus de facilité. Un escalier, d'une pente extrêmement douce, règne à l'entour; la cloison qui le sépare du puits est formée d'une portion du rocher, à laquelle on a laissé trente-trois centimètres (six pouces) d'épaisseur : des fenêtres, qui y sont pratiquées de distance en distance, éclairent cette rampe; arrivé au bas de la première partie, on trouve une esplanade avec un bassin : c'est là que des bœufs tournent une roue à chapelets de pots de terre, qui fait monter l'eau du premier puits; d'autres bœufs, placés en haut, l'y élèvent de ce réservoir par le même mécanisme. Cette eau, qu'on dit venir du Nil, et filtrer à travers un sable imprégné de sel de nitre, est un peu saumâtre; aussi ne s'en sert-on pour boire qu'en cas de siége, ou de quelqu'autre nécessité. Ce puits est l'ouvrage des Arabes; et les Egyptiens disent que c'est à Saladin qu'on en doit la construction.

Le pacha du Caire habitait un grand bâtiment qui n'a rien de remarquable, et dont les fenêtres donnent sur la place nommée *Cara-Maïdan*; la salle d'audience, où le divan se tenait trois fois par semaine, est aussi longue, mais moins large que celle du Palais à Paris : on la dit teinte du sang des beys, massacrés autrefois par ordre de la Porte.

A l'extrémité de *Cara-Maïdan* est l'hôtel de la Monnaie, où l'on fabrique une prodigieuse quantité de mednis et de sequins : ils étaient frappés au coin du *Scheik-el-Beled*, ou du bey-gouverneur.

Le quartier des janissaires offre les ruines du palais de Saladin : on y voit le divan de Joseph, dont le dôme et une partie des murs sont tombés; il y reste encore debout trente colonnes de granit rouge, dont le fût, d'une seule pierre,

a près de quarante-cinq pieds de haut : il paraît qu'elles ont été tirées d'anciens monumens.

Le Grand-Caire a été, jusqu'au quinzième siècle, une ville des plus riches et des plus florissantes ; elle était l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie : son commerce s'étendait du détroit de Gibraltar au fond de l'Inde. La découverte du cap de Bonne-Espérance, et l'invasion des Ottomans, lui ont enlevé une grande partie de son éclat et de son opulence.

Le Caire, dont les habitans montent à près de trois cent mille, se trouve dans un pays sablonneux ; l'air n'étant pas rafraîchi par les pluies, la chaleur y devient extrême ; mais en messidor, thermidor et fructidor, il y règne un vent qui la tempère beaucoup. Comme l'hiver n'est jamais rigoureux, comme on n'y connaît pas, pour mieux dire, cette saison, les arbres y conservent leur verdure toute l'année.

On tire du Caire, par Alexandrie, des cuirs, des laines d'Égypte, du coton filé, de la cire, de l'aloès, de l'encens, de la myrrhe, du café, des aigrettes blanches, noires, des dents d'éléphans et de la gomme laque. Les Européens y envoient, en échange, des draps, des dorures, des étoffes de soie, du fer, du plomb, de la quincaillerie. Il y a au Caire plusieurs manufactures, entre autres, de tapis de Turquie.

Le port du Grand-Caire est *Boulâc*, ville qui n'est éloignée de cette capitale que d'environ deux kilomètres ; elle renferme de superbes bains publics et des magasins : le long de ses maisons, on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme et de toute grandeur ; à deux kilomètres, au nord-est de Boulâc, est le château d'*Hellé*, qui tombe en ruines, et qui vraisemblablement tire son nom d'*Héliopolis*, dont il est voisin. C'était là que les beys, entourés d'un brillant cortége, allaient recevoir le nouveau pacha, pour le conduire en pompe à la prison, d'où ils venaient souvent de chasser son prédécesseur.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE
ET OFFICIELLE.

A bord de la *Diane*, ce 17 prairial an VI (5 juin 1798).

Je vous adresse, mon cher Bourrienne, toutes mes dépêches, je compte assez sur votre amitié pour espérer que vous les ferez passer par le premier aviso. Si Saint-Hilaire est encore à Toulon, faites-moi le plaisir de les lui adresser toutes, et de le prier de les faire mettre à la poste de suite.

Une frégate vient nous joindre, elle retournera sans doute, elle vous portera, mon cher ami, tous les témoignages de mon amitié et mille souvenirs pour tous nos camarades. Peut-être m'apporte-t-elle des lettres? Je serais bien heureux; et je suis sûr qu'elle le fait si vous en avez pour moi et que vous ayez su son départ. Adieu, mon cher Bourrienne, je vous embrasse comme je vous aime.

MARMONT.

Vous m'oubliez tout-à-fait, mon cher ami; pensez quelquefois à moi; je suis comme en exil, c'est à votre amitié à me consoler. Vous devez avoir des lettres pour moi, vous en avez, j'en suis sûr. Adressez-vous au citoyen Ganteaume, chef de l'état-major de la marine, pour être instruit du dé-

part des bâtimens qui seront envoyés près de notre frégate. Adieu, mon ami, je m'ennuie comme jamais on ne l'a fait.

Mes respects au général.

M.....

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Au quartier-général de Malte, le 25 prairial an VI.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Ordre du général en chef.

Art. 1er. Dans l'église qui appartient aux Grecs, les prêtres latins ne pourront pas y officier.

2. Les messes que les prêtres latins ont coutume de dire dans les églises grecques, seront dites dans les autres églises de la place.

3. Il sera accordé protection aux juifs qui voudraient y établir leur synagogue.

4. Le général commandant remerciera les Grecs de la bonne conduite qu'ils ont tenue pendant le siége.

5. Tous les Grecs des îles de Malte et de Gozo, et ceux des départemens d'Ithaque, Corcyre et de la mer Égée, qui conserveraient des relations quelconques avec la Russie, seront condamnés à mort.

6. Tous les navires grecs qui naviguent sous le pavillon russe, s'ils sont pris par les bâtimens français, seront coulés bas.

Signé BONAPARTE.

Pour copie conforme :

Le général de division, chef de l'état-major général,

Signé, ALEXANDRE BERTHIER.

Pour copie conforme :

Le général de division,

Signé, CHABOT.

(*De l'imprimerie nationale de Corcyre.*)

A bord de la *Diane*, le 25 floréal an VI (14 mai 1798.)

Nous avons déjà fait une campagne, mon cher Bourrienne, depuis que je vous ai quitté. J'ai supporté la mer à merveille, et malgré le gros temps que nous avons eu, je m'y suis porté comme à terre, à une accroissance d'appétit près. Nous avons rencontré quatre frégates que nous avons été reconnaître, et comme elles pouvaient être anglaises, nous avons fait tous les préparatifs du combat. Elles se sont trouvées espagnoles, et nous avons remis le sabre dans le fourreau. Faites-moi le plaisir, mon cher ami, de faire porter la lettre ci-jointe, et de remettre au porteur de la présente celles que vous pouvez avoir reçues pour moi. Je

compte, mon cher Bourrienne, sur votre complaisance et sur votre amitié ordinaires. Si vous êtes assez aimable pour ne pas m'oublier, et pour m'écrire un mot, vous consolerez un malheureux dans son exil, exil cependant aussi agréable que possible, car il n'y a rien de si aimable que le contre-amiral Decrès et tous les officiers qui sont à bord. Donnez-moi donc quelques nouvelles; embrassez tous nos camarades pour moi; rappelez-moi au souvenir du général, et recevez encore les témoignages de toute l'amitié que je vous ai vouée pour la vie.

A. Marmont.

A Boulâc, près le Caire, le 9 thermidor an VI.

A Kléber.

. . . .
. . . .

Tu n'as pas d'idée des marches fatigantes que nous avons faites pour arriver au Caire; arrivant toujours à trois ou quatre heures après midi, après avoir souffert toute la chaleur, la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui nous précédaient avaient laissé dans les horribles villages qu'elles avaient souvent pillés, harcelés toute la marche par cette horde de voleurs appelés bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide-de-camp du général Dugua appelé Geroret a été assassiné avant-hier, en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers à une portée de fusil du camp: c'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée.

. . . .

. . . .

Le commissaire-ordonnateur Sucy a eu le bras cassé sur la flotille en remontant au Caire. Tu pourrais peut-être revenir avec les chaloupes canonnières et les djermes qui sont allées chercher les effets des troupes à Alexandrie. Arrive ! arrive! et arrive!

Tout à toi,

DAMAS.

Au citoyen Barras, membre du directoire exécutif de France, à Paris.

Rosette, ce 17 thermidor an VI.

Dans ma dernière lettre datée d'Alexandrie, je n'avais, cher directeur, qu'à te parler des succès des armes républicaines; aujourd'hui ma tâche est bien plus pénible. Le directoire est sans doute déjà informé de l'issue malheureuse du combat que notre escadre a eu à soutenir le 15 de ce mois contre la flotte anglaise.

Pendant plusieurs heures nous eûmes l'espoir d'être vainqueurs; mais, lorsque le vaisseau *l'Orient* eut sauté, le désordre se mit dans notre escadre. De l'aveu même des Anglais, tous nos vaisseaux se sont bien battus; plusieurs bâtimens ennemis sont démâtés, mais notre escadre est presque entièrement détruite. Tu me connais assez pour être assuré que je ne me rendrai pas l'écho de la calomnie, qui s'empresse d'accueillir les bruits les plus absurdes; j'observe, et je m'abstiens, quant à présent, de prononcer.

Tout le monde est ici dans la consternation; je pars demain pour le Caire porter cette nouvelle à Bonaparte. Elle l'affectera d'autant plus, qu'il devait moins s'y attendre : il trouvera sans doute en lui les moyens, sinon de réparer une perte aussi grande, au moins d'empêcher que ce désastre ne devienne funeste à l'armée qu'il commande.

Quant à moi, cet événement malheureux m'a rendu tout mon courage. J'ai senti quec'était dans ce moment qu'il fallait réunir tous ses efforts pour triompher de tous les obstacles que le sort ou la malveillance nous susciteront.

Puisse cette affreuse nouvelle ne pas produire en France de résultats malheureux ! Je suis à mon particulier fort inquiet; mais je m'en rapporte beaucoup au génie de la république, qui nous a toujours si bien servis.

Adieu, mon cher Barras; je t'écrirai du Caire, où je compte être rendu dans quatre jours.

TALLIEN.

COMPOSITION ET TRAVAUX DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

L'Institut d'Égypte était divisé en quatre classes : mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux-arts.

Monge fut nommé président; Bonaparte, vice-président; Fourier, secrétaire; et Costaz, adjoint.

Les membres étaient :

Pour les mathématiques.

Citoyens Andréossy (mort), Bonaparte (mort), Costaz,

Fourier (secrétaire perpétuel de l'Institut), Girard, Lancret (mort), Lepère, Leroy, Malus (mort), Monge (mort), Nouet (mort), Guesnot.

Physique.

Citoyens Beauchamp (mort), Berthollet (mort), Boudet, Champy père, Conté (mort), Delisle, Descostils, Desgenettes, Dolomieu (mort), Dubois père, Geoffroy, Larrey, Savigny.

Economie politique.

Citoyens Corancès, Dugua (mort), Fauvelet de Bourrienne, Jacotin, Poussielgue, Reynier, Tallien (mort).

Littérature et arts.

Citoyens Denon (mort), Dutertre, Lepère, Norry, Parseval-Grandmaison, Protain, don Raphael, Redoutté, Rigo, Rigel, Ripault.

L'Institut avait un fort beau local; le jardin botanique qu'on y préparait promettait d'être riche. Si le temps l'eût permis, on avait dessein d'y établir une ménagerie et d'y former une bibliothèque qui aurait été publique. On y aurait aussi trouvé un observatoire qui eût permis, sous ce ciel toujours sans nuages, d'observer les astres avec utilité pour la science; un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, des salles d'antiquités.

Ces divers établissemens eussent probablement ramené dans ces antiques contrées les sciences qui nous en sont venues, et qu'en a exilées la barbarie.

Bonaparte proposa d'examiner les questions suivantes:

1° Quels sont les moyens d'économiser le combustible dans les fours de l'armée?

2° Y a-t-il des moyens de remplacer le houblon dans la fabrication de la bière?

3° Quels sont les moyens de raffraichir et de clarifier les eaux du Nil?

4° Le quel est le plus convenable de construire des moulins à eau ou à vent?

5° L'Égypte renferme-t-elle des ressources pour la fabrication de la poudre?

6° Quel est l'état de l'ordre judiciaire et de l'instruction en Turquie?

Des commissions ont été nommées pour examiner chacune de ces questions. Une autre fut chargée de présenter un plan d'organisation définitive de l'Institut.

Le 11 fructidor, première séance.

Andréossy lut un Mémoire sur la fabrication de la poudre en Égypte. Le salpêtre y est très abondant; il serait possible d'en fournir à la France. Le soufre manque. On peut y fabriquer le charbon de lupin suffisamment pour le besoin. Au reste, le Caire est pourvu de poudre, et ne laisse aucune inquiétude sur cet approvisionnement.

Monge lut un Mémoire sur le *mirage*, phénomène d'optique qui, en mer et dans le désert, fait voir les objets dessinés dans le ciel, sans laisser apercevoir l'eau et la terre qui les supporte.

Une première commission fut nommée pour dresser des tables comparatives des mesures de France et d'Égypte; une seconde, pour la rédaction d'un vocabulaire français-arabe.

Le 16, seconde séance.

Berthollet lut un Mémoire sur la formation du sel ammo-



niac dans plusieurs substances où l'on n'en avait pas soupçonné l'existence.

Mémoire sur la meilleure manière de moudre le blé; préférence donnée aux machines à eau.

Berthollet rendit compte de l'analyse qu'il avait faite de la poudre trouvée, non au Caire, mais dans le château du Caire. Celle-ci ne contenait que deux onces et demie de salpêtre par livre; il est d'avis de la reniveler pour en extraire le salpêtre.

Mémoire de *Monge* sur plusieurs monumens antiques, et sur la pierre dont est bâti le château du Caire.

Le 21, troisième séance.

Mémoire sur un buste d'Isis, trouvé sur les bords du Nil, par *Sulkowski.*

Mémoire de *Say* sur le roseau, le safranum, la paille de maïs, considérés comme combustibles; comparaison des uns avec les autres. Le safranum donne un chauffage de vingt pour cent moins cher que le bois de France.

Annonce de la construction d'un moulin à vent par la commission chargée de cet objet.

Mémoire de *Geoffroy* sur l'autruche, et preuve qu'elle manque des conditions nécessaires pour voler.

Bonaparte invite l'Institut à s'occuper de la rédaction d'un almanach, qui comprendra les divisions du temps selon l'usage de France et celui d'Égypte.

Fourier lit un Mémoire sur la résolution des équations algébriques, et propose une méthode générale pour l'extraction des racines des équations de tous les degrés.

Parseval lit la traduction d'un fragment de la Jérusalem Délivrée.

Desgenettes lit un Mémoire sur les maladies qu'il est impossible de confondre avec la peste.

Le deuxième jour complémentaire, quatrième séance.

Beauchamp présente un Annuaire susceptible d'être imprimé sans délai.

Berthollet lit d'abord une lettre de *Laplace* sur la vérification des nouvelles mesures, et ensuite un Mémoire sur la fabrication de l'indigo en Égypte.

Parseval lit un fragment de la Jérusalem Délivrée.

Fourier lit un Mémoire sur une machine propre à arroser les terres.

Tel est l'abrégé des travaux de l'Institut naissant en Égypte, jusqu'à l'époque du premier vendémiaire an VII. Je vais joindre, à cet exposé, la liste des savans et artistes attachés à l'armée d'Égypte.

Géométrie.

Fourier, Costaz, Corancez fils, Charbaud, Devilliers, Viard, Vincent, Say.

Astronomie.

Dangos, Nouet, Quesnot, Méchain fils.

Mécanique.

Monge, Conté, Maisières, Cécile, Aînés, Aînés fils, Cassard, Lenoir fils, Cirot, Couvreur, Hassenfratz jeune, Favier, Dubois.

Horlogerie.

Lemaître, Thomas, Bréguet fils.

Chimie.

Berthollet, Descostils, Samuel, Bernard, Regnault, Champy, Pottier, Pignat.

Minéralogie.

Dolomieu, Cordier, Rozières, Nepveu, Victor Dupuy.

Botanique.

Touin, Nectour, Delille, Coquebert fils, Milbert.

Zoologie.

Geoffroy, Savigny, Ducharnoy, Gérard, Redoutté.

Chirurgie.

Dubois, Labate, Lacipière, Dubois fils, Pouqueville, Bessières.

Pharmacie.

Boudet, Roguin, Rouyer.

Antiquités.

Leblond, Pourlier, Ripault.

Architecture.

Norri, Balzac, Protain.

Dessinateurs.

Dutertre, Rigo, Baudoin.

Génie civil.

Lepère, Girard, Bodard, Gracien Lepère, Saint-Genis, Debaudre, Duval, Faye, Lancret, Fèvre, Jollois, Thévenot, Chabrol, Raffeneau, Arnolet, Hyacinte Lepère, Panuzen, Chezy.

Géographes.

Lafeuillade, Leduc, Lévêque, Bourgeois, Faurie, Benazet, Caraboeuf, Dullon, Jomard, Lecesne, Laroche, Bertre, Potier, Greslis, Boucher, Chaumont.

Imprimerie.

Marcel, Puntis, Gallant Baudouin, Laugier, Eberhart, Besson, Boulanger, Boyer, Jardin, Rivet, Véry, Dubois, Gransart, Marlet, Lethioux, Castera.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

NOTES HISTORIQUES SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

FIN DE LA TABLE.



